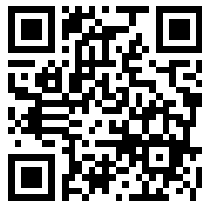

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

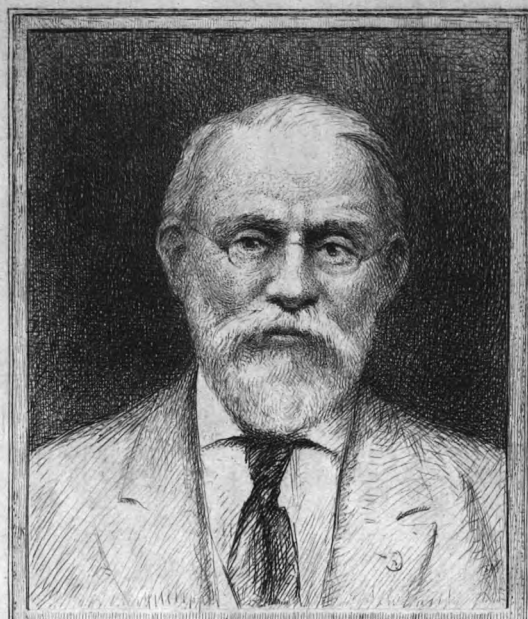
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 49982 0



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

W.H. Rickelt 1930

DC
611
.A553
S8

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
Historiques, Scientifiques et Littéraires
DES HAUTES-ALPES

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

Historiques, Scientifiques et Littéraires

DES HAUTES-ALPES

Paraissant chaque trimestre

QUARANTIÈME-ET-UNIÈME ANNÉE

CINQUIÈME SÉRIE. — N^{os} 1 et 2

ANNÉE 1922. — Premier et Deuxième Trimestres



GAP

LOUIS JEAN ET PEYROT, IMPRIMEURS - ÉDITEURS

1922

Drumming
Nithoff
10-21-26
13603

COMPOSITION
DU
CONSEIL D'ADMINISTRATION

DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

(AU 1^{er} MARS 1922)

BUREAU

Présidents d'honneur : M. WILHELM, *, O. *, ingénieur en chef
des Ponts et Chaussées, à Grenoble, ancien président.

M. G. de MANTEYER, *, archiviste départemental, ancien pré-
sident.

Président : M. HUGUES (Edmond), avocat au barreau de Gap,
39, rue Carnot, à Gap.

Vice-Présidents : M. ANGENIOL (Antoine), *, avoué, à Gap.
M. le Commandant ETIENNE, *, à Gap.

Secrétaire : M. CLEMENT (Henri), professeur au Lycée de Gap.

Secrétaire-adjoint : M. HUGUES (Henri), avocat à Gap.

Trésorier : M. VOLLAIRE (Joseph), architecte départemental, 2, ave-
nue de Veynes, à Gap.

Archiviste-bibliothécaire : M. MEIZEL, ancien inspecteur primaire,
à Gap.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. les MEMBRES du Bureau.

BOURCIER (Jean), avocat à Aiguilles.

BRENIER (Jean-Eugène), propriétaire, quartier de Saint-Michel, près Gap.

CLÉMENT (Henri), professeur au Lycée.

ETIENNE (Edouard), ✱, commandant en retraite, à Gap.

FABRE (Adrien), avoué à Gap.

GUILLEMIN (Paul), ✱, inspecteur général honoraire de la navigation et des ports de la Seine, à Briançon.

ITIER (Henri), industriel, à Gap.

LEMAITRE (Paul), avocat, à Gap.

MANTEYER (Georges de), ✱, au château de Manteyer.

MONTJEAN (Charles), directeur de la Banque de France, à La Roche-sur-Yon (Vendée).

PELLEVOIZIN (Lucien), industriel, conseiller général, à Gap.

SIMON, ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Gap.

TEISSIER (Edouard), ✱, docteur en droit, avocat, à Gap.

THOUARD (Auguste), ✱, avoué, à Embrun.

WILHELM (Ivan), ✱, O. ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Grenoble.

COMITE DE PUBLICATION

MM. les MEMBRES du Bureau.

LEMAITRE (Paul), avocat, à Gap.

SIMON, ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Gap.

TEISSIER (Edouard), ✱, docteur en droit, avocat, à Gap.

LISTE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

AU 1^{er} MARS 1922

Anciens Présidents

† M. JAUBERT (1882).	† M. GRANDIDIER, ✱ (1893).
† M. AMAT, ✱ (1884).	† M. GAUTIER, ✱ (1896).
† M. DE LA VALETTE, C. ✱ (1886).	M. HUGUES (1897).
† M. LEMAITRE, C. ✱ (1886).	M. WILHELM, ✱, O. 變 (1904).
† M. de Chanoine BLANCHARD (1890).	M. DE MANTEYER, ✱ (1907).
	† M. J. CHAUVET (1917).

Membres d'honneur

M. LE PREFET DU DEPARTEMENT.
 LE GENERAL commandant la subdivision.
 MGR L'EVEQUE DU DIOCESE.
 M. LE MAIRE DE LA VILLE DE GAP.

Membre bienfaiteur

GUILLAUME (chanoine Paul), I. P. 變, archiviste honoraire des
 H.-A., † à Gap, 24 octobre 1914.

VIII

Membres Fondateurs

Mme BLANCHARD (Camille), à Remollon.

MESSIEURS,

ARNAUD (Pierre), notaire à Barcelonnette (Basses-Alpes).

LAURENÇON (Léon), ancien député des Hautes-Alpes, à Lettret, par Tallard.

MANTEYER (Georges de), ✱, archiviste départemental, au château de Manteyer.

MEREUIL (Albert de), avocat à la Cour d'Appel de Douai, 42, rue Jean-de-Bologne.

MONTJEAN (Charles), directeur de la Banque de France, à La Roche-sur-Yon (Vendée).

PIERREFEU (Jean de), homme de lettres, 45, rue du Connétable, à Chantilly (Oise).

RAYMOND (Albert), industriel à Pont-de-Claix (Isère).

VESIGNIE (Louis), chef d'escadron, 2, rue de Dun, à Bourges (Cher).

WILHELM (Ivan), ✱, O. ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, 40, avenue Alsace-Lorraine, à Grenoble.

Membres Fondateurs décédés

AMAT (Clément), ✱, ancien conseiller général, président honoraire de la *Société d'Etudes*; † Tallard, 16 avril 1895.

ARNAUD (François), ✱, licencié en droit, ancien notaire à Barcelonnette (Basses-Alpes); † Barcelonnette, 8 juillet 1908.

BERTHELOT, ancien vice-président du Conseil général des Hautes-Alpes; † Lyon, avril 1895.

BLANC (Charles), O. ✱, conseiller d'Etat; † Montmaur, le 9 septembre 1915.

BLANC (Xavier), sénateur, président du Conseil général des Hautes-Alpes; † Paris, 7 juin 1896.

BLANCHARD (Zéphirin), vicaire général, ancien supérieur du Grand Séminaire de Gap; † 26 juillet 1897.

BLANCHARD-CHANCEL (Dr Raphaël), O. ✱, secrétaire annuel de l'Académie de médecine; † Paris, 7 février 1919.

CHANCEL (Evariste), ancien député; † 11 juillet 1882.

CHAUVET (Joseph), avocat, ancien président de la *Société d'Etudes*; † à La Tourronde, 2 août 1920.

CLAPIER, propriétaire à Chabestan; † 1900.

IX

DUPONT-DELPORTE (le baron), ingénieur des chemins de fer
P.-L.-M.; † 1918.

FLOURENS, O. ✱, ancien ministre des Affaires Etrangères, ancien
député des Hautes-Alpes; † Paris, 7 février 1920.

GOUZOT (Mgr), ✱, ancien évêque de Gap, archevêque d'Auch;
† 1895.

GUILBERT (S. Em. le Cardinal), O. ✱, ancien évêque de Gap et
d'Amiens, archevêque de Bordeaux; † Gap, 15 août 1889.

JACQUENET (Mgr), ancien évêque de Gap, évêque d'Amiens (Som-
me); 1^{er} mars 1892.

LAVALETTE (Mlle Fanny de) † novembre 1903.

MANTEYER (Félix de), ✱, I. ✱, secrétaire général honoraire;
† Manteyer, le 8 octobre 1908.

MANTEYER (Léon de): † à Gap, 25 septembre 1916.

MARCELLIN (J.-E.), ✱, sculpteur; † Paris, 16 décembre 1887.

PALLIAS (Honoré), ancien conseiller général des Hautes-Alpes;
† en 1896.

SANIAL DU FAY, ✱, ancien préfet de la Haute-Savoie.

TEISSIER (Eugène), avocat à Gap; † 25 août 1883.

TOURNIER, pasteur en retraite, à Pressy-Vendœuvre, près Genève;
† 1904.

Membres Honoraires

MESSEIERS,

CHANTRE (Ernest), ✱, sous-directeur du *Muséum d'histoire natu-
relle*, à Lyon.

CHEVALIER (Ulysse), ✱, I. ✱, membre de l'Institut, à Romans
(Drôme).

LUCHAIRE (Julien), professeur à l'Institut français de Florence
(Italie).

MARTEL, O. ✱, directeur de *La Nature*, rue d'Aumale, n° 2, à
Paris-IX^e.

ROCHÉ (Célestin), ingénieur-expert, rue Camille-Desmoulins, 7, à
Grenoble.

Membres Titulaires

MESDAMES,

BÉRAUD, I, rue de la Terrasse, à Gap.

CHAUVET (Joseph), 4, place de Verdun, à Grenoble.

GUILLAUME (Mlle Léonie), institutrice, à Eyglies.

X

LATY (Albert), à La Batelière, près Louhans (S.-et-L.).
 PEIX, à Remollon.
 PINET DE MANTEYER (Léon), 1, rue de Valserrès, à Gap.

MESSIEURS,

ACHARD (l'abbé), aumônier du Lycée, 11, boulevard Lamartine, à Gap.
 ALBON (Marquis Antoine d'), château d'Auvages, près Pontcharra (Rhône), et 41, rue de l'Université, Paris-VII^e.
 ALLARD-THÉUS (Paul), avocat, Cour des Miracles, 22, à Aix-en-Provence (B.-du-Rhône).
 ANGÉNIOL (Antoine), ✱, avoué, rue d'Abon, à Gap.
 ARTHAUD (Lucien), ✱, juge de paix, à Tallard.
 AUBERT (Clément), O. ✱, ancien directeur des chemins de fer du Nord de l'Espagne, à Saint-Mens, près Gap.
 AUBERT (Henry), ✱, O. ✱, ingénieur en chef honoraire, à Barcelonnette (B.-A.).
 AYE (l'abbé), curé de la Bâtie-Neuve.
 BALDY, ✱, directeur de l'usine de Sainte-Catherine, à Briançon.
 BARLE (Adolphe), ✱, ancien directeur général de la compagnie Madrilène du Gaz, villa Julie, près Gap.
 BELLON (Léon-Henri), industriel, à Savines.
 BERLIE (Angel), industriel, à Embrun.
 BERGE (abbé Pierre), curé-archiprêtre d'Abriès.
 BERMOND (l'abbé), curé de Lagrand, par Eyguians.
 BERNARD (D^r Laurent), ✱, 2, place Ste-Colombe, à Gap.
 BIBLIOTHÈQUE des Archives de l'Isère, à Grenoble.
 BIBLIOTHÈQUE de la Ville de Grenoble.
 BIBLIOTHÈQUE de la Ville de Lyon, quai de la Bibliothèque.
 BIBLIOTHÈQUE de la Ville, à Marseille, place de la Bibliothèque.
 BIEHLER (Emile), chirurgien-dentiste, 1, rue Alphonse-Daudet, à Gap.
 BLANC (Balthazar), ✱, I. ✱, ancien sénateur des Hautes-Alpes, à Gap.
 BLANC (Eugène), docteur en médecine, à Embrun.
 BLANCHARD (Raoul), professeur à l'Université, directeur de l'Institut de Géographie alpine, à Grenoble.
 BLANCHARD-CHANCEL (Camille), rue de la République, 14, St-Germain-en-Laye (S.-et-O.).
 BONNIARD (Arthur), 36, av. La Bourdonnais, Paris-VII.
 BONNIARD (Victor), I. ✱, sénateur, Embrun.
 BOREL DU BEZ (Lucien), avocat, rédacteur au Contentieux du P.-L.-M., 17, boulevard Diderot, à Paris.
 BOUCHAYER (Auguste), ✱, industriel, La Tronche (Isère).
 BOUHANT, ✱, capitaine du Génie en retraite, à Gap.
 BOURCIER (Jean), avocat, maire d'Aiguilles, à Aiguilles.
 BOURCIER (Mathieu), 72, quai de l'Hôtel de Ville, Paris-VI^e.

XI

- BOUSQUET, procureur de la République, à Gap.
- BOYER (Robert), rue Carnot, 33, à Gap.
- BRENIER (Jean-E.), quartier de Saint-Michel, à Gap.
- BUMAT, inspecteur des Contributions indirectes en retraite, 6, rue Thomas, à Marseille.
- CAILLAT (Paul), , industriel, député des H.-A., à Gap.
- CARAL (D^r), à Veynes.
- CARAL (Louis), receveur des Domaines, à Vienne (Isère).
- CARDAILLAC (DE), juge au Tribunal civil de Nice.
- CHABRAND (Armand), avocat, rue de la Liberté, à Grenoble.
- CHABRAND (Valentin), conseiller général, à Gap.
- CHARMASSON (Joseph), industriel, à Gap.
- CHEVALLIER (D^r Paul), place St-Michel, 3, à Marseille.
- CLÉMENT (Henri), I. , professeur au Lycée de Gap.
- CLUZEL (G.-L.), avocat, à Gap.
- COOLIDGE (W.-A.-B.), à Grindelwald (Suisse).
- CORN (le commandant DE), , à Gap.
- CORONAT (D^r G.), médecin oculiste de la C^{ie} P.-L.-M.), 5, rue des Archers, à Lyon.
- COSTA DE BEAUREGARD (le Comte), à Sainte-Foy, par Longueville (Seine-Inférieure).
- DAVIN (Emmanuel), , chef de division honoraire à la Préfecture des Hautes-Alpes, à Saint-Bonnet.
- DAVIN (abbé J.-E.), curé de Théus, par Remollon.
- DÉCIS (Gaston), , inspecteur d'Académie, à Chambéry (Savoie).
- DORCHE (Henri), inspecteur des P.-T.-T., à Grenoble.
- DURAND (Auguste), agent-voyer, à Tallard.
- ESCALLE (H.), I. , notaire, conseiller général, à Briançon.
- ESCALIER (Henri), professeur au Lycée, à Gap.
- ETIENNE (C^t Edouard), , 7, boulevard Lamartine, à Gap.
- FABRE (Adrien), avoué, rue Carnot, 24, à Gap.
- FAUCHER (Benjamin), ancien archiviste des H.-A., à Montauban.
- FAURE (Alphonse), instituteur, à Oran.
- FERRAND (Henri), , avocat, 2, cours Berriat, à Grenoble.
- FINET (Auguste), pharmacien, rue du Mazel, à Gap.
- FREYNET (Charles), directeur de l'Enregistrement, 29, rue Eugène-Faure, à Grenoble.
- GAIGNAIRE (Paul), licencié en droit, notaire à Gap.
- GARCIN, agent d'assurances, rue Carnot, 34, à Gap.
- GOUDET (Achille), industriel, à Gap.
- GOT (Pierre), I. , directeur de l'Ecole communale, à Gap.
- GRIMAUD (Ernest), conseiller général, à Saint-Bonnet.
- GRIMAUD (abbé Jean-Elie), archiprêtre de N.-D. d'Embrun.
- GRIMAUD (Louis), avoué près la Cour d'Appel de Grenoble, 13, boulevard Gambetta.

XII

GUÉRIN (Ulysse), château de la Grangette, à Châteauneuf-du-Rhône (Drôme).

GUÉRIN-LONG (Paul), ✱, docteur en droit, président du tribunal civil d'Aix-en-Provence.

GUEYDAN, ✱, ✱, conseiller général, à Orcières.

GUEU (Mgr), protonotaire apostolique, ancien vicaire général, à Chorges.

GUIGUES (Clément), receveur des Domaines, à Grenoble.

GUILLAUME (Frédéric), 161, rue Paul-Bert, à Lyon.

GUILLEMIN (Paul), ✱, inspecteur général honoraire de la navigation et des ports de la Seine, 8, rue des Nonnains-d'Yères, Paris-IV^e, et à Briançon.

HONNORAT (André), sénateur des Basses-Alpes, ancien ministre de l'Instruction Publique, 29, rue Le Peletier, Paris-IX^e.

HUGUES (Edmond), avocat, rue Carnot, 39, à Gap.

HUGUES (Henri), avocat, rue Carnot, 23, à Gap.

IMBERT, licencié en droit, ancien notaire, à Embrun.

ISNEL (Pierre), directeur des mines, 169, boulevard Péreire, Paris-XVII^e.

ITIER (P.-J.), ✱, avocat, au château de Vêras, par Veynes.

ITIER (Henri), ingénieur-chimiste, à Vêras, près Veynes.

JACOB (Louis), archiviste-paléographe, 30, rue Jacob, Paris-VI^e.

JACQUES (l'abbé E.), aumônier de la Providence, boulevard Lamartine, à Gap.

JEAN (Ferréol), ✱, I. ✱, ancien maire de Gap, président de la Chambre de Commerce.

JEAN (Louis), I. ✱, imprimeur à Gap.

JOUGLAR, I. ✱, président du Tribunal civil, à Gap.

JULLIEN, receveur des Domaines, à Houdan (S.-et-O.).

LABASTIE (Armand), vice-président du tribunal civil, 107, rue Pierre-Cornicille, Lyon.

LACIER (Gabriel), chef de division à la Préfecture, à Gap.

LAMORTE (Henri), inspecteur des Contribution indirectes, à Clermont-Ferrand, 19, rue de Riom.

LEMAITRE (Louis), colonel en retraite, rue Villars, 10, à Grenoble.

LEMAITRE (Paul), avocat, ancien bâtonnier, à Gap.

LEROY, au château de Beaujeu, près Ventavon.

LÉOUFFRE (Camille), contrôleur des douanes, à Philippeville (Algérie).

LOMBARD (Henri), I. ✱, professeur au Lycée.

LOPPÉ (Etienne), docteur en médecine, directeur du Muséum, à La Rochelle (Charente-Inférieure).

MANGAREL (Ernest), contrôleur des P.-T.-T., à Gap.

MASIMBERT, avocat, rue Molière, 1, à Grenoble.

MATHIEU, négociant, 17, rue Romarin, à Lyon.

MAYOLY (Dr Alphonse), rue d'Abon, à Gap.

MÉIFFRE (A.), cité d'Hauteville, 8, à Paris-X^e.

XIII

- MEIZEL, I. ☞, inspecteur primaire en retraite, rue Bon-Hôtel, à Gap.
- MICHEL (Joseph), ancien greffier de la Justice de Paix de Gap, avocat, 65, rue de Neuilly, Clichy (Seine).
- MIRIBEL (comte de), au château de Villard-Bonnot (Isère).
- MONTJEAN (Charles), directeur de la Banque de France, à La Roche-sur-Yon (Vendée).
- MOTTE (Aug.-Julien), ☞, instituteur en retraite, à Gap.
- MOULIN (Stéphane), ☞, docteur en droit, chef du bureau des Titres à la Cie P.-L.-M., 10, rue Duhamel, Lyon.
- MOURRE (Maurice), O. ✱, ancien capitaine de vaisseau, 8, rue de l'Artillerie, Toulon-Mourrillon (Var).
- MÜLLER (Hippolyte), I. ☞, bibliothécaire de l'Ecole de médecine de Grenoble.
- NICOLLET, I. ☞, imprimeur, avenue Victor-Hugo, à Aix-en-Provence.
- NOBLEMAIRE (Georges), O. ✱, administrateur de la Cie P.-L.-M., député des H.-A., rue de La Boétie, 58, Paris-VIII^e.
- OLIVE (Charles), avoué, rue de Provence, à Gap.
- PAVIE (Frédéric), industriel, conseiller général, à Savines.
- PELLEVOIZIN (Lucien), ✱, I. ☞, ☞, industriel, président du Tribunal de Commerce, à Gap.
- PELLOUX (Jules), maître d'hôtel, à Gap.
- PEPIN DE BONNERIVE (Eugène), 7, place Antoine-Poncet, à Lyon.
- PESTRE (Célestin), instituteur à Saint-Marcellin, commune de Châteauroux.
- PEYROT H., imprimeur, avenue de Provence, à Gap.
- PIAT (Paul), propriétaire à Orpierre.
- PRAT (Jules), 3, rue Pierre-Duclaux, Grenoble.
- PRUNIÈRES (comte de), à Prunières, par Chorges, et à Grenoble, rue Lesdiguières, 6.
- REYNAUD (Henri), ✱, administrateur de la Marine, à Cette (Hérault).
- RICHARD-BÉRENGER (Paul), conseiller général de l'Isère, 14, rue Pierre-Charron, Paris-XVI^e.
- ROMIEU (Céran), ☞, professeur honoraire, au Rival, par Veynes.
- ROSTAIN (Joseph), ☞, ☞, ancien maire de La Roche-des-Arnauds, 16, boulevard de la Liberté, à Gap.
- SAUVEBOIS (le chanoine), directeur du Grand Séminaire.
- SÉNEQUIER-CROZET (abbé), square des Postes, 4, Grenoble.
- SIMON (Pierre), ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Gap.
- STECHELT (G.-E.), libraire, 16, rue de Condé, Paris-VI^e.
- TANC (Jules), avoué, rue Elisée, à Gap.
- TANC (Louis), notaire, 40, rue Carnot, à Gap.
- TEISSIER, ✱, docteur en droit, avocat, rue Elisée, 1 bis, à Gap.
- TEMPLIER (le chanoine), curé de Lacou, par La Fare.
- THOMÉ DE MAISONNEUVE, industriel, ✱ villa de Côte-Belle, Briançon.
- THOUARD (Auguste), ☞, avoué, à Embrun.
- TIVOLLIER (Jean), ☞, commis principal des P. T. T., 34, rue Molière, Lyon.

XIV

TOY-RIONT (Maurice), conseiller général, ancien député des Hautes-Alpes, Chemin de Bellevue, Villeneuve-les-Avignon (Vaucluse).

VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger), , rue Corne-Roche, à Montélimar (Drôme).

SAUVEBOIS (le chanoine), directeur au Grand Séminaire.

VÉSIGNIÉ (Henry), 10, rue du Cirque, à Paris-VIII^e.

VIDAL (Albert), , vétérinaire départemental, Valence (Drôme).

VILLAN (Albert), 40, boulevard Voltaire, à Paris-XI^e.

VILLAN (Robert), 7, rue J.-B. Dumas, à Paris-XVII^e.

VILLARD (Henry), 2, rue des Trois-Mages, à Marseille.

VOLLAIRE (Joseph), architecte départemental, à Gap.

VOLLAIRE (Hippolyte), directeur de la Banque d'Alsace et de Lorraine, à Nancy (Meurthe-et-Moselle).

Bibliothèques abonnées

Bibliothèques de l'Ecole normale de Garçons, à Gap.

- de l'Ecole normale de Filles, à Gap.
- du Cercle des Officiers, à Gap.
- communale de Gap.
- communale d'Embrun.
- communale de Briançon.
- du Petit Séminaire, à Serres.
- de l'Usine de la Schappe à Ste-Catherine (Briançon).

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts

Comité des travaux historiques et scientifiques (cinq exemplaires)
Comité de la Société des Beaux-Arts des départements (deux exempl.)

1. AIX. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
2. — Bibliothèque de l'Université.
3. — Société d'Etudes provençales.
4. ANNECY. Société Florimontane.
5. AVIGNON. Académie de Vaucluse.
6. CHAMBERY. Académie de la Savoie.
7. — Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie.
8. DIGNE. Société scientifique et littéraire.
9. DIJON. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
10. DRAGUIGNAN. Société d'Etudes scientifiques et archéologiques.
11. GRENOBLE. Académie delphinale.
12. — Institut de géographie alpine.
13. — Laboratoire de géologie.
14. — Société de statistique des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère.
15. — Société des Touristes du Dauphiné, boul. Edouard-Rey, Grenoble.
16. — Université de Grenoble (Faculté des lettres).
17. LYON. Académie des sciences, belles-lettres et arts, au palais des Arts.
18. — Société d'anthropologie.
19. — Société littéraire, historique et archéologique.
20. — Société philanthropique des Hauts-Alpins habitant Lyon, 13, rue des 4 Chapeaux.
21. MARSEILLE. Société de géographie.
22. — Société archéologique de Provence.

XVI

23. MONTPELLIER. Société pour l'étude des langues romanes.
24. NICE. Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
25. PARIS. Académie des inscriptions et belles-lettres, 23, quai Conti.
26. — Club Alpin français, rue du Bac, 30.
27. — Société topographique de France, 54, rue Monsieur-le-Prince.
28. — Société de l'histoire de France, 60, rue des Francs-Bourgeois.
29. — Société des études historiques, librairie Picard, 82, rue Bonaparte.
30. — Société nationale des antiquaires de France, au Palais du Louvre.
31. TOULON. Académie du Var.
32. TOULOUSE. Société archéologique du Midi de la France.
33. VALENCE. Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.

ETRANGER

1. BELGIQUE. *Analecta Bollandiana*, à Bruxelles.
2. ITALIE. Reale accademia della scienza di Torino, à Turin.
3. — Regia deputazione di storia patria, Piazza Castello, 12, Turin.
4. — Rivista storica italiana, via Brofferio, 31, Turin.
5. — Société d'histoire Vaudoise, à Torre-Pellice.
6. — Società storica Lombarda di storia patria, Milan, Castello Sforzesco.
7. SUISSE. Institut national genevois, à Genève.
8. — Société neuchâteloise de géographie, à Neuchâtel.

Journaux correspondants

Le Polybiblion, 2 et 5, rue St-Simon, boulevard St-Germain, Paris.

PROCÈS-VERBAL

DE

l'Assemblée générale ordinaire

du 22 décembre 1921

L'Assemblée générale ordinaire des membres de la *Société d'Etudes* a eu lieu le jeudi, 22 décembre 1921, à dix-sept heures, à la Préfecture (salle des commissions), sous la présidence de M. Edmond HUGUES, président. M. AUTHIER, secrétaire général, représentant le Préfet des Hautes-Alpes, assistait à la séance; Monseigneur de LLOBET, évêque de Gap; MM. ANGÉNIOL, PELLEVOIZIN, Henri HUGUES, s'étaient excusés.

Etaient présents : MM. BERNARD, BRENIER, CLÉMENT, ETIENNE, FABRE, JEAN, JOUGLAR, LÉAUTIER, de MANTHEYER, MAYOLY, MEIZEL, MOTTE, TANC Louis, TEISSIER, VOLLAIRE Joseph.

La séance ouverte, le Président, conformément aux statuts, présente le compte rendu de la situation morale de la Société. Il rappelle d'abord, en termes émus, le souvenir des membres décédés au cours de l'année : le Marquis de RIPERT DE MONCLAR, ancien ministre plénipotentiaire, MM. DERBEZ, professeur en retraite, le colonel VILLIERS, de Baratier, l'abbé Alphonse MARTIN, frère du regretté géologue, David Martin.

Ayant payé un juste tribut de regrets aux membres que la Société a perdus, il souhaite la bienvenue aux adhérents nouveaux.

Sont admis en cette qualité, par vote unanime, et dans l'ordre des présentations, *comme membres fondateurs* :

XVIII

MM.

- 1° Albert de MÉRÉUIL, avocat à la Cour d'appel de Douai, ayant pour parrains, MM. Georges de Manteyer et Edmond Hugues ;
- 2° RAYMOND Albert, industriel, à Pont-de-Claix (Isère), parrains : Madame Camille Blanchard, M. Romieu Cérans ;
- 3° M. Pierre ARNAUD, notaire à Barcelonnette, parrains : MM. Joseph Vollaire, Edmond Hugues ;

Comme membres titulaires :

MM.

- 1° ARTHAUD Lucien, juge de paix, à Tallard, parrains : MM. Stéphane Moulin, Adrien Fabre ;
- 2° DURAND Auguste, agent-voyer, à Tallard, parrains : MM. Stéphane Moulin, Adrien Fabre ;
- 3° Lucien BOREL DU BEZ, avocat, rédacteur au contentieux du P.-L.-M., à Paris, parrains : MM. Camille Blanchard, Edmond Hugues ;
- 4° Célestin PESTRE, instituteur à St-Marcellin, commune de Châteaufort, parrains : MM. le commandant Etienne, Meizel ;
- 5° Le docteur Eugène BLANC, à Embrun, parrains : MM. Paul Guillemin, Auguste Thouard ;
- 6° Etienne LOPPÉ, docteur en médecine, directeur du Muséum, à La Rochelle, parrains : MM. Clément Guigues, Edmond Hugues ;
- 7° Ernest GRIMAUD, conseiller général à St-Bonnet, parrains : MM. Louis Jean, Edmond Hugues ;
- 8° Le Chanoine SAUVEBOIS, directeur au Grand Séminaire, parrains : MM. G. de Manteyer, Edmond Hugues ;
- 9° Eugène PÉPIN DE BONNERIVE, à Lyon, parrains : MM. Camille Blanchard, Edmond Hugues ;
- 10° Le colonel Louis LEMAITRE, à Grenoble, parrains : MM. Paul Lemaître, Edmond Hugues.

XIX

Le Président rappelle ensuite certains événements littéraires ou scientifiques qui se sont produits au cours de l'année et intéressent notre Société, notamment au mois de juin, l'exposition de notre compatriote, le botaniste Villars, au muséum de Grenoble et les fêtes du centenaire de l'Académie de Savoie, et de la mort de Joseph de Maistre, célébrées à Chambéry, le 19 juillet, fêtes auxquelles la *Société d'Etudes* avait été invitée à prendre part. Notre confrère le général Bordeaux a bien voulu nous y représenter. Nul n'était mieux qualifié pour cela, étant Savoisien d'origine et frère d'Henri Bordeaux, l'illustre écrivain, membre de l'Académie Française, qui y a fait une éloquente conférence.

Le Président signale ensuite à l'Assemblée quelques-uns des travaux qui ont été soumis à la Société et paraîtront dans le bulletin. Il attire particulièrement l'attention sur la biographie de l'*Amiral de Flotte*, de Saint-Pierre-d'Argençon, qui joua un rôle important dans la marine française sous Louis XVI et périt tragiquement à Toulon durant la période révolutionnaire. C'est l'œuvre de notre confrère M. Stéphane Moulin qui, par son ascendance, se rattache à la famille de l'Amiral. Elle est beaucoup plus considérable que les œuvres ordinairement publiées dans notre bulletin. Le Conseil d'administration a cru devoir l'admettre néanmoins, à raison d'abord de l'intérêt exceptionnel qu'elle présente, pour l'histoire locale et même pour l'histoire générale, et ensuite parce que l'auteur ayant bien voulu prendre à sa charge personnelle une partie des frais qu'entraînera cette publication, nous pourrions, pendant sa durée, émettre des bulletins plus volumineux sans trop grever nos finances.

La parole est ensuite donnée à M. VOLLAIRE, trésorier. Celui-ci soumet à l'Assemblée qui les approuve les comptes de l'année et le projet de budget de l'année prochaine.

Puis, il est procédé à l'élection de sept membres du Conseil d'administration en remplacement de MM. Brenier, Fabre, Guigues, Guillemin, de Manteyer, Teïssier et Thouard, administrateurs sortants, rééligibles.

Sont réunis aux bulletins de dix-sept membres présents, ceux de quarante-deux membres ayant voté par correspondance et qui sont : Madame Camille Banchard, MM. l'abbé Berge, Berne, maire de Gap, Bonniard, sénateur, Borel du Bez, Bouchayer, Mathieu Bourcier, Caillat, député, de Cardaillac, docteur Coronat, de Lyon, Décis, inspecteur d'Académie, à Chambéry, Escalle, maire de Briançon, Faucher, archiviste à Montauban, Faure Alphonse, instituteur à Oran, Gaignaire, Grimaud Louis, avoué à la Cour d'appel de Grenoble, Grimaud, curé d'Embrun, Guigues Clément, receveur de l'Enregistrement à Grenoble, Paul Guillemin, Goudet Achille, Imbert, ancien notaire à Embrun, Isnel Pierre, à Paris, Itier Paul-Jules, l'abbé Jacques, Monseigneur de Llobet, le docteur Loppé, à La Rochelle, Albert de Méreuil, à Douai, Michel Joseph, à Paris, Montjean, à La Roche-sur-Yon, Moulin Stéphane, Mourre à Toulon, Muller, à Grenoble, Charles Olive, Pavie, Peyrot, Pras Eugène, comte de Prunières, Roche Célestin, Romieu Céran, Rostain, maire de La Roche-des-Arnauds, Thouard Auguste, Villan Robert, à Paris.

Le nombre des suffrages exprimés a donc été de cinquante-neuf et la majorité absolue de trente.

MM. BRENIER Jean, CLÉMENT Henri, FABRE Adrien, GUILLEMIN Paul, de MANTHEYER Georges, TEISSIER Edouard et THOUARD Auguste, ayant obtenu chacun plus de trente voix, ont été proclamés élus membres du Conseil d'administration pour trois ans.

Conformément au vœu émis le 4 janvier 1912, différentes communications sont ensuite faites.

M. le Commandant ETIENNE donne des détails extrêmement intéressants sur la magnifique collection de documents concernant les Hautes-Alpes et le Dauphiné dont notre confrère, Paul Guillemin a fait don aux archives départementales. Il la connaît mieux que personne, ayant bien voulu consacrer de longues heures à la dépouiller soigneusement, à la classer et à en dresser le catalogue actuellement sous presse.

Elle comprend en 4.289 articles 46.615 pièces, c'est-à-

dire, 1.869 cartes, 4.572 volumes, 32.459 brochures et extraits, 661 articles manuscrits et 7.114 portraits, dessins ou gravures.

Ce qui lui donne un caractère tout particulier, ce sont les coupures de journaux, les articles écrits au jour le jour, sur les personnages, les sujets relatifs au Dauphiné, les portraits et caricatures de Dauphinois, etc.

Pour la topographie, aux notices sont jointes des vues et des photographies. Pour les courses de montagne, on a les photographies des alpinistes, les vues des passages difficiles et des refuges, les programmes des fêtes qui y ont été données et même les menus des banquets qui y ont été servis.

La collection se divise en deux parties : Bibliographie et Iconographie.

La bibliographie comprend cinq séries : biographie, matières, topographie, cartes, périodiques.

L'*Iconographie* est divisée en deux séries : *topo-iconographie* et *bio-iconographie*. Pour donner une idée de l'intérêt que présente la collection, disons que la biographie porte sur 3.200 personnages. Citons-en quelques-uns : *Emile Augier* (550 pièces); *Barnave* (80 pièces); *Bayard* (150 p.); *le père Didon* (160 p.); *l'abbé Guétal* (30 p.); *Loubet* (420 p.); *Mandrin* (84 p.); *Casimir Périer* (45 p.); *Ponsard* (360 p.); *Ponson du Terrail* (80 p.); *Stendhal* (1.090 p.); *Mme de Tensin* (45 p.); *Villars Dominique* (100 p.), etc.

Sous la rubrique *matières*, on trouve notamment : *Alpes* et *Alpinisme*, 114 ouvrages et 570 brochures; *Annibal dans les Alpes*, 21 ouvrages et 59 brochures; *Bacchu-ber*, 10 ouvrages et 51 pièces; *chansons*, 129 chansons sur les Hautes-Alpes, etc.; *comédies*, dont la scène est en Dauphiné, 82 brochures; *Frontière des Alpes*, 28 ouvrages et 34 brochures; *guerres dans les Alpes*, 29 ouvrages, 44 brochures; *Napoléon dans les Alpes*, 12 ouvrages, 18 brochures concernant Bonaparte et Mlle du Colombier à Valence, 44 brochures concernant Napoléon dans les Alpes en 1815; *Patois et Félibrige*, 27 ouvrages, 138 brochures; *Pic VI* et

Pie VII dans les Alpes, 8 ouvrages, 25 brochures; *Poésies sur les Alpes*, 109 pièces; *Jean-Jacques Rousseau dans les Alpes*, 5 ouvrages et 17 brochures; *Routes à travers les Alpes*; voies romaines, routes militaires, cols glaciaires, routes modernes, 32 brochures; *Vaudois et Protestants*, 65 ouvrages, 56 brochures sur les Vaudois et 78 sur les protestants, etc.

Le commandant ETIENNE, après avoir, au cours de ses explications, rappelé que Paul Guillemain a donné également à notre musée sa belle collection d'objets d'Alpinisme et rendu à notre confrère, pour sa générosité envers sa petite patrie un juste hommage auquel toutes les personnes présentes se sont chaleureusement associées, a terminé par ces mots : « Je ne vous ai guère donné que des chiffres, je n'ai pas besoin de dire que la qualité répond au nombre et que tous les chercheurs peuvent être assurés de trouver dans cette mine inépuisable tous les éléments nécessaires à leurs travaux. Qu'il soit permis de souhaiter que d'autres collectionneurs mettent leurs richesses à l'abri dans le temple des archives. On aurait ainsi, à Gap, un monument incomparable sur l'histoire et la topographie du Dauphiné. »

Après cette communication, le Président donne connaissance à l'assemblée de deux lettres fort intéressantes qu'il a reçues, l'une de M. Borel du Bez, l'autre de M. Thomé de Maisonneuve.

Dans la première, *M. Borel du Bez* signale un document très rare conservé par M. Mas, marchand d'estampes à Paris. C'est le physionotrace, exécuté à la fin de 1795 ou au début de 1796, par le célèbre Quénédey et représentant le *conventionnel Borel*. Un exemplaire photographique de ce portrait est joint à la lettre et passe de mains en mains. On décide d'en donner, le plus tôt qu'on le pourra, la reproduction dans le Bulletin.

M. Borel du Bez donne la liste des portraits originaux, connus et existant encore, du célèbre conventionnel Briançonnais.

Dans la seconde lettre, *M. Thomé de Maisonneuve* s'occupe d'*Oronce Fine* et de sa famille. Oronce Fine était-il

de Briançon ou du Villard-St-Pancrace ? Était-il d'une famille noble ? Notre confrère discute ces questions et les résout affirmativement au moyen de documents que les premiers travaux de classement des archives de Briançon lui ont fait découvrir.

Cette communication sera insérée dans un des prochains fascicules du Bulletin.

La parole est ensuite donnée à M. Georges de MANTHEYER. Celui-ci lit le texte de quelques documents appartenant aux archives de sa famille et qui concernent un maire de Gap de jadis, le *chevalier d'Abon*, colonel du génie en retraite, dont l'administration municipale, du 25 mars 1813 au 25 octobre 1815, fit face à des circonstances difficiles.

Au retour des Bourbons, il dut aller à Paris présenter l'adresse de la ville de Gap à Louis XVIII, le 7 juin 1814. Il dut ensuite aller saluer Monsieur, comte d'Artois, qui passa à Grenoble le 19 octobre 1814.

Le retour inopiné de l'Île d'Elbe l'oblige, malgré ses répugnances personnelles à paraître, revêtu de ses décorations royales, devant l'Empereur qui vient coucher à Gap le 5 mars 1815 et qu'il appelle simplement *Monsieur*. Après quoi, parvenant à éviter un conflit armé, sur le terroir de Gap, entre les troupes royales de Provence et les troupes impériales de Dauphiné, il se voit forcé de subir toutes les exigences de l'invasion piémontaise et autrichienne qui pénètre à Gap.

A peine la tempête passée, le chevalier d'Abon saisit la première occasion qui s'offrit à lui de quitter l'administration des affaires de sa ville natale que quelques-uns de ses ancêtres, depuis plusieurs siècles, s'étaient déjà vus appelés à prendre en main dans des temps divers et peut-être aussi troublés ; mais, cette fois-ci, Gap venait de voir passer dans ses rues étroites l'histoire du monde.

La séance est ensuite levée.

Le Président,

E. HUGUES.

Le Secrétaire,

H. CLEMENT.

PROCÈS-VERBAL

DE LA

Réunion du Conseil d'Administration

du 19 Janvier 1922

Le Conseil d'Administration de la Société d'Etudes s'est réuni, après convocation, le jeudi 19 janvier 1922, à 17 heures, à la Préfecture (bureau des Archives).

Étaient présents : MM. ANGÉNIOL, CLÉMENT, ETIENNE, FABRE, HUGUES Edmond, HUGUES Henri, G. DE MANTHEYER, MEIZEL, TRISSIER. M. SIMON s'était excusé par lettre.

Il est procédé à l'élection des membres du bureau de la Société pour l'année 1922.

Sont élus :

Président : M. Edmond HUGUES;

Vice-présidents : MM. ANGÉNIOL et ETIENNE;

Secrétaire : M. CLÉMENT Henri;

Secrétaire-adjoint : M. Henri HUGUES;

Trésorier : M. Joseph VOLLAIRE;

Bibliothécaire : M. MEIZEL.

Le Conseil arrête ensuite la composition du prochain fascicule du bulletin de la Société. Il représentera les Nos 1 et 2, applicables aux deux premiers trimestres, la Société ne pouvant, dès à présent, envisager la publication de quatre fascicules par an, tant que dure la crise du papier et de la main-d'œuvre. Toutefois, par suite d'un accord intervenu avec le confrère Stéphane MOULIN, le fascicule dont il s'agit sera sensiblement plus volumineux que ne le sont d'ordinaire, nos bulletins. Dans le courant

de l'année, du reste, si la situation économique et pécuniaire s'améliore, il pourra en être émis plus de deux. Cette question demeurant réservée pour être réglée suivant les possibilités.

On examine ensuite le point de savoir si la Société fera donner dans le courant de l'hiver une ou plusieurs conférences. A la majorité, il est décidé qu'en l'état toujours de la situation financière, la Société se voit, à son grand regret, dans l'impossibilité de donner suite à un projet, d'ailleurs en lui-même séduisant et présentant de réels avantages. On sera heureux d'y revenir quand les circonstances paraîtront favorables.

On décide que les membres de la Société pourront, à l'avenir, non seulement prendre connaissance des nombreux ouvrages et brochures composant la bibliothèque sociale en les consultant sur place, dans le local de la rue de Provence, où ils sont installés, mais encore, seront autorisés à les emporter pour les consulter chez eux, à charge de signer un registre établi à cet effet. Il suffira de s'adresser à M. MEIZEL, bibliothécaire, qui a fait et continue un minutieux classement permettant d'utiliser des richesses jusqu'ici peu abordables.

Le Président donne connaissance d'une lettre, en date du 12 janvier, émanant du Président et du Secrétaire général du 55^e Congrès des Sociétés Savantes de Paris et des départements qui aura lieu à Marseille du 12 au 18 avril 1922.

Il fait remarquer qu'il serait utile au bon renom intellectuel de notre région que nos délégués soient nombreux. Le texte des communications doit être adressé avant le 10 février et les inscriptions pour assister aux séances avant le 20 mars, au 3^e bureau de la direction de l'Enseignement supérieur, au ministère de l'Instruction publique.

Plus rien n'étant à délibérer la séance est levée.

Le Président,

Edmond HUGUES.

Le Secrétaire,

H. CLEMENT.

COMPTE-RENDU FINANCIER

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

I. — COMPTES DE L'ANNEE 1921

RECETTES

Cotisations de 135 membres.....	1.350 »
— de 7 bibliothèques.....	35 »
— de 2 membres fondateurs.....	200 »
Subvention départementale.....	400 »
Rentes et intérêts de bons.....	223 35
Subventions diverses pour édition du diction- naire Arnaud et guide industriel.....	1.041 67
Vente de dictionnaires Arnaud.....	580. »
Vente de brochures.....	490 85

Total..... 4.320 77

XXVII

DÉPENSES

Excédent de dépenses en 1920.....	2 24
Impression du bulletin n ^{os} 33, 34.....	868 »
— n ^{os} 35, 36.....	877 »
Impression de convocations.....	63 »
Expédition du bulletin.....	71 84
Location de la salle de la bibliothèque.....	100 60
Versé pour chèques postaux.....	50 15
Timbre et recouvrement de cotisations.....	65 35
Participation à l'édition du Guide industriel..	625 »
Edition du dictionnaire Arnaud.....	1.290 »
Versement à M. Arnaud fils.....	300 »
Total.....	4.312 94

XXVIII

II. — PROJET DE BUDGET POUR 1922

RECETTES

Cotisations	1.500 »
Subvention départementale.	400 »
Rentes.	220 »
Intérêts legs Guillaume.....	64 »
Reliquat de 1921.....	7 73
Echéance d'un bon non renouvelé.....	300 »
Total.....	2.491 73

DÉPENSES

Impression du bulletin.....	1.700 »
Frais d'envoi et de secrétariat.....	120 »
Frais de recouvrement.....	50 »
Location de la salle de la bibliothèque.....	100 60
Versement à M. Arnaud fils.....	300 »
Dépenses diverses et imprimés.....	157 13
Emploi des intérêts du legs Guillaume.....	64 »
Total.....	2.491 73



LA CARRIÈRE D'UN MARIN

au XVIII^e siècle

JOSEPH DE FLOTTE

(1734-1792)

PRÉFACE

La piété filiale vient d'inspirer à M. Stéphane Moulin d'écrire une biographie qui intéresse les études maritimes sur la fin de l'ancien régime.

Tout enfant, Monsieur Stéphane Moulin avait remarqué le portrait d'un de ses parents — un pastel, attribué à Latour —, qui ornait le salon de famille; c'était un officier de marine, le Comte de Flotte. Quand on lui parlait de lui, on disait qu'il avait été pendu à Toulon pendant la Révolution. Cette mort affreuse avait inspiré à Monsieur Stéphane Moulin un sentiment complexe où la pitié se mêlait à une sorte de frayeur ! Plus tard, le désir lui vint de connaître si possible par le détail la vie et la carrière de ce parent qui avait fini d'une manière si misérable. Aussi, pendant les loisirs de ses occupations professionnelles, il se mit à consulter les papiers de famille, à fouiller les dépôts d'archives, en particulier les Archives de la-Marine, à lire les livres qui touchent à ce douloureux épisode de nos annales révolutionnaires. Ainsi fut composé un ouvrage qui dépasse le cadre d'une

biographie individuelle et qui, par certains côtés, a les caractères d'un livre d'histoire générale.

Le comte de Flotte était surtout connu jusqu'ici par le crime qui lui a coûté la vie dans cette journée tragique du 10 septembre 1792, à l'époque où Toulon était la proie de la démagogie jacobine. Après les ouvrages de Lauvergne et d'Oscar Havard, pour ne point en citer d'autres, Monsieur Moulin a estimé qu'on pouvait encore reprendre en détail le récit de ces semaines où l'anarchie était maîtresse du grand port de guerre de la Méditerranée. Du moins il a sagement pensé qu'il n'y avait à le refaire que dans la mesure où ce tableau pourrait servir à mieux comprendre le rôle si difficile du malheureux Contre-Amiral.

Le lecteur verra dans la troisième partie de cette étude, notamment aux chapitres IX, X et XI, à quels obstacles l'administration du comte de Flotte ne cessa de se heurter pendant les quinze mois environ qu'il exerça à titres divers le commandement supérieur de la marine à Toulon.

Flotte avait sincèrement accepté le nouvel ordre de choses, sans aucune arrière-pensée, mais aux yeux de ce loyal soldat, fidèlement attaché à son Roi et à son devoir, la liberté n'avait rien de commun avec le désordre. Aussi n'était-ce pas à tort que les éléments impurs qui fermentaient dans les bas-fonds de Toulon, avaient deviné dans cet officier énergique un ennemi qui ne transigerait pas. Il n'y avait qu'un moyen de se débarrasser de lui, c'était de l'attirer dans un guet-apens et de le mettre à mort.

Le livre de Monsieur Moulin raconte avec une grande précision ces scènes criminelles de l'histoire Toulonnaise.

Si le reste de cette étude a surtout, comme cela devait être, le caractère d'une biographie qui se place en marge de l'histoire générale, les chapitres de la deuxième partie apportent à l'histoire de nos établissements coloniaux une contribution qui mérite d'être signalée.

Dans la guerre d'Amérique, Flotte n'avait pu obtenir, malgré son grade de capitaine de vaisseau, un commandement qui lui permit de se mettre en valeur; mais après

la paix, quand le gouvernement de Louis XVI songea à tourner vers les explorations maritimes l'esprit d'initiative des officiers, Flotte reçut le commandement de la station navale à la Côte occidentale d'Afrique. A ce titre, il fit à bord de la « Junon » une campagne qui fut très laborieuse et qui dura près d'une année. Les rapports où le Commandant de la « Junon » a consigné les résultats de ses explorations constituent pour notre histoire coloniale des documents d'un intérêt réel; le chapitre de nos relations avec la Côte du Dahomey, s'augmente, grâce à l'enquête de Flotte en 1786, d'un grand nombre de détails inédits. Ils sont à l'honneur de l'activité intelligente que montrait la marine Française sous l'impulsion du Maréchal de Castries.

M. Stéphane Moulin n'avait eu d'abord l'idée que de dessiner avec exactitude les traits de cette figure un peu mystérieuse d'officier de marine dont il n'avait cessé d'apercevoir le portrait dans le salon de famille; son intention avait été simplement de verser quelques pièces au dossier de l'histoire de ses ascendants. Peu à peu le cadre de ses recherches s'est agrandi; il a vu avec raison que son parent l'Amiral avait joué, comme officier de marine, un rôle assez important pour que ce rôle méritât d'être connu en dehors du cercle des membres de sa famille. C'est dans cet esprit qu'il communique au public les résultats de son enquête biographique. Les historiens feront bon accueil à cette étude qui a été conduite avec méthode et qui apporte des résultats; elle enrichit en effet l'histoire de la marine militaire sous le règne de Louis XVI, de précisions, de faits nouveaux, qu'il y avait un véritable intérêt à connaître.

G. LACOUR-GAYET.

AVANT-PROPOS

Il est malaisé d'aborder un chapitre d'histoire, quand on est éloigné de la Capitale où la France, si grande dans le passé, si belle dans le présent, conserve ses Archives Nationales et garde la plupart de ses trésors artistiques avec un soin et une méthode auxquels on n'a peut-être pas toujours rendu suffisante justice.

Je remplis donc un devoir élémentaire en commençant par remercier tous ceux dont la complaisance m'a aidé dans le travail que je viens d'achever : M. Lévy-Schneider, l'historien de la Marine de la Révolution, M. Lechat et M. Legrand, professeurs de l'Université de Lyon, M. Focillon, directeur des Musées, et M. Cantinelli, bibliothécaire de la même ville, M. Fournier, secrétaire de la Chambre de Commerce de Marseille, M. Clerc, directeur du Musée archéologique du parc Borély, M. Bernard, conservateur du Musée de Grenoble, M. Mongin, secrétaire de la mairie et des archives municipales de Toulon, M. le lieutenant Bucquoy, commandant de gendarmerie, M. Meignen, bibliothécaire de la ville de Grenoble, M. Prudhomme, archiviste de l'Isère, M. Georges de Manteyer, M. Joseph Roman, M. Paul Richard-Bérenger, M. Oscar Havard, M. Maizent, M. Boulary.....

 et deux disparus, pour qui ma gratitude se double d'un regret, M. l'abbé Guillaume, archiviste des Hautes-Alpes, et M. Reymond, de Grenoble.

Mais cette reconnaissance va surtout à cet ami dévoué, à cet incomparable collaborateur, M. Marcel Vaudouer, dont le concours de toutes les heures n'a pas seulement facilité ma tâche, mais l'a rendue possible.

Sa modestie s'est obstinément refusée à une consécration plus complète et en quelque sorte plus officielle de sa participation à cette biographie. Qu'il garde toute ma reconnaissance, en même temps que le souvenir des heures si agréables passées ensemble, avec cet autre ami..... qui a revécu avec nous un peu de sa vie d'honnête homme et de patriote, le Contre-Amiral de Flotte.

S. M.



JOSEPH DE FLOTTE

(1734-1792)

AUTOUR D'UN PORTRAIT

Si loin que remontent mes souvenirs, je revois dans un panneau du salon familial, le portrait du contre-amiral de Flotte *.

Cette vue même fut une des impressions qui se sont le plus profondément gravées dans mon jeune cerveau, parce qu'elle s'accompagnait de sentiments complexes où dominait une vague frayeur !

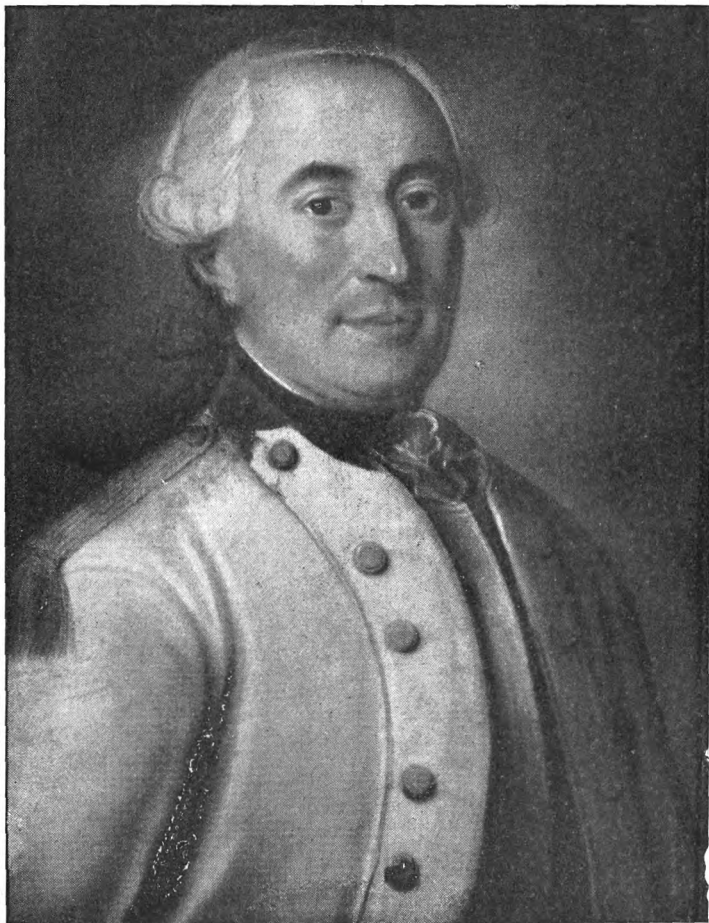
Comme les vieux salons de province, le nôtre était rarement ouvert. Par les volets mi-clos, le plein soleil lui-même ne glissait que d'insuffisants rayons... des rayons qui mouraient au milieu de la pièce, sans parvenir à dissiper le mystère des coins sombres, surtout du coin le plus sombre, que semblait avoir choisi l'Amiral.

* Ce portrait au pastel est attribué à Latour. Flotte porte l'uniforme prescrit par le ministre de Boigne en vertu d'une ordonnance qui fut rapportée en 1777 (blanc avec le col et les parements d'une couleur qui variait suivant les escadres).

Cette particularité place le portrait entre 1775 et 1777. Flotte était alors capitaine de compagnie. Il avait environ 44 ans.

Planche 1.

Bulletin de la Soc. d'ét. hist. des H.-A., 1922.



Joseph de FLOTTE



Je n'avais guère droit de cité dans cette salle de réception. Quand je la traversais par hasard, j'évitais de lever les yeux sur cet ancêtre dont je ne savais qu'une chose bien précise, c'est qu'il avait été « pendu » pendant la Révolution, et je cherchais d'instinct, comme une protection, le portrait de sa femme, la Comtesse de Flotte, qui lui faisait vis-à-vis. C'est qu'entre ces deux portraits il y avait pour moi un abîme de dissemblances. Sur aucune des deux figures je ne saisisais, bien entendu, le détail ou les beautés, le fondu des teintes ou la douceur des reliefs que l'inimitable Latour savait mettre dans ses pastels. Du Comte de Flotte, un peu abîmé par l'âge, la perruque en partie décolorée, je ne voyais que l'air solennel et sévère, les yeux bruns qui semblaient me suivre dans la vaste pièce, pour me prendre à témoin des affres de son trépas ! Aussi très vite, je détournais la tête, pour rencontrer le regard apaisant de Madame de Flotte qui venait à son tour au-devant du mien, me rassurer contre les fureurs supposées de son mari.

Puis les années sont venues en longue file ; l'éloignement s'est ajouté à elles, jusqu'au jour où des deuils inévitables m'ont rendu possesseur à mon tour de l'un de ces vieux portraits, le seul qui n'ait pas été maladroitement abîmé, et ce tableau hélas ! ce n'était pas celui de ma très vieille grand'mère, c'était naturellement celui du contre-Amiral.

L'âge des terreurs enfantines était passé depuis longtemps ! C'est un autre sentiment que j'éprouvai en présence de ce portrait, celui de la curiosité ; une curiosité toute spéciale, très « prenante », à laquelle mes premiers sentiments donnaient une saveur toute particulière. L'Amiral de Flotte n'avait pas changé de regard, mais ce regard n'avait plus rien de terrible. Une certaine bonhomie paraissait même se dégager de ses traits. La finesse de son sourire atténuait ce que sa prestance, son uniforme, pouvaient avoir de sévère. Je n'avais plus devant moi qu'une belle tête, encore assez jeune, très vivante dans les parties non altérées par le temps et peut-être aussi par un malencontreux nettoyage.

La vue d'un portrait de maître, surtout s'il est vieux, nous laisse rarement indifférents. Quand l'artiste a saisi l'âme de son modèle à travers la mobilité de ses traits, il a fixé un instant de vie qui en appelle d'autres. Son œuvre provoque alors chez le spectateur d'un autre âge un vague désir de ressusciter la poussière du passé, ou tout au moins un inconscient regret de son impuissance à le faire.

Je connaissais la triste fin du Comte de Flotte et les angoisses de tous les siens au cours de la Terreur, par les récits dont ma mère avait bercé mon enfance ; mais, comme on vient de le voir, mon jeune esprit ne savait ni saisir l'exactitude, ni mesurer la portée de ces relations. Mon souvenir les gardait naïves et déformées, comme d'extraordinaires et d'impersonnelles légendes. Le portrait que j'avais devant les yeux me fit éprouver le désir de tout remettre au point et de pousser des regards curieux sur cette partie de ma famille dont m'avaient séparé, non seulement plus d'un siècle écoulé, mais toute une série d'ascendants intermédiaires, qui se souciaient assez peu de cette vieille racine aristocratique.

Dans sa terrible marche d'épopée, la Révolution poussa jusqu'au paroxysme les meilleures vertus et les plus abjectes passions du peuple. La vie d'un homme qui finit suspendu à une lanterne, au-dessus d'une meute humaine affamée de sang, devait présenter quelque intérêt. Cet homme ayant par surcroît occupé un certain degré dans la hiérarchie sociale d'alors, son existence devait avoir laissé des traces faciles à suivre, même pour quelqu'un qui n'avait ni l'ambition d'être un historien, ni la prétention de passer pour un paléographe.

Mes hésitations venaient d'autre part. Qu'allais-je trouver dans mon commerce avec ces aristocrates à solennelles perruques ? Ce que j'en connaissais par l'histoire officielle n'était pas toujours à leur avantage ! Quelles vertus allaient surgir dont je pourrais être fier ? Quels actes aussi dont mon amour-propre pouvait avoir à souffrir, car si la tradition ne m'a jamais hypnotisé, je la respecte infiniment, et ce respect me rendait solidaire de ceux qui m'ont pré-

cédé dans la vie, même s'ils ne m'ont pas laissé leur nom. N'était-il pas préférable de laisser dormir le Comte de Flotte dans sa tombe sanglante, au lieu de chercher les détails d'une carrière qui pouvait n'être pas sans ombre ou même sans tache ?

La curiosité triompha de ce sentiment qui servait d'excuse à ma paresse et je m'enfonçai résolument dans l'étude du XVIII^e siècle et notamment de notre vieille marine. Je voulais « vivre » non seulement mon personnage, mais son milieu, son ambiance, tout ce qui pouvait l'expliquer, le faire connaître, autrement dit, faire parler son portrait !

Puisque j'en suis aux confessions, je puis dire que je n'ai pas eu à m'en repentir. Que d'heures m'a coûtées ce travail, mais que d'heures délicieuses ! Quel « relief » prend l'histoire étudiée de la sorte ! Que de vérités insoupçonnées se dressent contre la « donnée historique » qui, parfois mériterait plutôt le nom d'imposture officielle ! Que de légendes s'évanouissent dans un contact direct avec ces vieux temps, ces vieilles habitudes, ces vieilles gens !

Amis ou adversaires de pensées ou de tendances, comme on se sent près d'eux, comme on les sent vivre !

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I^{er}

Intérêt offert par la carrière de l'amiral de Flotte. — Caractère de cet officier. — Sa famille. — Sa naissance à St-Pierre-d'Argençon. — Son passage à l'Ecole des pages et au Corps des Gardes de la Marine. — Ses premiers embarquements.

Les historiens modernes qui ont fouillé les Archives de notre vieille marine et scruté les documents de la période révolutionnaire dans nos ports de guerre, M. Aulard, M. Levy-Schneider et le Dr Corre¹, pour ne citer que les plus récents, ne sont pas « tendres » pour l'ancien Etat-Major ! Les écrits et les pièces de natures diverses qu'ils ont mis au jour, sembleraient justifier le discrédit dans lequel était tombé ce corps d'Etat, s'il ne convenait de faire certaines réserves sur la valeur et la portée de beaucoup de ces documents.

Les abus laissent parfois des traces bien après qu'ils ont disparu ! Ce sont des monstres qu'il faut tuer plusieurs fois ! Aux approches de la Révolution qui l'anéantit de façon si maladroite, la marine Royale commençait à sortir de cette période inféconde et douloureuse de son histoire que fût le règne de Louis XV. Qu'il s'agit de son niveau

¹ M. Lévy-Schneider — Le Conventionnel Jean Bon St-André, membre du Comité du Salut public, organisateur de la marine de la Terreur. — Paris, Félix Alcan.

Le Dr Corre. L'ancien corps de la marine, son évolution, son état d'esprit. Lavauzelle.

moral ou de sa valeur professionnelle, l'officier de Louis XVI n'était déjà plus l'officier de son prédécesseur, le trop fameux « officier rouge »². Il semble cependant que les réclamations populaires dans les ports de la marine marchande, n'aient pas tenu le moindre compte des changements survenus dans le « Grand Corps »³.

L'antagonisme entre les deux marines était trop ancien, les rancunes trop invétérées, les revanches trop faciles, pour que les cahiers des provinces et des villes maritimes gardassent le sens de l'équité ou simplement de la mesure.

Les décrets révolutionnaires par lesquels les pouvoirs nouveaux abattirent successivement les têtes de l'ancien état-major de notre marine, comme au cours d'un sinistre jeu de massacre, visaient sans conteste l'« officier rouge ». En même temps qu'il avait dépouillé le costume, l'officier nouveau avait dépouillé le vieil homme; ce fut pourtant lui qui paya! Eutr'eux une génération avait passé; qu'importe!... le temps qui suffit parfois à réformer une institution ou tout au moins à l'orienter dans une voie nouvelle, est impuissant à effacer la trace de ses abus et le souvenir des inimitiés qu'ils ont laissés. C'est parce que le ressentiment est la plus tenace des passions humaines que la bonne volonté d'un Louis XVI fut impuissante à endiguer le flot révolutionnaire déchaîné par son aïeul.

² On appelait ainsi les officiers de l'ancienne marine sortis du Corps des Gardes; on les opposait aux « officiers bleus » qui étaient exclusivement des officiers de carrière et n'arrivaient que difficilement aux grades supérieurs.

Les gardes étaient désignés par le Roy. La seule condition pour entrer dans cette école navale était d'appartenir à la noblesse.

Dans l'appellation d'« officiers rouges » la couleur de l'uniforme ne jouait qu'un rôle secondaire. L'uniforme rouge, qui remontait à Louis XIV, n'était pour ainsi dire jamais porté. Il était d'un tel prix que la plupart des officiers renonçaient à se le procurer.

A partir du ministère de Castries et après l'infructueuse tentative du ministre de Boigne pour imposer à la marine l'uniforme blanc de l'infanterie, tous les officiers de marine eurent l'uniforme bleu.

³ Nom donné à l'Etat-major de la marine sous l'ancien régime.

Ce qui fait l'intérêt de la carrière du Comte de Flotte, c'est précisément qu'elle se place entre 1750 et 1792; c'est que cet officier connu à son entrée dans les cadres, la période la plus lamentable peut-être de notre ancienne marine; c'est qu'il assista et contribua à son relèvement; c'est qu'il tenta de la soustraire à la poussée d'anarchie amenée par les clubs révolutionnaires; c'est qu'enfin il mourut avec elle et pour elle, victime d'une longue série de fautes qui n'étaient pas les siennes.

On peut trouver des carrières plus brillantes, je ne sais si l'on en trouverait dont le déroulement soit marqué de plus de logique et de dévouement; si l'on en trouverait qui soient de nature à mieux révéler la transition dont je viens de parler, par suite à mieux accentuer la criminelle injustice d'une populace qui paya par le massacre une vie qui fut un élan sincère et continu vers cet idéal sublime de justice et de liberté, resplendissante mais trompeuse aurore de la Révolution.

Quand, au retour de sa campagne à la côte occidentale d'Afrique, le Comte de Flotte eut repris sa place dans le haut Etat-Major de la marine à Toulon, le personnel de l'arsenal et de la flotte, frappé par sa haute stature, non moins que par sa barbe majestueuse qu'il avait laissé pousser contrairement à tous les usages d'alors, l'avait surnommé « le Père Eternel ». Son portrait antérieur de quelques années n'a pas encore cette barbe fleurie dont parle Lauvergne⁴, mais on y saisit les autres causes de ce surnom populaire. Son visage est celui d'un homme sur lequel les années ont eu peu de prise, parce qu'il sut adapter son humeur aux événements dont il n'était pas maître; parce que sa vie fut régulière dans un métier soumis à tant d'incidents; parce que dans sa fermeté qui n'alla jamais jusqu'à l'intransigeance, il ne poussa à l'extrême aucune de ces passions qui entraînent aux pires excès tant de membres de notre ancienne et forte noblesse, même de ceux de sa famille.

⁴ Histoire de la Révolution dans le département du Var.

Si Joseph de Flotte tint de son premier âge une volonté égale, la Providence qui lui fit ce cadeau ne l'enveloppa d'aucun pessimisme, bien au contraire. Le sourire esquissé par ses lèvres un peu épaisses... (les lèvres d'un homme généreux) ne va pas jusqu'à la tristesse; il s'arrête à la philosophie qui est à mi-chemin.

Chacun se fait sa destinée dans une certaine mesure; il est logique que sa carrière porte l'empreinte des qualités que le pastel du maître a si bien révélées. Jusqu'à la lanterne de l'arsenal, Flotte y fut confiant; confiant dans les événements qui le servirent parfois, confiant dans les hommes qui le desservirent la plupart du temps et finirent par le payer à coups de pique de ses bons procédés.

Sous le dehors des formules officielles ou l'aridité des termes de la technique navale, c'est encore le même homme qui se laisse voir dans sa correspondance administrative, la seule, à quelques lettres près, qui nous soit parvenue; il faut arriver aux plus sombres époques de sa carrière, pour que l'amertume remplace son habituel optimisme, et que le fiel coule de sa plume avec son encre.

Champollion-Figeac juge son style ferme, soutenu, souvent élégant, parfois d'une concision qui va jusqu'à l'obscurité⁵. Le savant chroniqueur Dauphinois n'a lu que le mémoire adressé par Flotte au syndic de la noblesse de sa province en 1789, mais le reste de son œuvre épistolaire ne dément pas une pareille appréciation. La concision caractérise un homme plus habitué aux actes qu'aux paroles; la tenue de la phrase est le cachet d'un écrivain qui respecte sa plume. Cette tenue n'implique ni morgue ni prétention; elle ne comporte jamais d'emphase dans le récit, mais elle est par contre exclusive de tout laisser aller, même dans les saillies humoristiques que Flotte se permet lorsque les circonstances ou la personnalité de son correspondant autorisent cet abandon. Il y a de la distinction jusque dans ses bons mots, mais il n'y a pas autre chose. Le fond de son caractère était en effet une simplicité de manières et

⁵ Champollion-Figeac. Chroniques dauphinoises 1778-1784.

d'allures, une modestie d'autant plus remarquables qu'elles semblent avoir été plus rares à l'époque et dans le milieu où il vécut.

Sa simplicité nous allons la rencontrer à chaque pas dans l'étude de sa carrière; sa modestie nous la prenons sur le vif en 1789.

A cette époque, en effet, les édits préparatoires à la convocation des États provinciaux établirent des distinctions entre les nobles de race et ceux dont l'anoblissement remontait à moins de 200 ans. Ces édits forcèrent les vieilles familles à produire leurs chartes. Flotte, nous le verrons, critiqua la mesure, à raison des dissentiments qu'elle ne pouvait manquer d'amener dans son ordre⁶, où l'union lui semblait de la plus impérieuse nécessité; mais pour obéir aux exigences de la situation, et sans doute aussi de son entourage, il confia les chartes de sa famille à un généalogiste alors fort connu, le bénédictin dom Villevieille. Du fond de sa province, nous le voyons échanger une correspondance suivie avec le savant moine, soit directement, soit par l'intermédiaire d'un ami commun, M. de Vidaux qui habitait la capitale⁷.

Villevieille enthousiasmé par la précision des pièces qui lui étaient soumises et qui permettaient de suivre sans hésitation la lignée des Flotte depuis l'époque Carolingienne, voulait compléter son travail par la glorieuse page que notre capitaine venait d'ajouter à leur histoire.

Flotte s'y opposa formellement et obstinément. Villevieille, tout maussade, ne put que se plaindre de l'excès de modestie qui arrêtait sa plume si bien lancée! Il est vrai

⁶ *Ibid.*

⁷ B. N. Mss français, Ancien fonds. 33090. L'une de ces lettres est conçue en style indirect comme nous le ferions aujourd'hui sur une carte de visite... M. de La Tour de Vidaux avait acquis vers le milieu du XVIII^e siècle le château de Bon Repos près de Vizille. Ce château avait d'abord appartenu à la famille d'Armuët, alliée à celle des Flotte, qui portait dans ses armes trois casques d'or avec la devise *Arma mihi requies*. Il était passé entre temps à la famille de Murinais. — Vizille et ses environs par Auguste Bourne. Grenoble, imp. Allier, p. 223.

que la façon dont il le fit donne une sérieuse entorse à la prohibition !

Ces documents que Flotte ne voulait en aucune façon voir commenter, sont avec ses brevets et commissions, ses « grâces », comme on disait alors, les témoignages écrits de la satisfaction royale qui les accompagnaient la plupart du temps... Ce sont aussi des documents d'une espèce plus nouvelle, et qui devaient être encore assez rares dans les parchemins des vieilles familles. Nous voulons parler des félicitations des chambres de commerce.

Il était inutile en effet d'expliquer de pareils documents. Ils parlent mieux d'eux-mêmes et sans le secours du fameux bénédictin qui peut-être n'eût pu les juger.

Si les premiers disent la valeur et les succès du Comte de Flotte, les derniers témoignent chez lui d'une mentalité très spéciale pour peu qu'on la veuille rapprocher du dédain que le « Grand Corps », dans son ensemble, était accusé de professer vis-à-vis de notre marine marchande.

En 1789 pareils sentiments avaient cessé d'être rares, il faut le reconnaître, mais certaines lettres que Flotte avait religieusement conservées, remontent à une époque où l'influence des idées américaines n'avait pas encore donné sa nouvelle forme à notre patriotisme en plaçant la Nation à côté du Roy.

Flotte était donc véritablement un précurseur de la saine démocratie, quand il pensait que les services rendus par lui à la cause populaire, ne pouvaient faire moins d'honneur à son antique maison, que ceux rendus par sa lignée d'ancêtres à la cause royale.

L'origine des Flotte se perd dans la nuit du moyen âge. Une tradition les fait venir de Crest, où ils auraient joué à la cour des Comtes du Valentinois, un rôle fameux, mais légendaire, car les premières chartes écrites ne datent que du XI^e siècle, à leur arrivée dans le Gapençais*.

* On trouve de nombreuses mentions de la famille des Flotte dans les nobiliaires de Chorier, de Guy Allard et de Rivoire de La Bâtie, mais l'étude la plus importante sur l'histoire de cette famille a été publiée par M. J. Roman, dans le *Bulletin de la Société d'Etudes des*

Plus on remonte l'histoire de cette famille, disaient les vieux chroniqueurs, plus on la trouve glorieuse. Heureusement les brumes du X^e siècle ont empêché les curieux de la pousser trop loin !... mais quelle qu'elle soit, cette histoire sort du cadre de notre biographie ; elle fait partie de celle des Dauphins, dont les Flotte étaient grands veneurs héréditaires et hauts barons, par le fief de Montmaur, jusqu'à ce qu'Henri IV ait érigé en Comté leur terre de la Roche, leur restituant un titre dont Arnaud II^e avait été privé à la suite de son abominable attentat (*detestabile scelus*) contre l'archevêque d'Embrun qu'il avait, au cours d'une discussion un peu vive, jeté par une fenêtre de son palais.

Arnaud II vivait au XI^e siècle ; l'intervention de son gendre, le Comte de Forcalquier, époux de la « belle Josserane » n'avait pu le sauver du désastre et de la confiscation d'une partie de ses biens¹⁰.

Hautes-Alpes (1904). Ce travail qui n'est incomplet et inexact que dans les derniers degrés, a été rédigé d'après les documents du Bénédictin dom Villevieille, confisqués à la Révolution et transportés au cabinet des titres où le savant auteur les a retrouvés et étudiés.

Voici comment s'exprime M. Roman au sujet de cette famille : Elle était illustre entre toutes, puisque les Comtes de Provence étaient ses cousins. Elle avait possédé de nombreux fiefs, donné à l'Eglise des évêques, des abbés, des prieurs, des chanoines ; à l'Etat des baillis d'épée, des gouverneurs de villes ou de baillages, à Marseille un viguier ; un chevalier de St-Michel, un grand nombre de chevaliers de Malte dont plusieurs commandeurs ; à l'armée des généraux, des amiraux, des colonels, des capitaines... ; elle réunit en un mot toute l'illustration à laquelle pouvait parvenir une famille provinciale qui fut toujours éloignée de la Cour...

M. Roman prétend d'ailleurs que les Flotte du Dauphiné n'eurent rien de commun avec le légiste Pierre Flotte, anobli par Philippe le Bel et qui participa à l'attentat d'Agnani. Ce Pierre Flotte était d'origine auvergnate.

" Les plus anciens membres de la famille des Flotte portaient le prénom d'Arnaud. Le peuple les appelait familièrement les Arnaud. C'est pourquoi les principales terres qui leur ont appartenu, la Roche et la Beaume, qu'ils possédèrent sans interruption de 1044 à 1794, sont dites encore La Roche des Arnauds, La Beaume des Arnauds...

Crest lui-même s'appelait autrefois Crest-Arnaud.

¹⁰ Arnaud Flotte s'était vu confisquer les terres de Brézieux et Beaufort, qui étaient fiefs comtaux. — J. Roman, *op. cit.*

Depuis l'époque féodale, cette race batailleuse s'était assagie, la monarchie l'avait disciplinée; elle avait fait des capitaines de ses fils et les avait semés sur tous les champs de bataille de l'Europe, d'Azincourt à Guastalla.

Si la branche aînée poursuivit au XVII^e siècle une destinée particulièrement brillante qui l'apparenta à la maison de Savoie et finit d'ailleurs par un désastre analogue à celui du vieil Arnaud¹¹, c'est dans un milieu plus calme et plus éloigné des honneurs qu'en 1734, nous voyons naître Joseph de Flotte à St-Pierre-d'Argençon¹².

Les fiefs de ce nom étaient, à l'époque, l'apanage de deux branches cadettes, réunies non seulement par leur voisinage, mais encore par une étroite intimité d'alliance et d'intérêts. Ils comprenaient les seigneuries de St-Pierre et de St-Martin. Ces deux villages forment aujourd'hui la commune de St-Pierre-d'Argençon¹³. Le voyageur les rencontre en venant du Diois, après avoir franchi le col de Cabre qui fait communiquer la vallée de la Drôme avec celles des Buëch.

La tranquille physionomie de St-Pierre participe de cette fixité des horizons Alpains, qu'on s'étonne de retrouver vieillard, tels qu'on les vit enfant. Si le chemin de fer n'avait un peu transformé ses abords, on pourrait croire

¹¹ Il s'agit du fameux Balthazar de Flotte-Montauban qui, partagé entre ses devoirs vis-à-vis de son Souverain et son amitié pour le duc de Savoie, qui l'avait fait son grand écuyer, éprouva la vérité de ce proverbe qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois. Il fut exécuté sous Richelieu en 1613.

¹² L'acte de baptême de J. de Flotte, délivré par Davin, curé d'Argençon et certifié par St-Guetto, avocat en la Cour, juge ordinaire de St-Pierre-d'Argençon, servant de chef-lieu à la ville de Gap, lieu de résidence du juge royal, est au dossier de l'Amiral. A. N. C⁷ Marine 107.

¹³ St-Pierre-d'Argençon, arrondissement de Gap, canton d'Aspres-sur-Buëch, alt. 748 m., 314 habitants.

Cette petite commune est connue par une source d'eau minérale, jadis exploitée par les moines de Lérins et classée parmi les sept merveilles du Dauphiné sous le nom de Font-Vineuse.

reculé de deux siècles le tableau qu'en fait quelque part un de nos bardes dauphinois :¹⁴

« Le pays, dit-il, a voulu marquer le milieu de l'impressionnante vallée de la Chauranne. Tandis qu'aux deux extrémités, La Beaume et Aspremont s'accagnardent et s'agrippent aux rochers, St-Pierre dresse ses maisons grises en plein vent, en plein soleil, presque en plein torrent. A peine de cette masse informe surgit un bout de clocher ; rien de prime abord ne révèle un village ; il faut tomber dessus pour croire à son existence, et s'étonner de la vie calme de ses habitants... Rien de plus imposant que son immense cirque aux horizons de cimes violettes couronnant les remparts bleus et bronzés des marnes fleuries de genêts ou tapissées de lavandes. En longues files les peupliers marquent les routes ; en désordre s'éparpillent les arbres à fruits et surtout les amandiers, ici sur leur terrain, donnant sans compter, malgré la bise d'hiver. »

A l'extrémité du village, du côté du levant, s'élève le château, si toutefois ce nom pompeux pouvait convenir à la demeure de Claude de Flotte, deuxième du nom, qui l'habitait vers 1730. Cette demeure aux murailles épaisses, couverte avec ces tuiles romaines qui, de nos jours encore, donnent aux agglomérations de la région l'aspect d'un monceau de ruines grisâtres, ne comportait pas de défenses ou d'ornements particuliers ; de défenses parce qu'elles étaient déjà inutiles, lorsqu'au milieu du XVI^e siècle Jean de Flotte, seigneur de La Bâtie-Montsaléon, donna cette terre à Jacques, le cinquième fils issu de son union avec Louise de Glandèves, fille d'Ellion, seigneur de Gréoulx ; d'ornementations parce que les artistes de la pierre ou du bois étaient rares dans ces hautes régions, où ils trouvaient difficilement la rémunération de leurs talents. Un jardin orné de fleurs entourait comme aujourd'hui le bâtiment. Ce jardin s'agrémentait d'une source et d'un bassin, sur le

¹⁴ Roux-Parassac. *Courrier des Alpes*, n° du 19 septembre 1912 :

« Pour nos Alpes Françaises ».

Planche II.

Bulletin de la Soc. d'ét. hist. des H.-A., 1922.



Le Cardinal de FLEURY



bord duquel des saules pleureurs, ancêtres de ceux actuels, balayaient déjà le sol de leurs branches attristées.

L'intérieur n'était pas moins modeste avec son escalier de pierre et sa salle de réception rarement ouverte... De chaque côté d'une cheminée sans grand caractère, quelques portraits d'une facture guindée, hantaient seuls cette pièce triste, ornée de meubles massifs, dont les sculptures ne rappelaient en rien ce style rocaille alors en pleine floraison.

Un tableau cependant se faisait remarquer par la disposition de son cadre et la fraîcheur de ses ors. Dans ce cadre de dimensions moyennes, mais fouillé avec un luxe de détails qui décelait la main des meilleurs artistes de Provence, la figure d'un homme d'Eglise, empreinte à la fois de douceur et d'austérité, semblait accueillir d'un sourire les visiteurs qui franchissaient le seuil¹⁵.

C'était le portrait de Jean André Hercule de Fleury, évêque de Fréjus, depuis quelques années duc et pair, ministre d'Etat et Gouverneur du Dauphin.

Pendant les 10 ans qu'il avait passés dans son lointain diocèse, où il se disait envoyé par « l'indignation de la Providence », Fleury paraît s'être lié de façon assez intime avec Claude de Flotte.

Le don que le Cardinal fit à cet officier de son portrait, religieusement conservé dans la famille, le fait que le fils aîné de Claude reçut le prénom plutôt inusité de ce prélat,

¹⁵ Le chef de ce cadre était surmonté d'un chapeau à glands. Ce chapeau, malheureusement un peu mutilé, couvrait les armoiries du Cardinal : écartelé aux 1 et 4 d'azur à trois roses d'or, aux 2 et 3 d'azur au chef d'or, surmontés d'un lion naissant, de gueules.

Le cadre paraît avoir été fait à l'époque où Fleury était évêque de Fréjus, vers 1726. Il sort incontestablement des ateliers de sculpture de l'arsenal de Toulon, alors dirigés par un artiste d'origine italienne, Bernard de Toro, second successeur de Puget.

Bernard de Toro a laissé la réputation d'un sculpteur émérite, mais d'un esprit fantasque et tourmenté. Jugement que justifient bien les dessins de ce cadre où l'on rencontre des ornements d'un goût italien très prononcé.

et le transmet au premier né de sa descendance¹⁶, ne sont pas les seules marques de leur amitié. Nous allons en constater de plus palpables dans les grâces royales qui aidèrent Madame de Flotte dans sa tâche de veuve et de mère, surtout celle dont bénéficia notre marin.

C'est dans ce patriarcal manoir des bords de la Chauranne, que nous trouvons Madame de Flotte au printemps de l'année 1734. Tout était tristesse autour d'elle ! Son mari grièvement blessé en Italie, à la tête de sa compagnie d'infanterie, avait vu se briser une carrière qui s'annonçait pleine d'espérances. Le Roi lui avait adressé un brevet de lieutenant dans une compagnie d'invalides¹⁷ ; mais cette faveur du Souverain, destinée sans doute à maintenir à cette glorieuse victime de la guerre de Succession, une partie de la solde qui faisait vivre sa famille, ne l'avait pas empêché de succomber après quelques semaines de maladie. S'il mourait « en activité », comme le disent les documents de l'époque, par un euphémisme qui ne trompait personne, il n'en laissait pas moins une veuve entourée de cinq enfants dont l'ainé, Pierre Hercule, comptait à peine 15 ans. Madame de Flotte attendait encore une nouvelle maternité qui ne tarda guère. C'est le 10 mai que naquit le fils posthume de Claude II et trois jours après, le 13 mai, que le futur amiral fut tenu sur les fonts baptismaux de la petite église de St-Pierre-d'Argençon par son oncle, le comte Joseph de Flotte, seigneur de Saint-

¹⁶ L'extrait des registres paroissiaux de Die qui constate le baptême de Pierre Hercule, né et ondoyé dans cette ville, le 13 mars 1723, baptisé le 26 juillet, se trouve dans les preuves de Frédéric Guillaume, certifiées à Paris, le 1^{er} octobre 1772, par d'Hozier de Sérigny. (Bibl. Nat. Cabinet des titres ms. 250. Cote 16. — Preuves de la noblesse des élèves des écoles militaires, du 10 février au 1^{er} octobre 1772. — Preuve 58, relevée par M. de Manteyer.

¹⁷ Son nom figure avec ce titre dans un acte passé par sa veuve, Louise de Champcy, dame de St-Martin, à St-Pierre, le 1^{er} juin 1771, par devant M^e Motte, notaire à Aspremont. (Note de M. de Manteyer).

Certains officiers des Compagnies d'invalides étaient affectés à une garnison ; d'autres n'avaient pas l'obligation d'une résidence. Le titre n'ayant d'autre but que de leur apporter le bénéfice du traitement.

Martin, capitaine au régiment d'Allier, et par sa grand-mère Madame Frau-Champey, originaire de la ville de Die. Il reçut le seul prénom de Joseph.

Le décès du capitaine de Flotte n'avait pas été seulement pour sa femme un cruel déchirement ; il avait encore posé devant elle comme un problème insoluble, l'éducation de ses enfants, dont quatre fils, qu'il s'agissait de mettre à même de tenir plus tard leur rang de gentilshommes.

Pour malheureuse que fut cette situation, elle était alors fréquente dans les provinces, même en dehors d'une catastrophe semblable à celle qui venait de frapper les seigneurs d'Argençon¹⁸. Mais l'entr'aide nobiliaire si développée sous l'ancien régime, et quelquefois aussi la faveur royale... lorsque le Roi se souvenait des services rendus, suppléaient à la pénurie d'argent. Ni l'un ni l'autre ne firent défaut dans la circonstance. Le cardinal de Fleury, qui était alors à l'apogée de sa puissance, ne fut sans doute pas étranger au relèvement de la famille, car la famille se releva et les fils de Claude purent continuer jusqu'à la fin de l'ancien régime à soutenir l'éclat de leur vieux blason¹⁹.

Hercule, l'ainé, entra dans l'artillerie qui venait d'être réorganisée par des Vallières ; Jean, le second, prit du service au régiment de Béarn dont son cousin de la branche aînée, de Flotte Montauban, était lieutenant-colonel²⁰. Les

¹⁸ La légende d'une noblesse, vivant dans la richesse, au milieu d'une pauvreté générale est une production tendancielle de l'esprit révolutionnaire qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans certains milieux, mais qui ne supporte pas l'examen.

D'après le journal de Barbier (1751), les différentes régions du royaume étaient remplies d'une noblesse chargée d'enfants que les père et mère n'avaient pas toujours les moyens de faire élever.

Bouillé prétend que des anciennes familles nobles, il y en avait à peine 200 ou 300 qui ne fussent pas ruinées. Cf. Pigeard, *la France* en 1789. Sur 150.000 nobles qui vivaient en France, les neuf dixièmes auraient été dans un état voisin de la gêne.

¹⁹ Les Flotte portaient : Losangé d'argent et de gueules au chef d'or.

²⁰ Le Comte de Flotte Montauban était le chef de la branche aînée,

ressources familiales n'ayant pu aller plus loin dans l'achat des brevets, François, le troisième, n'avait le choix qu'entre la Marine et l'Eglise. Les ordres n'ayant pas tenté son inclination, il choisit la marine dans laquelle il fit une carrière sans grand éclat.

Joseph, l'enfant posthume, paraissait devoir être plus heureux, car Fleury lui avait préparé les voies, en attirant sur lui l'attention royale. A la suite d'une supplique adressée à Louis XV, le rejeton de Claude II fut en effet, dès qu'il eut l'âge, appelé à la Cour en qualité de Page de la Grande Ecurie²¹.

Pour entrer à l'école des pages, il fallait justifier de 200 ans de noblesse et de 600 livres de rente. Si la première condition n'embarrassait pas le jeune homme, il n'en était pas de même de la seconde, mais la rente lui fut octroyée sur la cassette royale, en même temps qu'il reçut le brevet. Cette fois du moins la faveur du Prince ne se trompait pas de route ! Elle tenait compte à la famille des Flotte, non seulement de la perte de Claude II, mais de celle de huit officiers morts au service du Roi depuis moins de 50 années²².

titulaire du Comté de La Roche. Il avait épousé Julie Geneviève d'Arnaud de Nibles, fille de Jules François Alphonse, seigneur de Vitrolles et de Geneviève de Suffren de St-Tropez, qui lui avait apporté 43.000 livres de dot. Il était lieutenant-colonel et chevalier de St-Louis. (J. Roman, *op. cit.*).

C'est de là que vient la parenté d'alliance qui unissait Joseph de Flotte et le bailli de Suffren.

²¹ L'Ecole des Pages, qui devait sous Louis XVI, se réduire à quelques pages de chambre, comprenait, sous son prédécesseur, des Pages de la Grande et de la Petite Ecurie. Leurs fonctions étaient des offices de vénerie.

Ces jeunes gens étaient choisis par le Roi dans la meilleure noblesse de son royaume. L'Ecole des Pages constituait une sorte d'école supérieure qui les préparait aux emplois militaires ou même civils.

Le brevet constatant l'admission de Joseph de Flotte comme page du Roi est du 2 juillet 1753, il est signé et porte le sceau de Louis-Charles de Lorraine. B. N. Mss. fs 33090.

²² A l'époque où Flotte entra à l'Ecole des Pages, la branche aînée venait de perdre Pierre de Flotte Montauban, colonel au régiment

L'entrée de Joseph à la Cour, cette terre promise de la noblesse provinciale, eût sans doute moins réjoui le cœur de sa mère, si l'excellente femme eût connu ce qui s'y passait en 1750, époque à laquelle elle se sépara de son dernier fils. Il ne paraît pas cependant que Flotte ait perdu dans le flot de boue et d'immoralité qui roulait à Versailles, toutes les qualités que la Providence, aidée d'une sérieuse éducation maternelle, avait déposées en lui. La disparition de Fleury, survenue quelque temps auparavant, le privait de son principal appui dans l'entourage royal. Les morts allaient très vite à la Cour de Louis XV ! La conscience de sa pauvreté, le sens de sa dignité personnelle, lui montrèrent dès le début la nécessité de compter sur lui-même et sur lui seul pour se pousser dans la carrière. Plus que toute autre chose, ces deux sentiments lui gardèrent l'âme saine, dans un milieu si dissolu.

C'est à un autre point de vue que son passage à Versailles laissa sur Flotte une empreinte dont il ne se dégagea pas. Il n'était pas à l'âge où se fixent les conceptions sociales et politiques, mais il était à l'âge où elles se préparent. Les égarements du pouvoir royal et le malaise général qui en était la conséquence, ne pouvaient glisser sur son esprit comme ils glissaient sur celui des profiteurs immédiats du régime, les « favoris du cercle intime »,

d'Aunis, fils du fameux Balthazar, grand veneur du Dauphin, en même temps que grand écuyer du Duc de Savoie ; Joseph-Balthazard de Flotte Montauban, capitaine au régiment de Tallard, puis à celui de Bassigny, qui s'était fait tuer vaillamment au siège de Landau, à la tête d'un escadron du bataillon de Monaco. Charles de Flotte d'Amboise de Montauban de la Roche, capitaine de cavalerie, tué en 1714, sous les ordres du maréchal de Villars ; Jean-François de Flotte Montauban, capitaine au régiment de Bassigny, mort en 1731.

La branche de La Bâtie-Montsaléon portait le deuil de Just de Flotte, tué en Piémont, et de Guillaume, tué sous les murs de La Mothe.

La branche d'Argençon, à laquelle appartenait Joseph de Flotte, comptait dans l'armée Claude, qui venait de mourir en service, et Joseph, parrain de notre officier, qui commandait une compagnie au régiment d'Allier.

qui s'étourdissaient dans le vertige d'une course à l'abîme !

Extérieur à ce mouvement, Flotte était d'âge à le juger, et ses impressions de jeune homme devaient contribuer autant que sa logique d'homme fait, à l'élaboration ultérieure de ses opinions politiques. Si sa raison, quoi qu'on ait pu dire, lui fit toujours considérer comme nécessaire le principe d'une autorité monarchique, son sentiment orienté par ses souvenirs, le fit adhérer dès la première heure à cette école du Marquis de la Fayette, qui voulut y chercher des tempéraments.

Le Roi faisait donner à ses Pages une instruction des plus soignées. Cette élite aristocratique et turbulente parcourait, sous le magistère de gouverneurs et de sous-gouverneurs, un cycle d'études fort étendu qui partait des classiques et comprenait jusqu'aux arts d'agrément.

Si de pareilles études formaient l'esprit de ces jeunes gens, il faut reconnaître qu'elles étaient impuissantes à former leur cœur et ne contrebalançaient pas l'influence du milieu. Même à la Cour, les Pages finirent par avoir si « mauvaise presse » que le premier soin de Louis XVI fut de les supprimer et de réduire leurs fonctions à un simple service de chambre²⁸. Le précoce bon sens de notre jeune provincial semble, de ce côté encore, l'avoir gardé de toute exagération dans la suffisance et l'esprit de caste, ces deux stigmates de la vieille noblesse de cour. S'il prit à l'école des Pages ces manières distinguées, ces allures caractéristiques des gentilshommes du temps de Louis XV, si fièrement campés, si chatouilleux sur le point d'honneur, il n'y prit pas la causticité mordante et hautaine qui doublait, la plupart du temps, l'héroïsme de ces guerriers en dentelles.

Sa culture littéraire aurait pu lui faire quelque honneur, s'il n'avait d'aussi bonne heure abandonné la plume pour l'épée. Il garda malgré tout de son premier contact avec les vieux auteurs, un sens humanitaire et artistique peu

²⁸ « Audacieux comme un page » était une expression passée en proverbe.

ordinaire dans son milieu. On en trouve l'expression jusque dans sa prose officielle, ses rapports administratifs, ses journaux de voyage, ses mémoires politiques, toujours d'une lecture attrayante, malgré l'aridité fréquente de la matière; on reconnaît aussi ce sentiment à l'intérêt qu'il prit au cours de ses croisières en Orient, à visiter les ruines d'Athènes et à choisir pour son souverain un des plus précieux monuments de la vieille civilisation hellénique, avant même que Choiseul Gouffier ait réussi à remettre en honneur les antiquités grecques et à leur susciter une vogue dans laquelle faillit sombrer l'originalité de notre art national !

Mais Flotte ne goûta pas seulement les beaux-arts « à vide » et de l'extérieur; il est indiscutable qu'il mit lui-même la main à la palette et mania le pinceau avec goût sinon avec succès. La constatation de ces efforts n'a pas été le moindre des étonnements que nous réservait l'étude d'une carrière si pleine à tous égards ! Nous ignorons quels furent ses maîtres officiels dans la couleur, mais nous savons qu'il fut tenté et poussé dans cette voie par un de ses parents de la branche provençale (appelée plus tard les Flotte Roquevaire) qu'il eut la bonne fortune de rencontrer à Versailles.

Cet aîné, nous l'avons un moment pris pour notre marin, parce qu'il signait Flotte St-Joseph²⁴. D'abord garde de l'étendard, puis enseigne de galères, il passa dans la marine de haut bord lors de la disparition du premier de ces corps, et enfin dans l'artillerie. Après sa dernière campagne sur la « Rose », frégate de l'escadre de la Galissonnière, il re-

²⁴ Flotte St-Joseph était né en 1710; garde de l'étendard en 1738, lieutenant d'artillerie en 1754, il fit une carrière que son jeune parent voulut un moment copier pour des raisons d'ailleurs différentes. Il fut fait chevalier de St-Louis en 1760.

Il paraît être de la branche du chevalier Antoine Elzéar, qualifié dans un document du cabinet des ordres du Roy, de Seigneur de Jarjays, Roquevaire et autres lieux. Il descendait comme tel de Reymond Flotte, qui fit souche en Provence et compta parmi ses fils un grand nombre d'officiers de marine.

vint à Versailles pour se livrer à la peinture. Sa carrière agitée d'artilleur et de marin n'avait pas arrêté chez lui un talent qui se présentait avec la force d'une vocation; elle lui avait bien plutôt donné un nouvel et sérieux aliment par l'infinie variété des tons que la mer offre aux yeux charmés du coloriste. Flotte, spécialisé dans les marines, eût vite fait d'affirmer sa notoriété. Membre de l'Académie de St-Luc, il exposa au salon de 1753 un clair de lune qui fut très remarqué; quelques mois après, nous le voyons faire hommage à Madame Victoire, à l'occasion du rétablissement de sa santé, d'une toile de 6 pieds de large sur 4 de haut représentant une fête navale, qui fut placée dans le grand cabinet de cette princesse au château de Versailles.

Ces tableaux, relevés par Trudor des Ormes²⁵ avec les autres œuvres du même officier, ne nous sont connus que par les reproductions en gravures qui en furent faites depuis; la valeur des tons nous échappe; quant à la facture, elle nous révèle sous un dessin impeccable, cette afféterie de détails qui fardait la nature comme une coquette de Cour et affadit les meilleures œuvres des paysagistes de cette époque, sauf peut-être celles de l'incomparable Watteau.

Il n'est pas douteux que Flotte St-Joseph ait été pour son jeune cousin, un initiateur et un conseil. Quand Flotte gagna son premier port d'attache, il emporta ses couleurs, et les documents administratifs eux-mêmes nous appren-

²⁵ B.-N. Fiches manuscrites appelées Dépouillement des petites affiches, par Trudor des Ormes.

Nous trouvons notamment cités : 3 Marines exposées au Salon de l'Académie de St-Luc, en 1753, avec un Clair de lune de 2 pieds de haut.

Un tableau représentant un navire Anglais à la côte, dont les dimensions ne sont pas indiquées. Il est seulement rapporté que ce tableau fut vendu en 1762.

Un Soleil levant, dans un port de mer d'Italie, qui avait 4 ½ pieds de long et 3 de haut.

Il y avait également un Soleil couchant sur une rade d'Afrique.

ment que, lors de ses premiers embarquements, il occupait ses loisirs du bord à fixer ses impressions.

Au milieu des rapports mal classés des capitaines de vaisseau engagés à la triste affaire de Lagos, nous trouvons quelques notes marginales de l'un d'eux, plus particulièrement dépité et grincheux, qui fait allusion au talent que Flotte, alors enseigne, possédait en peinture, pour en signaler... la médiocrité²⁶. Petite vengeance d'un chef meilleur peintre lui-même sans doute, que bon marin !... vengeance qui d'ailleurs tombait à faux, car le jeune officier se faisait assez peu d'illusion sur la valeur de ses œuvres pour s'en moquer à l'égal de son chef.

Nous n'avons aucun de ses essais dans la peinture, qui nous permette de nous faire une opinion personnelle, car on ne peut donner ce nom au plan teinté d'une partie de la Côte Occidentale d'Afrique inséré dans le rapport qu'il adressa en 1783 au ministre de la marine, en qualité de commandant de la station navale du Roy dans cette partie. Flotte traite ce spécimen de cartographie à main levée de « mauvais petit plan » ; mais à côté de la couleur, la forme de son écriture révèle chez lui une certaine expérience du crayon, et le hasard nous a conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal un Etat des forces navales du Roy, sorties de Brest le 8 juillet 1778, écrit de sa main et sur lequel il dessina en guise d'ornementation deux frégates, voiles dehors, posées de la façon la plus heureuse par sa plume alerte. Ce manuscrit est d'ailleurs le seul de son espèce, car Flotte paraît avoir renoncé de bonne heure à des distractions d'un art où il se sentait inférieur.

Bien qu'elle préparât parfois aux carrières civiles, l'École des Pages était en réalité une école militaire d'un

²⁶ B.-N. Fonds Margry. 1759, v. p. 65 une annotation sans signature contenant des appréciations sur un certain nombre d'officiers de marine : Suffren, d'Abzac, de Vaudreuil, de Rochemaure... presque toutes d'une extrême malveillance. La pièce est classée à la fin du carnet. Le nombre des officiers qui sont l'objet de ces notes les ferait attribuer au chef d'escadre lui-même plutôt qu'à du Lac de Monvers qui commandait le « Modeste ».

niveau nobiliaire plus relevé que celle qui portait ce nom. Les élèves, à leur sortie, recevaient pour la plupart un brevet de sous-lieutenant et Joseph de Flotte lui-même paraît avoir été d'abord affecté au régiment de Belzunce²⁷.

Nous sommes assez mal éclairés sur les motifs qui poussèrent le jeune officier à l'abandon d'une carrière qui semblait devoir se présenter à lui plus rapide et plus agréable que celle qu'il embrassa définitivement. Un romancier ne serait point embarrassé pour édifier des hypothèses dans un milieu si fertile en incidents que la Cour de Louis XV. Mais ici nous faisons de l'histoire !... Il est d'ailleurs aisé de dégager des circonstances où se trouvait le jeune officier à sa sortie du corps des pages, quelques-unes au moins des raisons de son option, en dehors de sa corpulence déjà forte et qui pouvait lui rendre difficile l'exercice du cheval.

Dans les régiments du Roy, les charges d'officier supérieur s'achetaient d'un double prix que Flotte ne voulait ou ne pouvait payer ; l'un consistait en argent, dont il était dépourvu, l'autre en bassesses et en flatteries à l'égard de la favorite qui commençait à disposer des compagnies et des régiments. A terre, c'était une carrière de courtisan bien plus que de militaire qui s'offrait à ses juvéniles ambitions. Il ne se sentait pas fait pour une telle tâche. A la mer, du moins les charges d'officier supérieur ne s'achetaient pas²⁸, et si le mérite ne déterminait pas toujours les

²⁷ Ce régiment n'a porté ce nom que de 1749 à 1761. Il devint plus tard le régiment des Flandres. C'est actuellement le 19^e de ligne. (Note de M. Bucquoy, commandant de gendarmerie).

Le dossier du comte de Flotte au Ministère de la Marine ne fait aucune allusion à cette affectation. Il y est désigné comme provenant directement des Pages du Roi. Il résulte néanmoins du brevet délivré par Charles de Lorraine (sup. mss. f^o 33090) et des notes fournies à Dom Villeveille, que Flotte servit dans ce régiment jusqu'au mois de juillet 1754, époque à laquelle il fut mis en réforme pour passer au corps des gardes.

²⁸ La vénalité des charges d'officiers de marine ne fut établie par Louis XIV que momentanément et pour essayer de faire face à ses besoins financiers. Le milieu dans lequel se recrutaient ces officiers excluait en quelque sorte cette vénalité.

choix, du moins la faveur de la marquise de Pompadour n'avait pas daigné s'étendre aux entreponts. On peut joindre à ces sentiments l'obscur besoin de gloire et d'aventure qui dort au fond « de toute âme bien née » et surtout l'exemple du peintre-marin dont le tempérament artistique paraît avoir profondément goûté et communiqué à son cadet les joies du métier.

Il y avait là de quoi déterminer Joseph de Flotte à choisir la marine, bien qu'elle fût à cette époque un peu discréditée. Les fils des nobles de la Cour qui trouvaient dans leur fortune ou leurs châteaux de faciles jouissances, laissaient volontiers aux nobles de province et surtout des provinces maritimes, une arme qui les éloignait de Versailles et de leurs plaisirs. Depuis Louis XIV, d'ailleurs, la marine avait perdu son éclat ; délaissée par Fleury pour des motifs d'économie, en butte aux sarcasmes de Voltaire, dont la politique à courte vue ne dépassait pas les horizons maritimes, elle avait perdu la faveur du Souverain, et jusqu'à celle de la mode.

Les « officiers rouges », pompeusement qualifiés de « grand Corps », constituaient un corps d'officiers aigris, pleins de vanité, chez qui rien ne s'était développé si ce n'est l'arrogance nobiliaire, l'exclusivisme corporatif, et, il faut avoir le courage de l'ajouter, l'insuffisance professionnelle ! La France devait éprouver les humiliations de la guerre de Sept Ans et reconnaître en la subissant la supériorité de la marine britannique, pour remettre peu à peu son état-major naval à la hauteur de sa tâche.

Cet état major se recrutait dans un corps préparatoire, celui des Gardes de la Marine, et dans le corps de ces gardes, on prélevait 80 aspirants de la meilleure noblesse pour en faire une compagnie spéciale, celle des Gardes de l'Étendard, appelée ensuite Gardes du Pavillon de l'amiral. Cette sélection dans le privilège n'était pas faite pour atténuer les tendances d'un corps imbu déjà de mille préjugés, dont les membres se déchiraient entr'eux et ne se retrouvaient unis que contre les officiers d'origine extérieure et les roturiers, c'est-à-dire les « intrus » et les « officiers bleus » !

En quittant la Cour, Flotte pensait entrer dans un milieu où l'esprit de camaraderie ignorait toutes les distinctions secondaires ; en réalité, il trouva chez ses nouveaux collègues un sentiment d'exclusivisme tout aussi vif que chez les pages, seulement cette fois... il en fut l'objet. Il y avait cependant une différence, c'est qu'à la Cour ce particularisme reconnaissait certaines supériorités, et savait presque toujours s'envelopper de politesse et d'exquise éducation, tandis que chez les gardes, il éclatait dans toute sa sottise et toute sa crudité.

Il faut le reconnaître, Flotte avait tout ce qu'il fallait pour exciter la jalousie au sein de cette école navale dont le recrutement, l'instruction générale et professionnelle, laissaient tant à désirer²⁹. Sa commission de sous-lieutenant lui donnait figure d'« intrus » et lui mettait le manteau de réprobation qui accompagna toujours dans ce milieu... et qui y accompagne encore les transfuges de l'armée de terre, malgré que cette commission ait été purement nominale et qu'elle n'eût pas empêché le jeune officier de recommencer sa carrière par le prime début. Il lui restait en trop la supériorité qu'il avait acquise et la formation générale qu'il rapportait de cette autre école, dont il avait été un sujet distingué. Ses collègues ne lui pardonnaient aucun de ses antécédents ; ils les lui pardonnèrent encore moins quand ils le virent prendre place, et l'une des premières places, dans la compagnie des gardes du Pavillon.

C'est indubitablement là que naquit cette divergence de vues et de sentiments qui séparèrent toujours Flotte de la vieille école des « officiers rouges » si universellement et si justement discréditée, et qui en fit plus tard un des chefs de la marine libérale. Dès le début de sa carrière, cette di-

²⁹ M. Lacour-Gayet, dans son ouvrage sur la marine de Louis XV, trace un tableau des plus curieux de cette école des gardes, de son recrutement parmi des jeunes gens dont les uns avaient déjà une certaine instruction, tandis que les autres savaient à peine lire et écrire, de ses programmes d'instruction et surtout de la pénurie des crédits qui ne permettait pas toujours d'acheter des mappemondes ou des compas.

vergence paraît avoir été assez marquée pour faire chan-
celer ses résolutions... navales.

A peu près au moment où notre jeune garde rejoignait son nouveau poste, un fait rare, unique peut-être dans les annales de notre ancienne marine, se passait à Toulon : L'Amiral embarquait.... C'est en septembre 1754, en effet, que le jeune duc de Penthièvre, investi de cette dignité, alla prendre à Antibes la direction d'une flotille de quatre galères, destinées à porter à Gênes les subsides en hommes et en argent qui devaient permettre à la République de dompter la révolte de la Corse.

Une lettre du Chevalier de Cresnay, commandant la compagnie des gardes du pavillon de l'amiral, en date du 29 septembre³⁰, nous fait assister à l'effervescence amenée dans ce jeune corps par la venue de son Altesse Royale, alors âgée de vingt-quatre ans.

Ce fut une lutte d'influences et de recommandations, une bataille d'intrigues à peine dissimulées pour se trouver dans sa suite ou tout au moins dans sa garde. Le Prince dut intervenir pour faire diminuer le nombre des jeunes marins composant ses piquets d'honneur³¹.

Flotte, récemment arrivé à Toulon, fut désigné pour faire partie de l'Etat-major de « la Brave », cette « élite de toutes les galères, peinte et dorée à profusion », qui battait le pavillon Amiral. Il était un des quatorze gardes attachés à la personne du Prince³².

Les gardes n'embarquaient en principe qu'après une année passée à terre et consacrée à des études générales,

³⁰ A. N. B⁴ 67.

³¹ A. N. B⁴ 67. Lettre de M. de Cresnay, commandant les Gardes du Pavillon, du 29 septembre 1754.

Ce fut la dernière utilisation de cette flotte spéciale. Elle ne fut plus employée qu'à croiser sur nos côtes de Provence pour les garantir contre les incursions des barbaresques. L'Etat-Major fut reversé dans la marine de haut bord à la mort du duc d'Orléans, dernier lieutenant général des Galères. Cet état-major était réputé de meilleure noblesse.

³² A. N. B⁴ 67. C. 141. Rapport du chevalier de Glandèves, commandant la « Brave. »

mais Flotte avait déjà fait ces études à l'École des Pages. Cette circonstance et son séjour à la Cour où il avait approché la jeune Altesse, expliquent très bien la mesure de faveur dont il fut l'objet.

Il faut croire cependant que cette mesure déchaîna contre lui de nombreuses rancunes, quand on voit ce « sujet d'espérance³³ », sans même attendre son grade d'enseigne, formuler une demande au Roi³⁴ pour passer dans l'artillerie de marine, corps spécial, très aristocratique, mais très peu nombreux, où l'avancement était encore plus lent que dans le Grand Corps³⁵.

L'usage alors n'était pas aux brevets spéciaux, et sans les exigences de la guerre qui s'ouvrit à cette époque, cette option l'eût éloigné pour longtemps, sinon de façon définitive, de l'état-major naval. La nécessité de renforcer les cadres à la mer devait limiter la durée de cet avatar aux quelques mois qu'il passa à Mahon³⁶ dans l'île Minorque, récemment conquise par le Duc de Richelieu et le marquis de la Galissonnière et que le Roi venait d'ériger en département naval³⁷.

³³ C'est l'expression par laquelle est noté Flotte peu après son entrée au Corps. *Revue des Gardes de la Marine et des gardes du Pavillon de l'Amiral*. Toulon 1765. A. N. C. 141.

³⁴ La demande est du 26 avril 1756, pièce 27 de son dossier. A. N. C^r mar. 107.

³⁵ Cet avancement était en principe parallèle à celui des officiers de marine (D. Corre, *op. cit.*). Cet auteur signale qu'après le grade de capitaine, les officiers d'artillerie pouvaient être rappelés dans l'état-major naval.

Une liste de ces officiers, arrêtée en 1727 et signalée par le même auteur, ne relève que 9 sous-lieutenants d'artillerie, tous sortis des gardes.

³⁶ Etat des grâces accordées par le Roy aux officiers de l'escadre de Toulon, en novembre 1756, au Palais de Fontainebleau. Artillerie : fait sous-lieutenant : de Flotte, destiné à servir à Mahon.

³⁷ M. de Villarzel, chef d'escadre, fut nommé commandant, Dasque, ordonnateur. Truguet, capitaine de port. « L'Hercule » y servit de vaisseau amiral après avoir transporté en novembre 3 compagnie de marine et leurs officiers.

V. Brun. *Guerres maritimes de la France*, Paris, 1861.

Si les premiers pas que Flotte fit dans la carrière s'accompagnaient d'une illusion, il put s'apercevoir bientôt qu'il n'était pas à bout de peine. A cette époque en effet, commença pour notre marine une véritable période de malheur, celle de la guerre de Sept Ans, à laquelle le jeune homme se trouva mêlé dès l'abord, sans préparation spéciale à son métier, avec la haute paye de trente livres par mois, qui était celle des gardes de la marine³⁸.

Ballotté malgré l'énorme distance, avec une conduite de 150 livres, entre Brest et Toulon³⁹, suivant les nécessités d'une guerre qu'on n'osait déclarer, qu'il fallait subir; commandé par des chefs toujours sans moyens suffisants, la plupart du temps sans capacité, quelquefois hélas ! sans courage, Flotte assista à presque toutes nos rencontres avec les Anglais. Son jeune amour-propre eut à les enregistrer comme autant de défaites !

En 1758, il fait partie, sur « l'Entreprenant »⁴⁰, de cette escadre que Dubois de La Motte sema si malheureusement le long de la route du Canada, où il devait mener quelques bataillons au secours de la nouvelle France. La flotte égarée dans les brumes de la saison précoce, rencontra d'énormes banquises qu'on abordait alors avec une sonde, et de l'eau bénite "... Le moyen réussit à La Motte, qui se tira sans avarie de la lutte avec les éléments. Il fut moins heureux avec les Anglais. Si lui-même échappa aux poursuites de Boscawen en doublant l'île d'Anticosti pour rentrer en France, et s'il épargna de la sorte au jeune Flotte la tristesse de commencer sa carrière sur les pontons britanniques, il n'en laissa pas moins aux mains de l'ennemi trois de ses meilleures unités⁴¹.

³⁸ Revue des Gardes du Pavillon, 1758. C¹ 207. A. N.

³⁹ Id., 1756. A. N. C¹. N^o 141.

⁴⁰ Rôle de la division pour le Canada, partie de Brest le 3 mai 1755. A. N. B¹. 67. De Flotte, passé à Brest en mars, n'est arrivé que pour s'embarquer.

⁴¹ Rapport de la division de M. de Salvert. A. N. B¹. 76.

⁴² La perte de l'« Alcide, du « Lys » et de l'« Espérance » est dans tous les traités d'histoire navale. V. Lacour-Gayet. *La Marine sous Louis XV*.

Encore pouvait-il se flatter d'un réel succès en sauvant le reste de ses vaisseaux ! Armés en flûte et non en guerre, dépourvus de la moitié de leurs canons, aucun d'eux n'aurait pu résister à une attaque anglaise !

A peine débarqué, Flotte passe sur la « Galatée », commandée par le C^{te} de Breugnon et croise quelque temps sur les côtes de la Manche ⁴³.

Les événements de la Méditerranée le font rappeler à Toulon avec le grade d'enseigne. Au milieu de juillet 1756, il en sort sur le « Vaillant », qui prenait pour la première fois la mer, sous le commandement du Comte de Choiseul, dans le but de soutenir et de ravitailler l'escadre de la Galissonnière ⁴⁴.

Sa nomination dans l'artillerie, sollicitée quelques mois auparavant, l'ayant touché à son débarquement, il retourne à Mahon sur « l'Hercule », vaisseau amiral, en qualité de sous-lieutenant au corps d'occupation ⁴⁵.

La pénurie d'officiers de marine le fait encore une fois rappeler. Il est incorporé dans l'État-Major de « l'Oriflamme », destinée à renforcer l'escadre de La Clue ; mais ce malheureux navire ne parvenant pas à compléter son équipage, le ministre est contraint de le désarmer ⁴⁶.

Après cet embarquement de quelques jours sur... du papier, nous voyons notre enseigne passer sur la « Chimère », que le Roy venait d'acheter au commerce de Marseille et qu'il expédiait à Constantinople avec M. de Faucher, le 1^{er} juillet 1758 ⁴⁷.

⁴³ Revue des Gardes du Pavillon. Brest, 1756. A. N. C¹ 141.

⁴⁴ Le « Vaillant » était commandé par le Comte de Choiseul ; il était prêt à prendre la mer le 6 juillet, mais faute de matelots il dut, pour partir, attendre le retour de l'escadre que ramenait le M¹⁸ de Richelieu, et qui arriva le 16. A. N. C¹ mar. 107. Etats de service de J. de Flotte. Brun. *Guerres maritimes de la France*. Port de Toulon.

⁴⁵ L'embarquement sur l'« Hercule » va du 9 novembre au 10 décembre. Etats de service, C¹ Marine, 107.

⁴⁶ Flotte ne fut sur l'*Oriflamme* que du 30 janvier au 17 février 1758. Les 50 hommes qu'on avait pu recruter pour constituer l'équipage furent remis à M. de La Clue. La pénurie de matelots atteignait alors des proportions gigantesques. V. Brun, *op cit.* Le port de Toulon.

⁴⁷ Les instructions du Roy à M. Faucher sont du 19 avril. Elles sont envoyées à M. de Glandèves. A. N. B². 1758. 360.

Faucher avait ordre de ramener au Grand Turc trente esclaves de cette nation délivrés de la chaîne. M. de Vergennes, notre ambassadeur auprès de la Sublime Porte, devait profiter de cette remise pour ménager à nos armes la neutralité, sinon la bienveillance du Sultan dans notre lutte avec les Anglais.

Le voyage d'aller devait s'effectuer sans escale ; au retour seulement ce capitaine avait licence de faire la chasse aux corsaires Anglais. Le Roi lui enjoignait d'envoyer toutes ses prises à l'Ile de Malte. Les événements firent justice de cette triste emphase ! Faucher, compromis par un incident de sa navigation, ne se tira qu'à grand peine des caravelles d'Emir Pacha, et, sans son extrême prudence, une guerre avec la Porte fût venue compliquer celle avec les Anglais ! Malte ne vit aucune prise. C'est tout juste si la « Chimère » put revoir Toulon.

Après ce dangereux voyage, Flotte prit place dans la fameuse escadre que La Clue devait conduire à Brest en vue d'une action combinée avec nos forces du Ponant et qu'il ne conduisit qu'à la baie de Lagos, où les Anglais l'anéantirent⁴⁸.

⁴⁸ A. N. B² 363. Lettre à M. de La Clue, du 30 janvier 1759 et lettre du même à M. de Faucher de la même date.

CHAPITRE II

Flotte pendant la guerre de Sept Ans. — Le « Modeste » à la Bataille de Lagos. — La guerre de Course. — Flotte et Suffren. — Expéditions contre les pirates Marocains de Salé et contre le Bey de Tunis. — Flotte lieutenant de Vaisseau et chevalier de Saint-Louis.

La France avait enfin rompu ses relations diplomatiques avec le cabinet de St-James. Les Anglais, en pleine paix, nous avaient déjà capturé près de 300 navires de tous tonnages.

Cette guerre forcée, nos troupes de mer, comme notre Etat-Major, déprimés par l'insuffisance de leurs moyens et le désordre administratif l'abordaient dans les conditions les plus déplorables. Les officiers criaient très fort notre infériorité notoire sur les Anglais, les équipages difficilement recrutés, désespérés d'être à tous les dangers sans jamais toucher leur solde, sans même être nourris ou vêtus, se vidaient par une incessante désertion. C'était la débâcle avant la bataille, car c'était la défaite prévue et acceptée d'avance.

Les ministres Massiac, et surtout Berryer, plus occupés à faire leur cour qu'à préparer la lutte, étaient en partie responsables d'un pareil état de choses. Depuis bientôt quatre ans, l'armement en Méditerranée n'avait consisté qu'en deux unités de ligne d'un tonnage réduit ; le « Modeste » et le « Fantasque », moitié frégates moitié vaisseaux.

C'est sur le premier, armé seulement de 64 canons, commandé par du Lac de Monvers, que notre enseigne reçut, au cours de la terrible nuit du 18 au 19 août 1759, le baptême du feu.

L'histoire a depuis longtemps mis au jour les détails de cette rencontre. La Clue, abandonné d'une partie de son

escadre qui avait relâché à Carthagène par suite d'un malentendu, fut découvert au large de Gibraltar par une frégate Anglaise. A onze heures du soir, Boscawen appareilla pour le poursuivre et La Clue, suprême ironie, l'attendit à la découverte, se croyant enfin rallié par ses unités restées en route !

Après l'héroïque défense de son capitaine Sabran Pontevès, le « Centaure », criblé de part en part, amena son pavillon et sombra.

L'« Océan » cracha 2.500 boulets dans sa lutte épique contre le « Namur », vaisseau amiral Anglais, qu'il démâta... héroïsmes inutiles, sinon admirables. La flotte française, réduite à six unités, fut enfermée le 18 par Boscawen dans un infranchissable mur de feu, formé par l'artillerie de ses 25 navires de combat, tant vaisseaux que frégates.

La Clue convoqua un conseil de guerre à bord de l'« Océan ». A la suite de ce conseil, désespérant de briser le cercle qui l'étreignait, il fit donner à ses vaisseaux l'ordre de se jeter à la côte pour sauver au moins les équipages.

Cet ordre était dur pour Monvers. Le « Modeste », en avant de la ligne de feu, n'avait pas souffert. Son commandant hésitait à le sacrifier. Il n'obéit qu'à moitié ; sa décision ne sauva pas le vaisseau et lui coûta sa liberté.

Un de ses canonniers lui ayant indiqué un mouillage sous la protection immédiate des canons du fort portugais de Sagres, il réussit à y conduire son vaisseau qui fut presque aussitôt suivi du « Souverain ». Une fois à l'ancre, il détacha un de ses officiers pour demander au commandant du fort la protection de son artillerie. L'officier eut beau la promettre, les calculs de Monvers n'étaient pas moins mauvais. Les canons portugais tonnèrent bien, mais c'était sans doute encore des pièces contemporaines de Vasco de Gama. Boscawen se soucia de leurs boulets de pierre comme des principes du droit des gens. Embossé en face de nos malheureux vaisseaux, il ouvrit contre eux, sous l'étendard même de Bragance, un feu violent qui les

réduisit à merci, en moins d'une demi-heure ⁴⁰. Le « Modeste » amena son pavillon. Monvers se rendit, en protestant contre la légalité d'une prise faite à l'ancre et en eaux neutres ⁴¹.

Certains documents de l'Intendance indiquent l'enseigne de Flotte comme prisonnier de guerre en Angleterre jusqu'en octobre, moment auquel il fut l'objet d'un rappel de solde ⁴¹. Il n'en était rien. Ses états de service formels et plus probants, le portent comme ayant pris le lendemain de la bataille le commandement d'un brick, le « São Paulo », ou le « Saint Paul », frété à Lagos même et qu'il vint désarmer à Toulon dix-sept jours après.

Les Anglais auraient eu quelque peine à conserver tous leurs prisonniers... les équipages d'une escadre. Boscawen pouvait n'être pas sans crainte au sujet des réclamations que Monvers avait articulées et que La Clue fit porter, inutilement d'ailleurs, devant la Cour de Portugal. Quoi

⁴⁰ Laird Clowes. — His Majesty Navy.

Cf. avec Lacour-Gayet, *La Marine sous Louis XV*. Les rapports sur cette fameuse affaire sont assez nombreux, les uns aux A. N. les autres à la B. N. notamment au fonds Margry, A. N. B¹ 90, 1759. B. N. n^o 9404, fonds Margry.

⁴¹ Une lettre de M. de La Clue à M. Berryer, du 8 septembre 1759, est accompagnée du mémoire que celui-ci fit tenir à l'Ambassadeur de France près la Cour de Portugal, pour protester contre la prise du « Modeste ».

Cette lettre est également accompagnée de l'état des officiers et des gardes blessés dans ce combat.

Le « Modeste » n'eut qu'un officier blessé à la jambe, le lieutenant Grasse-Briançon. Du Lac de Monvers se croyait si sûr de son bon droit lorsqu'il fut parvenu à son mouillage, qu'il omit de jeter à la mer, comme le lui prescrivaient ses instructions, les documents de l'état-major, notamment la liste des vaisseaux et des cadres de la flotte. Boscawen fit parvenir ces pièces en Angleterre, où il retourna aussitôt après la bataille avec 5 vaisseaux de ligne, 3 frégates et nos deux vaisseaux Le « Modeste » et le « Souverain ». L'amiral Broderich resta sur les lieux pour bloquer le reste de nos forces à Cadix. Rapport de M. d'Entrechaux, commissaire à bord de l'« Océan ». A. N. B¹ 90.

⁴¹ *Revue des gardes du pavillon*. Brest, 1759.

qu'il en soit, il paraît avéré que l'Amiral Anglais ne conserva que le haut Etat-Major du « Modeste » et du « Souverain » et les officiers marinières, dont l'expérience aurait pu être immédiatement utile à nos armes. Quant aux autres officiers, les enseignés et les gardes, il les déposa pour la plupart à la Côte où cette jeunesse trouva les restes des équipages du « Téméraire » et de l'« Océan », échappés à l'échouage et à l'incendie de ces vaisseaux. Elle y trouva aussi, comme un puissant exemple de courage malheureux, La Clue, horriblement mutilé par les boulets anglais et qui avait dû passer le commandement à son major de Carné-Marcin.

Pendant que l'infortuné chef d'escadre allait faire panser à Cadix ses blessures, auxquelles il ne tarda pas à succomber, Flotte qui était peut être, malgré ses 24 ans, le plus ancien des officiers relâchés par Boscawen, reprit la route de France où il arriva du moins sous pavillon français⁵².

Son voyage fut un véritable record, étant donnée la nature de son esquil, c'est à peine cependant s'il devança dans notre port de guerre la nouvelle de l'anéantissement, au large d'Ouessant, de notre dernière escadre, celle du triste marquis de Conflans.

L'imprévoyance royale récoltait ce qu'elle avait semé. Voltaire ne pouvait plus se moquer de nos colonies, nous les avions perdues avec nos vaisseaux. Par contre, Paris avait toujours ses cent filles d'opéra !⁵³

La fin de l'année 1759 marque la plus triste époque de notre ancienne marine. Il faut lire les quelques documents

⁵² Les équipages que les belligérants se restituaient étaient habituellement reconduits sous pavillon parlementaire. B. N. Fonds Margry, n° 9403.

⁵³ « Fonder une colonie » écrivait Voltaire à un intendant de Ste-Lucie, « ce n'est pas où les Français réussissent le mieux. Nous aurons toujours cent filles d'opéra contre une Didon. » Lettre du 27 février 1767 à Chardon.

Le 6 septembre 1772, ce détestable patriote écrivait à Choiseul : « Je suis comme le public (??), j'aime mieux la paix que le Canada ».

qui nous restent, pour voir l'état dans lequel elle était tombée. Il semblait qu'elle eût irrémédiablement sombré dans le gâchis.

Mais l'âme française a des ressorts qui stupéfient ! Les défaites déjà lui profitaient sans la terrasser. En même temps que le peuple entier contribuait par ses largesses à la reconstitution de notre flotte⁵⁴, la Providence suscitait en Choiseul le ministre le plus capable de coordonner sur ce terrain l'effort national.

Pendant que les chefs survivants et la vieille génération des officiers rouges se reposaient à terre faute d'escadres, et discutaient des questions de responsabilité maintenant superflues, la génération nouvelle commençait sa tâche dans le silence. Flotte était de celle-là.

Nos grosses unités détruites ou capturées, il restait encore dans nos ports assez de navires de faible tonnage pour permettre à nos jeunes cadres de venger en détail, l'honneur du pavillon et rabattre l'orgueil des barbaresques qui, nous voyant humiliés, relevaient insolemment la tête.

Choiseul fit armer à Toulon tout ce qui pouvait l'être, unités de réserve ou même de rebut. Les officiers furent envoyés dans les différents ports chercher des canons. Le ministre constitua de la sorte une petite escadre qu'il mit sous les ordres de Bompar.

Cet officier divisa ses vaisseaux en escadrilles qui sillonnèrent la Méditerranée, donnant l'escorte à nos navires de commerce, courant sus aux corsaires anglais avec une fortune d'ailleurs inégale, fuyant devant des forces trop supérieures. Ce n'était plus la guerre d'escadres aux manœuvres savantes et compliquées, c'était la guerre de cour-

⁵⁴ Comme les souscriptions publiques ont récemment doté la France moderne d'une flotille d'aéroplanes, les dons volontaires de la nation servirent à l'époque à reconstituer notre flotte de guerre. C'est le meilleur démenti qu'aient pu recevoir les assertions de Voltaire. Des provinces, des villes, notamment Marseille, Bordeaux, offrirent au Roi de superbes unités payées de leurs deniers.

Les Malouins prêtèrent à eux seuls 30.000.000 à Louis XV, s'il faut en croire Chateaubriand. (Mémoires d'outre-tombe).

se aux faibles effectifs, sans résultats décisifs, mais guerre sans trêve, guerre éminemment propre à développer les qualités professionnelles et l'entraînement du jeune État-Major.

Cette lutte, Flotte la mena aux côtés de Suffren, son aîné et son parent, de 1759 à 1763, date à laquelle la paix, une paix honteuse mais nécessaire, fit désarmer cette marine de fortune.

Le désarroi qui régnait alors s'était étendu jusqu'aux bureaux; les documents de cette époque, insuffisants et mal classés, laissent une lacune dans notre étude et ne nous permettent pas de suivre avec la même précision les campagnes de Joseph de Flotte⁶⁵. Nous le trouvons cependant sur l'« Hippopotame » qui reste six mois dans les mers du Levant, où la France, meurtrie et vaincue, ne laissa jamais déchoir son prestige, puis sur la barque l'« Hirondelle » qui croise entre Tunis, Alger et l'Espagne, enfin sur le vaisseau le « Hasard », unités bien vieilles, bien usées, les seuls débris qui fussent de notre marine de guerre.

Notre jeune officier avait évidemment perdu ce qui pouvait rester de son primitif enthousiasme, mais son idéal s'était épuré. Dans l'âpre contact des hommes et des choses, dans la fumée de la lutte et l'amertume de la défaite il vit plus haut que l'ambition, il vit le devoir professionnel fait d'obscurs sacrifices, de désintéressement, plus que de courage.

Comme la grande lutte avait trempé son caractère, la petite le perfectionna dans son métier, elle disciplina son

⁶⁵ Ses états de service le portent comme embarqué sur l'« Hippopotame » du 3 mai 1760 au 26 janvier 1761, sous les ordres du Marquis de Sade; sur l'« Hirondelle » du 11 mai au 16 juillet 1762, sous les ordres de M. de Beaunier de Chateaufort; et sur le « Hasard » du 28 octobre 1762 au 8 mars 1763. Nous n'avons pu découvrir qui commandait cette dernière unité ni la campagne qu'elle fit pendant cette dernière période.

Le « Hasard » et l'« Hippopotame » étaient deux vieux vaisseaux de 64 et 50 canons qui furent désarmés peu après. L'« Hippopotame » remontait à 1749. L'« Hirondelle » frégate plus vieille encore puisqu'elle remontait à 1740, finit comme patache flottante à l'entrée du port. V. Brun, *op cit.* Port de Toulon.

activité, assagit son initiative par la maîtrise de lui-même et le sens précis des choses de la mer.

Au contact des Anglais et sans rien perdre de l'entrain qu'il tenait de sa race et de sa famille, il acquit ces qualités éminemment britanniques, les meilleures peut-être de ses qualités professionnelles : la méthode, le sang-froid, la ténacité.

Tout ce qu'il apprit pendant cette période, la suite de sa carrière le révélera. Elle montrera en lui un marin aussi éloigné de la vaine confiance que du découragement, un marin que ses succès n'aveuglent pas et que l'adversité, même la plus terrible, ne parvient pas à décourager. Elle révélera un esprit persistant jusqu'à l'obstination, qui n'abandonne jamais la partie sans avoir, une à une, épuisé toutes les chances de succès, et qui la gagne parfois contre toute attente, parce que son calme et son indéfectible persévérance ont su profiter de la dernière qui s'offrait !

Ces qualités à pareil degré ne s'acquièrent guère qu'à l'école du malheur ! Vingt ans plus tard, elles firent de notre enseigne un capitaine et un chef d'escadre de haute valeur, digne adversaire des Anglais. Quelle page douloureuse de son histoire Flotte aurait évitée à la France, si les événements avaient permis à son pays d'en profiter ; si les factions de Toulon n'avaient abattu cette énergie conciliante et prudente, au moment précis où l'amiral Hood s'apprêtait à pénétrer dans notre port de guerre en utilisant nos divisions intestines ! Que ne trouva-t-il devant lui comme chef de notre marine, Flotte, ce loyal ennemi de toute une carrière, au lieu des Chaussegros, des Trogoff, des Puissant de Molimont, plus jeunes que lui de quelques années, qui n'avaient rien vu de la guerre de 7 ans et qui ne surent ni résister à la cabale des partis, ni prendre au bon moment les décisions opportunes.

Un mouvement d'opinion nettement défavorable à notre marine avait suivi le honteux traité de Paris.

L'infériorité qu'avaient montrée nos escadres en toute occasion, les humiliations qui avaient suivi, déterminèrent

Choiseul à rechercher les causes profondes de cette situation⁵⁶.

Les résultats de son enquête furent désastreux pour le haut Commandement. Si le courage individuel de ses membres restait hors de conteste, au moins pour la généralité d'entre eux, leur orgueil, leur présomption, leur incapacité, s'étaient aux yeux des moins prévenus. Par contre, notre habile ministre ne ménagea pas sa sympathie au jeune état-major, dans lequel sa prévoyance découvrit les qualités éminentes que certains de ses membres devaient manifester sous le règne suivant.

« Je fus étonné », dit ce ministre dans un mémoire au Roi de 1765⁵⁷, « du nombre d'officiers instruits que je trouvai dans un corps aussi abâtardi »... « Je crois, Sire, que les officiers de Votre Majesté ont infiniment plus de connaissances que ceux de la Marine de Louis XIV n'en avaient. Je pense qu'il faut avancer les jeunes; il y en a de la première distinction et qui feront honneur au siècle ».

Dans la promotion du 27 novembre 1765 qui suivit de près ce mémoire, l'enseigne de Flotte, au débarqué de la « Pleïade », reçut le brevet de lieutenant de vaisseau. Il avait 31 ans et ne mettait que 9 ans à franchir une étape ordinairement beaucoup plus longue à ceux qui la pouvaient franchir⁵⁸. Il recevait le prix d'une vertu militaire que n'avaient pu apprécier les manœuvriers de cour, mais que les chefs secondaires, les Bompar, les Moriès, les Vertrieux, et les Suffren, avaient plus directement mise en relief.

Ce fut le premier élan d'une carrière que nous allons voir procéder par soubresauts, suivant que prédominait

⁵⁶ Lacour-Gayet. *La marine sous Louis XV*.

⁵⁷ Mémoire du Duc de Choiseul, publié par Giraud, d'après une copie ayant appartenu au chancelier Pasquier. *Journal des Savants*, 1868.

⁵⁸ Le D^r Corre, *op. cit.*, p. 68, indique comme durée de leur grade d'enseigne à cette époque: 15 ans pour Vaudreuil, 16 pour la Galissonnière, 22 pour de Grasse qui perdit plus tard la bataille de la Dominique, 21 pour le marquis de Conflans qui perdit celle d'Ouessant; 24 pour la Jonquière.

au Ministère de la Marine, l'influence des bureaux ou la volonté d'un ministre qui tenait à juger lui-même le mérite pour lui servir sa récompense. Tel le Maréchal de Castries.

Il faut reconnaître que l'esprit de suite ne fut jamais la qualité dominante de notre race. Ni plus ni moins que sous un régime parlementaire, le Duc de Choiseul dut abandonner un département dont son énergie avait commencé à secouer l'esprit de routine. Son patriotisme aussi ardent qu'éclairé avait mécontenté les bureaux et excité la meute des officiers rouges. Tous ces vaincus de la guerre aspiraient à leur revanche. Ils en trouvèrent l'instrument dans la nouvelle favorite qui, désireuse d'essayer sa puissance sur l'esprit du monarque de plus en plus dégradé, n'hésita pas à s'attaquer au fameux duc et finit par le faire mettre en disgrâce. Choiseul qui avait résisté à la Pompadour, fut victime de la du Barry. On connaît les résultats de sa chute dans le domaine de notre politique générale. Ils ne furent pas moins tristes pour notre marine au sein de laquelle les vieilles et détestables traditions reprirent le dessus.

Choiseul n'avait eu d'ailleurs aucun moyen de rajeunir les cadres, car l'ancien régime ignorait toujours la retraite telle que nous la concevons aujourd'hui. Les pensions octroyées par le Roi sur les fonds des invalides de la Marine, étaient une récompense des faits de guerre, elles n'éliminaient pas les vieux officiers, qui restaient souvent en service jusqu'à ce que la décrépitude en eût fait la risée de leurs subordonnés⁵⁹. Depuis le traité de Paris, les hautes fonctions maritimes étaient heureusement plus honorifiques que fatigantes ! Ces errements n'en étaient pas

⁵⁹ « Notre second officier général, écrit le fameux bailli de Suffren, est M. le Comte de X... (C^{te} de Breugnon), qui, de l'imbécillité est tombé dans l'enfance... » (Lettre à Mad^e de Saillans Perrault, du 2 avril 1778, citée par le D^r Corre).

Ailleurs Suffren ajoute : ce pauvre Monsieur de,,,,, qui radote.

Ces officiers généraux n'arrivaient d'ailleurs que fort tard au commandement ; d'Orvilliers avait 67 ans, du Chaffault, 69, Guichenot, 64, La Motte-Piquet, 58 ; c'est bien plutôt l'heure du repos.

moins déplorables. Il en résultait une inaction capable de rouiller les caractères les mieux trempés, et dans les cadres, un encombrement de nature à décourager ces jeunes officiers sur lesquels la prévoyance de Choiseul avait fondé l'espoir des revanches futures.

C'est pour pallier les inconvénients de cette situation et garder le sens de la guerre à ce corps naval inoccupé, que le ministre de Boigne fit décider la création, sous la dénomination de Corps Royal de la Marine, de huit régiments répartis entre les différents ports⁶⁰. Ce rapprochement des officiers de mer avec ceux des armées de terre, rapprochement qui atteignait même l'uniforme, avait un autre but : c'était celui de vaincre ce particularisme outrancier du Grand Corps, si contraire aux intérêts supérieurs du haut commandement.

Flotte ne rentra que fort tard dans l'un de ces régiments; il le fit uniquement, nous le verrons, parce qu'il n'avait pas d'autre moyen de prendre part à la guerre d'Amérique.

De 1763 à 1777, c'est-à-dire en l'espace de quatorze ans, il n'embarqua cependant que trois fois. Les occasions étaient rares, car nos escadres ne sortaient pas jadis comme aujourd'hui en vue d'un entraînement méthodique ; elles n'appareillaient que pour des objets déterminés. Leurs principales occupations en Méditerranée consistaient à assurer la sécurité de notre navigation et à maintenir le prestige de notre pavillon dans les pays de capitulations. L'escorte donnée à nos flottes de commerce, la lutte contre les pirates de barbarie, trop facilement oublieux des principes du droit maritime ou même des simples notions d'humanité, nous obligeaient à des croisières fréquentes,

⁶⁰ B. N. Fonds Margry 9914. L'ordonnance est du 18 février 1772. Ces 8 régiments furent bientôt complétés par 7 autres, 3 pour la garde des îles de France et de Bourbon et 4 pour les colonies d'Amérique. Nous trouvons leur uniforme sur le tableau représentant l'affaire de Port-Royal de la Martinique, où l'auteur représente un piquet de ces troupes.

mais en général assez peu importantes pour n'utiliser jamais qu'une faible fraction de nos cadres d'officiers.

Flotte fut cependant assez heureux pour participer aux deux expéditions de cette période qui présentèrent quelque intérêt, la première contre les Saletins en 1763, la seconde, contre le bey de Tunis en 1770.

Le 3 mai 1763, le ministre fit armer quatre frégates, deux à Toulon et deux à Rochefort, pour agir de chaque côté de Gibraltar contre les pirates Marocains de Salé, qui infestaient le détroit. Pour Toulon, ces frégates furent la « Gracieuse », commandée par M. de Moriès⁶¹, chef de la division de la Méditerranée, et la « Pleïade », sur laquelle M. de La Poype-Vertrieux avait arboré son pavillon avec Suffren comme lieutenant et Flotte comme enseigne⁶².

Cette frégate, accompagnée de deux chébecs le « Singe » et le « Caméléon »⁶³, avait ordre de surveiller la côte barbaresque entre Oran et Alger, d'exercer un droit de visite rigoureux, et de s'attaquer à tous les navires marocains qu'elle rencontrerait.

L'Etat-Major de la « Pleïade » était, au moins dans sa tête, composé d'éléments un peu « bouillants ». Sa précipitation lui fit commettre une fâcheuse méprise que Vertrieux essaie d'excuser dans son rapport du 21 juillet 1763.

Le 15, le « Singe » rencontra une galiote portant un pavillon rouge. Sans prendre le temps de bien identifier ce pavillon, croyant avoir affaire à un Saletin, le capitaine commença la lutte ; la galiote riposta. La « Pleïade », venue au secours du chébec, coula le malheureux navire en une

⁶¹ B. N. Fonds Margry, n° 9431. Lettre du Ministre à M. de Bonpar, du 3 mai 1763. Mémoire du Roi à M. de Moriès, commandant la division. A. N. B² 374. Lettre de M. le Chevalier de Fabry, du 17 novembre 1763.

⁶² B. N. Fonds Margry, n° 1763. Note des cadres de la « Pleïade », cette note porte : de la Poype Vertrieux, lieutenant de vaisseau et capitaine de Corvette, commandant ; le chevalier de Suffren, lieutenant de vaisseau ; le s^r de Flotte, enseigne à la solde de 66 livres.

⁶³ Ces chébecs, armés par Choiseul, après la défaite de Lagos, étaient de véritables corvettes. Dotés de 20 canons, ils constituaient déjà une force maritime imposante. V. Brun, *op. cit.*

double bordée. Le feu fut si violent, la manœuvre si précise, qu'on ne put sauver un seul homme de l'équipage. Suffren faisait bien les choses, et Flotte avait une âme d'artilleur.

Il n'y avait qu'un malheur, c'est que la galiote envoyée en eaux profondes n'était pas Saletine, mais Algérienne. Le Dey, à cette nouvelle, se porta aux pires extrémités ; il fit mettre à la chaîne et condamner aux travaux publics notre agent consulaire, son chancelier, le vicaire apostolique ; fit donner la bastonnade à un capitaine du commerce et mit l'embargo sur nos vaisseaux qui se trouvaient dans le port d'Alger. Il alla jusqu'à donner à ses troupes l'ordre de marcher sur La Calle, où se trouvait le principal comptoir de la compagnie française d'Afrique dans ces régions.

C'était autre chose qu'un coup d'éventail ! Un conflit semblait inévitable. L'affaire fut cependant résolue de façon amicale par le Chevalier de Fabry, que le Roi délégua vers le Dey avec une division composée de la « Chimère », de l'« Hippopotame » et du « Fier ». Les négociations, dont l'étude sortirait de notre cadre, font le plus grand honneur à Fabry⁶⁴. Le Dey ayant fait étrangler le ministre qui lui avait conseillé des représailles si hâtives, cette exécution, qu'on ne lui demandait pas, facilita le traité d'amitié passé le 16 janvier de l'année suivante entre notre plénipotentiaire et le Divan, traité qui fut à peu près respecté jusqu'à la conquête de l'Algérie⁶⁵.

Fabry reçut comme marque de la bienveillance royale le titre de chef d'escadre. Vertrieux fut moins favorisé dans la répartition des « grâces », mais la cour ne chercha pas

⁶⁴ B. N. Fonds Margry, n° 9431. Projet de lettre à M. de Fabry sur sa mission. La lettre est du 21 octobre 1763.

⁶⁵ Ce traité en 7 articles, conclu entre M. de Fabry, pour le Roi de France, et le s^r Ali Dey, le 16 janv. 1764, est à la même liasse au Fonds Margry ; il y est accompagné d'une lettre du chevalier de Fabry rendant compte au Roi de sa mission.

Les Saletins furent châtiés l'année suivante par une escadre aux ordres de du Chaffault, qui brûla quelques vaisseaux dans le port de Larache. A la suite de cette opération, M. de Breugnon conclut avec le Maroc une trêve qui fut bientôt suivie d'un traité de paix.

d'autres responsabilités ; elle était édifiée sur l'abus de pavillon que faisaient journellement les pirates et sur la mollesse algérienne à protester contre des errements qui avaient eu de tels résultats ⁶⁶. Le hasard seul était coupable. Cet incident exerça une salubre influence sur la nature trop brusque de Suffren, elle trempa davantage le caractère plus froid de Joseph de Flotte. Choiseul ne leur en tint nulle rigueur, puisque c'est à son débarquement que notre enseigne fut nommé lieutenant de Vaisseau.

En 1766, l'année suivante, Suffren reçut lui-même le commandement du fameux chébec dans l'escadre commandée par le prince de Beauffremont Listinois. Il partit encore pour le Levant, avec Flotte comme second, et leur collaboration, sans doute plus calme, ne fut cette fois marquée par aucun incident ⁶⁷.

Après un nouveau et long séjour à terre, Flotte prit part à la campagne entreprise contre le Bey de Tunis pour l'amener à reconnaître l'annexion de la Corse. Ce potentat redoutait non sans raison notre voisinage, qui facilitait un contrôle plus direct sur sa trop fréquente piraterie. Sa mauvaise humeur ayant pris des formes intolérables, au début de juillet 1770, une escadre cinglait vers Tunis sous les ordres de Rafféls de Broves. Elle se composait de onze vaisseaux dont deux galiotes à bombes. Cinq flûtes transportèrent son matériel d'artillerie ⁶⁸.

Le chef d'escadre avait arboré son pavillon sur la « Pro-

⁶⁶ Les Pirates barbaresques et le Commerce français, aux XVII^e et XVIII^e siècles, par G. Naurins. Nîmes, 1887. — Les Corsaires étaient de véritables soldats de l'Islam contre le chrétien détesté... A la suite d'un traité de paix arrivait-il un scandale, les Algériens s'excusaient et rejetaient le mal sur les pirates de Salé. L'affaire traînait en longueur et la farce était jouée. Les lettres du temps sont pleines de lamentations sur cet état de choses ruineux pour nos armateurs.

⁶⁷ B. N. V. Brun, *op. cit.* Le Port de Toulon.

⁶⁸ A. N. B¹ 116 (1770-1771). Levant et Barbaresques. Escadre de Broves, campagne de Tunis : Broves avait pour second de Moriès. Ses autres unités étaient, avec l'« Atalante » : La « Mignonne », l'« Engageante », le « Sagittaire », la « Salamandre », l'« Etna », la « Céduisante », le « Singe », l'« Hirondelle » et la « Pomponne ».

vence ». Flotte était sur la frégate l' « Atalante », où il avait pour capitaine un loup de mer chez qui la vertu militaire était une bien vieille tradition, le Chevalier Forbin d'Oppède.

En deux jours les Français jetèrent sur la ville plus de 500 bombes et causèrent un tel dommage au Bey que celui-ci fit aussitôt présenter des propositions de paix. Broves les envoya au Roi par l' « Atalante » et se sépara en même temps de la plus grosse partie de sa flotte et de son matériel devenus inutiles⁶⁹.

Broves paraît avoir été de la bonne « graine » de Gardes de la Marine. S'il affecta de traiter sans façon les intérêts de la Compagnie d'Afrique, dont il avait été spécialement chargé⁷⁰, s'il flatta dans ses premiers rapports les officiers de son état-major, au point de ne pouvoir dire celui qui avait le mieux servi, il sut faire une sélection dans la demande spéciale de « grâces » qui suivit la campagne. Il ne s'oublia, ni ses créatures, car il savait que les faveurs royales gagnaient en ampleur ce qu'elles perdaient en nombre. Flotte ne figure pas parmi les privilégiés, mais Forbin d'Oppède avait été plus juste pour le jeune lieutenant, qu'il présentait au début de la campagne comme « étant dans les bons principes sur les coups de hardiesse qui réussissent souvent à la guerre et plein du désir d'être chargé de quelque chose⁷¹ ».

D'Oppède s'y connaissait en audace et sa note le caractérise pour le moins autant que l'officier à qui il la donnait.

⁶⁹ A. N. B¹ 116 (1770-1771). Levant et Barbaresques. Escadre de M. de Broves, campagne de Tunis. — Lettres de Raphaélis de Broves, rendant compte de la campagne. 4 sept.-20 sept., 3 octobre, 8 novembre 1770. Ces curieux rapports sont accompagnés d'un plan à main levée de la ville de Soussa, dressé par M. de La Clue, major de l'Escadre.

⁷⁰ M. de Broves avait été chargé de réclamer pour cette compagnie une indemnité pécuniaire à laquelle il renonça, contrairement à ses instructions. V. Sup. lettre du 20 sept.

⁷¹ A. N. B¹ 116, du 22 novembre. Rapport du chevalier d'Oppède sur les officiers de l' « Atalante » pendant la campagne de Tunis : M. de Flotte, lieutenant.

Quand de Broves vint faire sa cour, Flotte était chevalier de St-Louis⁷².

L' « Atalante » remit à la voile quelques jours après, pour reconduire à Tunis, presque à leur corps défendant, les ambassadeurs du Bey, déjà trop sensibles aux charmes de la capitale. D'Apchon écrit à ce sujet un récit plein d'humour⁷³; mais Flotte n'était plus à bord de ce vaisseau; il avait à St-Pierre des occupations d'un autre ordre pour lesquelles il venait d'obtenir un congé.

⁷² La croix lui fut donnée pour fait de guerre. Il n'avait que 15 ans de service et 6 ans de grade encore à cette époque, et c'est seulement après une moyenne de 20 années de service que les officiers de la Marine Royale obtenaient cette faveur très enviée dans leur arme.

La croix de St-Louis était une croix à 5 branches attachée à un ruban « couleur de feu ». Sur une face était l'image de St-Louis, sur l'autre le Roi avait autorisé les chevaliers à graver leurs propres armoiries.

A ce titre de chevalier était attachée une pension de 200 livres susceptible de s'élever au fur et à mesure que se produisaient des vacances parmi les titulaires plus anciennement et plus richement dotés.

Un édit de 1774 devait doter l'ordre d'un revenu fixe de 450.000 livres, dont 52.650 devaient servir une pension aux officiers de mer.

⁷³ Fonds Margry, *ibid.*

CHAPITRE III

Flotte à Saint-Pierre-d'Argençon. — Son mariage. — La vie à Toulon. — Etat d'esprit des officiers de Marine. — Ponantais et Provençaux. — La Plume et l'Epée. — Malgré ses efforts Flotte est écarté du Théâtre de la guerre d'Amérique.

Les séjours prolongés que les officiers de marine faisaient à terre, avaient permis à Joseph de Flotte d'assez fréquentes visites à St-Pierre-d'Argençon.

Nous l'y trouvons au cours de sa carrière bien plus souvent que ne le laisserait supposer la distance, supérieure à 200 kilomètres, et la difficulté des communications. Nous l'y trouvons, notamment, avant son embarquement sur l'« Atalante » au début de l'été de 1769, époque à laquelle il vint participer à l'une de ces fêtes de famille entourées autrefois de tant de solennité : le baptême de son neveu, le fils de son frère aîné.

Le temps avait passé sur sa vieille demeure, sans y faire ses ravages accoutumés. Si sa plus jeune sœur l'avait quittée pour prendre le voile dans un couvent de chartreusines, sa sœur aînée, Henriette, y gardait à ses frères, éloignés par le service du Roi, l'unité du foyer familial. A ce foyer la vertueuse fille entourait la vieillesse de leur mère, Madame de Flotte, et celle plus respectable encore de Madame Frau Champey, leur aïeule déjà centenaire⁷⁴.

Depuis quelques mois, le manoir ancestral avait vu s'accroître ses aïtres, avec la femme de Pierre Hercule, chef de la branche d'Argençon : Madame de Flotte était fille du

⁷⁴ Madame Frau Champey-Allier, mourut à St-Martin-d'Argençon, le 18 mai 1771, à l'âge de 102 ans. Sa fille, Madame de Flotte-Frau-Champey, la mère de Joseph de Flotte, ne survécut que peu de jours à ce décès, elle mourut elle-même audit lieu le 14 juin suivant. (Arch. de St-Pierre-d'Argençon).

baron Engelhard de Benning, conseiller de gouvernement au Comté de Schauenbourg pour le Landgrave de Hesse⁷⁵.

En 1757, à la suite des succès du maréchal d'Estrées, les armées Françaises avaient envahi les états de Hanovre et de Hesse. Hercule de Flotte, alors capitaine au corps royal d'artillerie, s'était vu confier le commandement de la place de Giessen⁷⁶, occupée par nos armées victorieuses.

Des bords de la Lahn il n'avait pas seulement rapporté une blessure et la croix de St-Louis, il avait ramené une compagne que son entourage reçut avec une certaine froideur. En famille on l'appelait un peu dédaigneusement l'Allemande. Pareille qualification ne servait pas seulement à marquer son origine, ou même à la distinguer de sa belle-sœur qui portait le même prénom habituel de Charlotte; c'était pour les Flotte, vieille race Delphino-Provençale, le stigmate de ses mœurs, de son parler exotique et peut-être aussi de ses habitudes luthériennes, qu'elle avait conservées jusque dans la pratique de la religion catholique.

Leur premier enfant, Frédéric Guillaume, né loin du capitaine de Flotte, pendant la campagne, avait été baptisé à Steinberg près de Ritteln, par un pasteur de l'Eglise réformée⁷⁷, mais le second avait reçu et le troisième allait

⁷⁵ Le mariage avait eu lieu à l'hôpital militaire de Giessen, le 25 décembre 1761, un peu avant l'évacuation de la Hesse; il fut célébré devant un ministre protestant et célébré à nouveau en France devant un prêtre catholique.

Une note du Directeur des archives privées et publiques de la Hesse Grand-ducale nous signale un document aux archives de Marbourg relatif à ce personnage, dont les noms exacts seraient Engelhard Diedrich von Benning, secrétaire de la chancellerie de Charlotte Sophie, duchesse de Livland-Courland, etc... en 1728; conseiller de justice en 1740; créé conseiller de gouvernement et baron de Benning en 1760, il serait mort en 1762, époque à laquelle il est remplacé par son fils. La famille est aujourd'hui éteinte.

⁷⁶ Giessen est une ville de la Hesse grand-ducale ou Hesse Darmstadt, la seule partie de la Hesse qui soit restée indépendante en 1866. C'est aujourd'hui la capitale de la Hesse supérieure, située au confluent de la Viesche et de la Lahn, elle a 32.000 habitants.

⁷⁷ Frédéric Guillaume de Flotte, dit le chevalier de Flotte, fut élève à l'Hôtel de l'Ecole militaire. Entré dans la marine, où son

recevoir le sacrement suivant les rites de la religion de ses pères, que les Flotte, même au cours des guerres de religion, ne paraissent jamais avoir abandonnée.

Parmi les membres de la famille qui se pressaient autour du berceau, notre marin trouvait avec son frère aîné, son cadet, Jean, devenu capitaine au régiment de Béarn, qui avait épousé à Calais, Charlotte Guilbert d'Alautun, fille du lieutenant général de l'Amirauté des Flandres.

Dans l'essaim familial, la prévoyante complicité de Madame de Flotte et d'Henriette avait également convié une jeune parente, Mlle Thérèse de Vitalis, « noble dame en partie d'Argençon », disent les vieilles chartes, et qui était destinée à le devenir tout à fait.

En attendant que ces projets prissent consistance, Mlle de Vitalis avait été priée de tenir le nouveau-né sur les fonts baptismaux, en même temps que le futur amiral.

Heureusement les fées étaient déjà muettes; si elles n'eussent causé grande surprise à personne, en annonçant le mariage du parrain et de la marraine, elles auraient par contre troublé la joie de ces agapes familiales, en révélant les douloureux événements qui attendaient la plupart des convives pendant la période révolutionnaire. Elles n'auraient pas moins étonné le parrain en lui contant comment son filleul devait arracher un jour sa propre fille à la tourmente et lui donner, non pas son nom qu'elle avait déjà, mais l'appui de sa virile tendresse dans des heures de terreur et de mort.

Rien encore à l'horizon ne faisait prévoir de pareils moments et l'on s'explique pourquoi le premier voyage de Joseph de Flotte fut, après sa campagne de Tunis, suivi d'un second séjour à St-Pierre, au cours duquel il conduisit sa cousine à l'autel¹⁸.

oncle fit une si belle carrière, nous le trouvons au moment de la Révolution, à la tête d'une compagnie de la 6^e escadre à Toulon, promu du 1^{er} mai 1786 sous-lieutenant de division. (Etat de la Marine 1790. Imprimerie de la veuve A. Houry et Debure, imprimeurs de Mgr le Duc d'Orléans). Il avait épousé Marie-Ursule-Constance Chautard.

¹⁸ Il y a au Cabinet des Titres de la B. N. Mss fs.33090, une expédition de l'acte de mariage délivré par le curé Davin dont la signa-

Le contrat fut passé devant M. Achard, notaire royal du district de Serres, le 29 septembre 1775. La vie commune des jeunes époux ne paraissait pas devoir s'écouler au milieu du luxe, la fortune même dans la noblesse était bien plus rare qu'on ne le croit aujourd'hui. Les appointements de lieutenant de vaisseau étaient à la première classe de 1.500 livres, qui représentaient plus du quintuple de notre monnaie actuelle. Même quand ces appointements étaient régulièrement payés, (ce qui n'était pas toujours le cas), ils ne pouvaient guère permettre à un officier de se créer un foyer, avec la perspective d'élever une famille. Les documents de l'époque reconnaissent que seul, un capitaine de vaisseau était en « suffisante mesure » pour maintenir son état avec décence. Mais le nouveau chevalier de St-Louis avait, comme tel, un supplément de solde, et n'était pas non plus dénué de ressources personnelles. La Seigneurie de St-Martin-d'Argençon, que venait de lui laisser son oncle et parrain avec probablement le titre de Comte⁷⁹, ajoutait quelque mille livres de rente à ses revenus. Elle le mettait à même d'offrir à une fiancée, qui n'était pas non plus sans fortune⁸⁰, cette décence de vie qui réalisait le rêve modeste

ture et la qualité sont attestées le 9 juillet 1782, sous le seing de l'Evêque, Comte et Seigneur de Gap, qui était alors Mgr Maillé de La Tour Landry.

⁷⁹ Nous n'avons pu préciser de façon certaine l'origine de ce titre pas plus d'ailleurs que celle du titre de « Marquis », donné à J. de Flotte par le Roi, dans ses instructions en vue de l'expédition de 1787 à la côte de Guinée. Nous ne savons pas qu'il y ait jamais eu de Marquisat dans la famille des Flotte, et, si les terres de la Roche avaient été érigées en Comté, c'était au profit de Balthazar, de la branche aînée, dont la descendance directe existait encore en 1771.

Joseph de Flotte, capitaine au régiment d'Allier, qui mourut sans enfants et testa en faveur de Joseph, son neveu et filleul, portait ce titre en 1730.

On peut penser, avec M. J. Roman, qu'à cette époque un comte ne supposait déjà plus un comté, avec ses droits féodaux, l'habitude commençant à s'établir d'user de ces titres au sens purement honorifique des mots.

⁸⁰ Mademoiselle de Vitalis se constitua en dot une somme de 8.000 livres et son futur y ajouta le tiers en augment. (Arch. départ. des Hautes-Alpes).

de la noblesse de province, mieux pourvue de quartiers que d'argent.

Quelle émotion n'éprouve-t-on pas à compulsier ces manuscrits que sont les contrats de mariage de nos grand' mères ? Que d'espérances, que d'illusions ont tenu sur ces parchemins jaunis et tachés dont les feuillets rugueux adhèrent dans une commune moisissure, comme s'ils hésitaient à nous livrer leurs secrets ! A travers l'insignifiance des chiffres ou la banalité des formules surannées du vieux droit, c'est la vie de jadis qu'on aperçoit, ce sont les robes à paniers qui nous apparaissent, les perruques poudrées, les mouches, les tabatières d'agate⁸¹, c'est tout l'éclat de ces fêtes parfois si onéreuses à la noblesse résidente... Romans vécus, fleurs depuis longtemps fanées ! A côté des signatures masculines, sûrement posées encore que maladroitement, par des mains plus accoutumées à l'épée qu'à la plume, les signatures féminines révèlent en leurs finesses mêmes ces délicatesses de la Régence que nous ne connaissons plus et que la lointaine province connaissait. Dans le bouleversement des choses, l'écriture de nos modernes « damoiselles » avec ses angles heurtés, ses allongements sans déliés n'est-elle pas caractéristique des mœurs nouvelles ?

La signature de Madame de Flotte aurait pu être mise au bas de son portrait !... De taille plutôt petite, Mademoiselle de Vitalis avait les traits allongés, les lèvres fines, avec un léger pli à leur commissure, un pli imperceptible, un pli cependant qui donnait à sa physionomie je ne sais

⁸¹ Une menue boîte d'agate avec monture en vermeil ayant servi de bonbonnière ou plutôt de tabatière est un des rares objets qui nous soient parvenus de la Comtesse de Flotte. Nous verrons comment elle perdit tous ses bijoux ; quant à ceux de ses meubles qui n'étaient pas à St-Martin en 1792, ils n'ont jamais été rapportés de Toulon où ils furent probablement vendus. Lettre de Fréron à La Croix, du 5 Nivose, an II (25 novembre 1793) : « Nous avons déjà fait fusiller 400 scélérats ; les prisons sont pleines. On a un peu pillé... les meubles et effets des rebelles seront vendus au profit de la République. » Daté du Fort-la-Montagne. — E. Poupée, *Lettres de Barras*, Draguignan, 1910.

quoi de pensif et même de douloureux, comme si l'auteur du pastel qui la représentait, avait entrevu sur son visage l'ombre de cette tristesse qui devait enténébrer la fin de sa vie.

Combien sa fiancée dut paraître au jeune officier, différente des dames de Cour qui avaient papillonné autour de sa jeunesse de page ! C'est pour ce motif, sans doute, qu'elle attacha si vite et si profondément sa nature sérieuse.

Les qualités qu'il pressentit en elle ne furent pas un leurre ; dans les bons comme dans les mauvais jours, elle fut l'épouse selon son cœur de marin. Si les vertus de la femme sont le charme de l'intimité familiale, elles doivent être aussi le secret du foyer. La douceur de Madame de Flotte, un sens précis des réalités qui s'alliait chez elle à une sensibilité exquise, l'influence modératrice qu'elle sut exercer sur son mari, dans les moments de sa carrière où sa patience fut mise à une plus rude épreuve, n'auraient jamais franchi le seuil de l'histoire, si les bas politiciens Toulonnais n'avaient publiquement étalé dans leurs procès-verbaux les détails de cette vie de famille pour y chercher une excuse à d'ignominieux abus de pouvoir.

Le grand jour d'un document officiel pouvait par sa nature blesser la délicatesse de cette femme d'élite, mais sa mémoire n'a rien à y perdre et sa vertu même ne quitte pas pour cela le voile de la modestie !

Quand le jeune ménage du Comte de Flotte fut revenu à Toulon, la situation n'avait pas changé. L'inaction de l'état-major de la marine continuait, avec ses conséquences toujours fâcheuses pour des hommes de guerre, dont le métier est d'agir et non de raisonner. La création du Corps royal de la Marine n'était qu'un insuffisant palliatif, même pour les marins qui y avaient un commandement, à plus forte raison pour les autres ! Chaque année quelques officiers faisaient campagne, le reste attendait son tour.

Ces Messieurs du « Grand Corps » réfléchissaient, discutaient, quand ils ne se livraient pas, pour occuper leurs loisirs, à ces combinaisons « sans l'ombre du bon sens »

dont M. de Bompar se plaint dans l'un de ses rapports au Ministre⁸².

De l'année 1770 à l'année 1777, Flotte ne fit qu'un voyage aux échelles du Levant sur la frégate la « Mignonne », commandée par Suffren⁸³. Ce voyage dura sept mois et Suffren changea son état-major avant son second départ pour l'île de Rhodes⁸⁴.

Comment s'étonner, dans de pareilles conditions, que nos marins aient fait de la politique, et que le « Grand Corps » ait été atteint l'un des premiers de cette « fermentation des esprits » qui pénétra vers cette époque toutes les couches de la Société ?

Jean-Jacques Rousseau venait de se révéler comme la plume la plus éloquente du siècle. Sa vogue tenait du prodige, même dans les milieux qu'il criblait de ses sarcasmes.

La plupart des officiers, épris de sa verve mordante, liaient ses œuvres avec passion, s'imprégnaient de sa sociologie. En public ils discutaient les opinions du philosophe. L'esprit nouveau heurtait l'ancien. Du domaine de la philosophie ou de la politique, des régions spéculatives, la critique descendait sans peine aux diverses branches de l'administration maritime où s'étaient enracinés tant d'abus. Dans cette arène restreinte les courants d'opinions dégénéraient facilement en coteries, mères d'inimités. L'« épée » avait la partie belle avec la « plume », mais l'« épée » avait aussi ses tares; de plus elle n'était pas homogène. La maison était divisée contre elle-même. L'esprit ponantais, enlisé dans des préjugés ataviques, incarnait plus spécialement le vieil esprit du « Grand Corps »

⁸² Brun, *op. cit.* Port de Toulon.

M. de Bompar commandait la marine à Toulon, où il fut peu après remplacé par le Marquis de Saint-Aignan; il avait à cette époque un fils lieutenant de vaisseau, qui commanda la frégate l'« Aurore » avant que Flotte y arborât son pavillon.

⁸³ Cf. B. N. Fonds Margry, n° 9431, avec les états de service du comte de Flotte. A. N. C⁷ mar. 107. Nous n'avons d'ailleurs aucun renseignement sur cette campagne autre que celui de sa durée.

⁸⁴ B. N. Fonds Margry, même numéro.

qui avait abattu Choiseul. A Toulon, de pareilles tendances heurtaient de front la mentalité méridionale plus portée aux réformes, plus accueillante aux idées nouvelles, aux tendances égalitaires⁸⁵. Alors que les Ponantais se cantonnaient plus volontiers dans leur arrogance nobiliaire et professionnelle d'« officiers rouges », leurs collègues d'origine méridionale sentaient pour la plupart le ridicule d'un pareil sentiment poussé jusqu'à l'exclusivisme. Sans trop se souvenir d'une étiquette surannée, ils ne dédaignaient pas la fréquentation de la bourgeoisie ou du haut négoce toulonnais, faisaient partie des mêmes cercles, causaient autour des mêmes tables, lisaient et discutaient les gazettes, au grand scandale de leurs collègues et parfois des ministres eux-mêmes⁸⁶.

Flotte fut un des premiers à céder à un courant d'idées qui s'imposait avec tous les dehors du progrès et même toutes les apparences d'un idéal très pur. A n'en pas douter Rousseau était devenu son livre de chevet, tellement que nous le verrons plus tard employer dans sa correspondance des expressions propres au philosophe et qui n'ont même pas survécu à sa littérature.

Son esprit comme son cœur étaient préparés de loin, nous l'avons vu, à l'éclosion de ces trop fameuses théories dont personne alors ne découvrait le vice initial et la radicale erreur. Elles répondaient au besoin de sa nature généreuse, naturellement portée à l'amélioration de la vie nationale. Les maux indiscutables de la société, sa jeune expérience avait pu les sonder de plus près que les autres. Page, il avait assisté à Versailles au plus effréné gaspillage des

⁸⁵ A Brest et à Lorient, la scission des classes était beaucoup plus marquée qu'à Toulon. O. Hovard, *op. cit.* — Toulon, Cf. Lacour Gayet, Maurice Loir, etc...

⁸⁶ La Cour avait décidé de prendre des mesures contre certaines de ces réunions : « ...le ministre ayant appris que quelques officiers, capitaines ou lieutenants de vaisseau, faisaient partie à Toulon d'une société où étaient des négociants et des bourgeois, pour y lire des papiers publics, leur avait fait exprimer le désir de voir discontinuer cette espèce de Club. (Mémoire de Ségur, T. I. p. 350).

finances royales; garde, il avait pu voir presque au même moment les arsenaux sans travail, les caisses de la marine vides, les matelots désertant faute de paye et les officiers eux-mêmes attendant des mois et des années la maigre solde qui les faisait vivre eux et leur famille. Ce rapprochement expliquait assez la stérilité qui frappait nos efforts, la honte qui accompagnait nos traités. D'instinct il courut à la panacée offerte aux souffrances publiques par le fameux sociologue. Sa culture littéraire, supérieure à celle de son milieu, lui en fit plus qu'à tout autre goûter les charmes. Il fut prêt à sacrifier à son nouvel idéal, à la société régénérée par un retour à la nature; les privilèges qu'il avait trouvés à son berceau. Que d'autres eurent le même enthousiasme, et qui pourrait leur en faire un crime ?

Peu porté aux mesures extrêmes, il inclinait naturellement à une sage progression dans les réformes, mais ces réformes ne s'arrêtaient pas devant le domaine de sa profession. Il sentait le besoin de donner de l'air à la vieille marine où bouillonnaient tant de compétitions, de sacrifier aux aspirations populaires certaines prérogatives de son ordre que les officiers de l'ancienne école continuaient à défendre avec âpreté contre les marins de carrière, les « officiers bleus ». A la différence de beaucoup de ses collègues, il était logique avec lui-même, logique avec son maître à penser, sans se douter qu'en tombant dans le domaine pratique, certains axiomes du « Contrat Social » allaient déclencher un courant de passions que nulle autorité ne pourrait plus contenir.

Ces tendances trop ouvertement et surtout trop prématurément affichées firent classer de Flotte dans une minorité d'avant-garde forcément suspecte.

La « fiche » qui le signalait ainsi à l'ostracisme de la vieille école et des bureaux faillit, bien compromettre une première fois sa fortune militaire par la « divergence des opinions ». Les conséquences s'en firent sentir pour lui jusqu'à l'arrivée au ministère du Maréchal de Castries, qui finit par abattre, en le coupant aux racines, cet esprit du

« Grand Corps » que de Boigne, obligé de capituler devant lui, avait si amèrement traité d' « infernal ».

La position prise par de Flotte dans l'Etat-Major ne pouvait manquer de lui créer des rancunes. Celles de la « plume » le suivirent jusqu'à la fin de sa carrière ; mais dès cet instant, elle lui valut des amitiés qui firent le charme de sa vie privée et de ses séjours à terre. De ce petit cénacle d'esprits bienveillants, ouverts aux idées généreuses, où les impressions, et même les mémoires écrits, s'échangeaient avec les plus courtoises formules⁸⁷, la correspondance du Comte de Flotte nous fait très incidemment connaître quelques membres, tels que le chevalier de Bouzay, ce marin que ses austères vertus rapprochaient des grands hommes de Plutarque⁸⁸ ou bien encore Tixier de Norbeck, sous-directeur puis directeur de l'artillerie : ce savant dont l'humanitarisme s'égarait parfois jusqu'à l'utopie, dont les poudres, minutieusement étudiées, explosaient déjà, mais du moins dans son laboratoire, ce qui limitait le dommage à l'opérateur qui perdit la moitié de sa personne au cours d'une expérience⁸⁹.

Si de pareils amis ne pouvaient servir de Flotte, ses ennemis, pour le desservir, eurent plus de puissance.

Quand la guerre d'Amérique fut décidée, ce fut l'élément ponantais qui présida à la constitution des escadres

⁸⁷J'ai reçu, Mon cher Norbeck, les 3 mémoires en réponse à M. de Bouzay... je les lirai avec l'intérêt que j'ai voué aux auteurs.... Lettre à M. de Norbeck. A. N. V. 7, 3693.

⁸⁸ Le Dr Corre (*op. cit.*, p. 429) rapporte un trait extraordinaire de la délicatesse de cet officier qui, à l'instar de beaucoup de ses collègues, était cependant dans une situation gênée.

⁸⁹ C'est en faisant des expériences de balistique que cet officier fut horriblement mutilé par l'explosion d'une bouche à feu qui lui enleva un bras, une épaule, un œil et une fraction de la mâchoire.

M. Havard donne dans une note de son ouvrage (*op. cit.*, pp. 134 et 135) d'intéressants détails sur la carrière et la vie de ce correspondant de l'amiral de Flotte qui mourut à Paris en 1797. Il avait cessé son service actif le 23 janvier 1793, à la mort de Louis XVI. La Terreur avait épargné pourtant ce triste débris de l'ancien régime, victime de son devoir.

de combat. Malgré l'ancienneté de son grade, le nombre de ses campagnes, de Flotte n'eut pas la faveur d'un embarquement. L'appui qu'il paraît avoir sollicité de Suffren fut une maladresse qu'un voyage à Paris ne parvint pas à pallier⁹⁰. Suffren n'était pas moins ennemi que lui des préjugés surannés et des vieilles méthodes. Les bureaux mettaient une sourdine à leur rancune contre le fameux bailli, fortement appuyé à la Cour, et qui avait déjà donné des preuves de son remarquable talent, mais pour être plus sournoises⁹¹ ces rancunes n'étaient pas moins vives; elles firent échouer tous leurs plans.

Faute de mieux, Flotte avait accepté une compagnie de fusiliers-marins à bord du « Fantasque », commandé par son parent et destiné à la Delaware; mais au dernier moment, cette compagnie fut remplacée par des troupes régulières; Flotte fut débarqué, et l'escadre mit à la voile sans lui.

⁹⁰ C'est lors de ce voyage que Flotte dut faire faire son portrait par le pastelliste Latour. Il voulait en laisser le souvenir à la Comtesse de Flotte à la veille de cette expédition qui souleva dans la noblesse française un si prodigieux enthousiasme et à laquelle il espérait encore participer.

⁹¹ *Op. cit.* Dr Corre. L'hostilité des officiers de la vieille école à l'égard du fameux bailli finit par prendre les formes les plus agressives. Certains prétendent (et notamment ce savant historien) qu'elles amenèrent un duel où il succomba.



L'ART POPULAIRE DANS LE BRIANÇONNAIS

LES VERTUS ET LES VICES

Etude rédigée par M. Camille BLANCHARD

d'après les manuscrits et les notes
de son père, le Professeur Raphaël BLANCHARD
et d'après de nouvelles observations

(SUITE)

CHAPELLE DES HORRES ¹

Le hameau des Horres, en Italie, formé de quelques chalets seulement, est situé au flanc de la montagne, au-dessus de Millaures ² et de l'entrée sud du grand tunnel du mont Fréjus, improprement appelé tunnel du Mont-Cenis. On y voit une chapelle dont l'un des petits côtés, autrefois percé d'une porte en son milieu, est orné extérieurement de peintures assez bien conservées.

La composition comprenait autrefois trois étages; elle n'en comprend plus que deux maintenant, l'inférieur étant entièrement effacé. Elle occupe toute la largeur de la façade et mesure 5 m. 50.

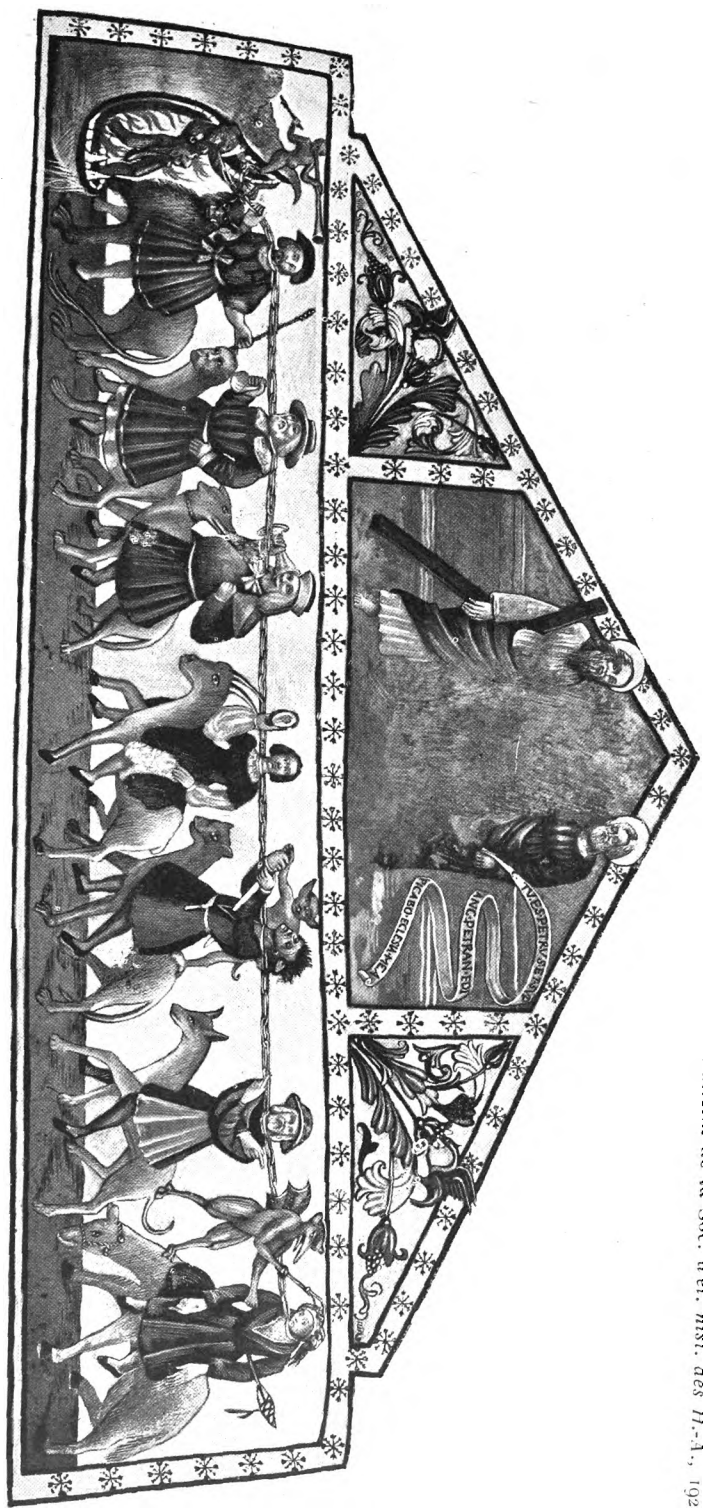
Étage supérieur. — De forme triangulaire, sous l'avancée du toit. A gauche et à droite, un compartiment triangulaire, orné de fleurs et de feuillages. Au milieu, un com-

¹ La description de cette chapelle a été écrite par mon père, le Prof. R. Blanchard; les autres descriptions de cet article sont originales. — C. B.

² Mille aures, *mille aure*, mille vents. Le mot *aure* existe en vieux français. Rabelais dit *aure vitale* pour souffle vital. La Fontaine emploie le mot *aure* dans le sens de vent frais.

PLANCHE VI.

Bulletin de la Soc. d'ét. hist. des H.-A., 1922.



Chapelle des HORRES. (Ensemble de la fresque)



partiment pentagonal, dans lequel deux personnages se tiennent debout : à gauche, le Christ auréolé, trainant sa croix ; à droite, saint Pierre auréolé, tenant de la main gauche une banderole sur laquelle on lit : TU ES PETRUS ET SUPER HANC PETRAM EDIFICABO ECCLESIA MEA (*sic*). Entre ces deux personnages a été percée ultérieurement une lucarne.

Etage moyen. — Composition haute de 1 m. 20 environ, représentant les Péchés capitaux. A gauche, une gueule d'enfer largement ouverte, bordée d'une arcade dentaire d'où émergent des crocs acérés ; il en sort des flammes. Le mufle, à la base duquel se voit un petit œil, se prolonge en une sorte de trompe de tapir, sur laquelle se tient à califourchon un diable à nombril bien apparent ; ce diable agite de la main droite un bâton, peut-être un fouet, et tient de la main gauche une longue trompette, dans laquelle il souffle pour appeler les pécheurs. Debout dans la gueule ouverte, se tient un diable de plus grande taille, dont la tête et le tronc sont fusionnés en une seule masse : celle-ci représente une figure grimaçante, avec deux petits yeux. Deux jambes d'aspect normal supportent cette tête monstrueuse, qui se prolonge en bas par une longue barbiche. Le diable ainsi configuré a l'aspect de certains personnages grotesques peints par Breughel le Vieux et, de nos jours, par Jean Veber.

L'Orgueil est représenté par un jeune homme coiffé d'une toque et vêtu d'un manteau plissé, serré à la taille par une ceinture largement nouée ; il tient de la main gauche un sceptre, symbole de la puissance royale ; de la droite, il saisit la chaîne qui vient de lui entourer le cou. Il est monté sur un lion, hors de la gueule duquel se dressent deux crocs.

L'Avarice est un vieillard à barbe et cheveux blancs, coiffé d'un chapeau, vêtu d'un long manteau plissé, serré à la taille et pourvu d'un large col ; la main gauche a le pouce passé dans la ceinture ; la droite soulève une bourse bien remplie. Ce personnage est monté sur un singe sans queue, par conséquent sur un magot, seul singe qui fût connu en Europe au commencement du xvi^e siècle.

La Gourmandise vient ensuite : c'est un gros homme à figure réjouie, à ventre proéminent, tenant de la main gauche un jambon et buvant un verre de vin rouge. Il est monté sur un lévrier ; cet animal ne tient pas un os dans sa gueule, comme on le représente ordinairement, mais tourne la tête pour regarder le joyeux compagnon qu'il porte sur son dos.

La Luxure est une femme montée sur un bouc : elle tient de la main droite un petit miroir rond où se peint son image et, de la main gauche, soulève sa robe pour montrer sa jambe.

La Colère est figurée par un homme hirsute, monté sur un léopard et s'enfonçant des deux mains, de part en part, un glaive à travers la poitrine ; son visage exprime la douleur. Un diable à figure humaine, mais à grandes oreilles, à queue en trompette et à pattes d'oiseau, est monté en croupe ; il se tient derrière le personnage, lui soutenant la tête de la main gauche et l'aidant de la droite à enfoncer son épée. Au-dessous se lit le mot : IRA.

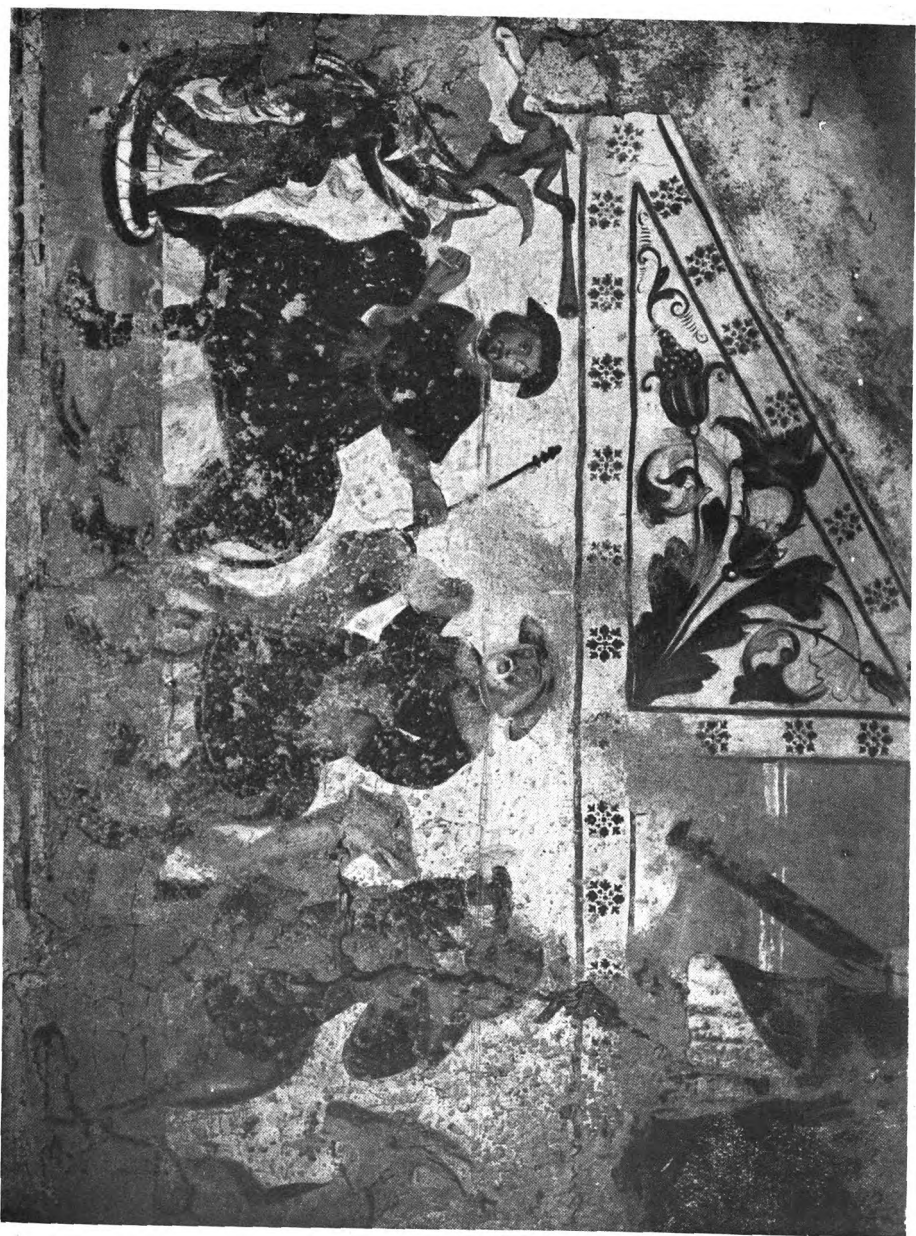
L'Envie est représentée par un vieillard monté sur un renard ; il a les bras croisés et montre de l'index gauche les personnages qui marchent devant lui, du droit celui qui vient après. Au-dessous se lit le mot : INVIDIA.

La Paresse est une femme montée sur un cheval brouquant, affaissée, la robe ouverte, les cheveux épars, les bras ballants ; sa quenouille est pendante. Un diable lui fait face ; il a des ailes de chauve-souris, un bec d'oiseau et des pattes de carnassier ; monté sur la croupe du renard et sur l'encolure du cheval, il saisit de sa main gauche le bras droit de la Paresse et lui arrache les cheveux à l'aide d'un crochet qu'il tient de la main droite. Au-dessous : DASIDIA, orthographe incorrecte de desidia.

Tous ces personnages marchent vers la gauche, en une seule file.

Étage inférieur. — Il avait une hauteur de 0 m. 75 à 0 m. 80 et devait représenter les scènes infernales. Il est maintenant effacé en entier.

Cette fresque est de date inconnue, mais remonte évi-



Chapelle des HORNES. (Partie gauche de la fresque)



demment au début du XVI^e siècle; l'auteur en est ignoré. Elle procède de la même idée que toutes celles que nous étudions ici; la composition générale est la même et l'exécution artistique est remarquable, bien que les costumes soient moins riches qu'aux Vigneaux et ailleurs. Un intérêt tout spécial s'attache à cette peinture, en raison de l'apparition des démons qui viennent tourmenter les pécheurs et symbolisent évidemment les mauvaises pensées, les obsessions coupables auxquelles ceux-ci obéissent; nous verrons ce symbole se développer dans d'autres peintures.

EGLISE DE SALBERTRAND

Salbertrand est une commune située sur la rive gauche de la Doire-Ripaire, à 6 kilomètres en aval d'Oulx et à 15 kilomètres en amont de Suse. Ainsi que toute cette haute vallée, ce village fut Français jusqu'en 1713, époque à laquelle il fut cédé au Piémont, à la suite du traité d'Utrecht; on y voit encore aujourd'hui des traces de notre ancienne domination, traces, hélas, de moins en moins nombreuses. En dehors de l'église, je citerai la grande fontaine qui se trouve au milieu du bourg et sert de lavoir public; elle porte sculptée la date 1524 et un dauphin; je citerai aussi les nombreuses plaques tombales, aux inscriptions en français, qui se voient dans l'ancien cimetière autour de l'église, et dont les plus récentes remontent à cinquante ans à peine. Depuis, en raison des progrès de l'irrédentisme italien, les populations de ces vallées délaissent la langue française que, pendant près de deux siècles après avoir été séparées de leur ancienne patrie, elles se faisaient un honneur de continuer à parler; en même temps, les souvenirs que nos aïeux ont laissés dans ces vallées s'en vont un à un. Recueillir, noter, décrire ces souvenirs serait un travail d'un grand intérêt : le

moment est venu de s'en occuper avant qu'ils ne disparaissent complètement.

L'église de Salbertrand, qui remonte en partie au milieu du XIII^e siècle, fut remaniée au début du XVI^e. La sacristie, placée derrière le chœur, la façade, et un vaste porche gothique supporté par des colonnes carrées de granit gris, datent de cette époque¹. Les chapiteaux des colonnes antérieures de ce porche portent des fleurs de lys en arrière et la date, 1536, en avant, cette dernière étant en deux parties : 15 sur le chapiteau de gauche, 36 sur celui de droite. Sur le tympan de la porte d'entrée, une descente de croix est peinte à fresque ; actuellement elle est affreusement détériorée : on dirait que des barbares lui ont fait subir une mutilation volontaire au moyen de coups de couteau verticaux ou de coups de pioche ! D'ailleurs la plupart des peintures qui sont à l'intérieur de l'église ont subi une semblable lacération ; à l'époque où ce vandalisme eut lieu, on ne respectait guère à Salbertrand les fresques du début du XVI^e siècle : nous verrons un peu plus loin que cet état d'esprit dure encore de nos jours.

Une fleur de lys, encadrée de deux dauphins se faisant face et surmontée d'une couronne, est sculptée au-dessus du tympan. La façade de l'Eglise est datée de 1512, en caractères gothiques. On voit en effet cette date, à gauche du portail, sous la forme suivante assez anormale :

M-Vc-XII

à droite du portail, vis-à-vis de cette date est écrit :

Sa^t Mateus W.

ce qui doit se lire *Sanctus Matheus W.*².

¹ Ce porche est comparable à ceux de nombre d'autres églises du Briançonnais ou de l'Embrunais. Fréquemment les colonnes reposent non sur de simples soubassements, comme c'est ici le cas, mais sur le dos de lions accroupis, en pierre ou en marbre. De semblables porches étaient autrefois très répandus ; de là la formule *Datum inter leones* dont l'autorité ecclésiastique faisait usage dans le libellé des décisions qu'elle portait à la connaissance des fidèles.

² Dans l'inscription, les lettres gothiques *S* et *a* sont liées et ressemblent un peu à un *H* irrégulier.



Chapelle des HORRES. (Partie droite de la fresque)



L'intérieur de l'église est orné de fresques, assez nombreuses, mais qui, pour la plupart, sont tellement lacérées que l'on a beaucoup de peine à en reconnaître le sujet. En entrant, à gauche, un jugement dernier est presque entièrement détruit; dans le bas côté droit, des fresques représentant entre autres Sainte Barbe et Saint Jean-Baptiste sont datées de 1508. Les fonts baptismaux sont ornés de quatre fleurs de lys, une sur chaque face; la seconde colonne du côté de l'épître porte sur son chapiteau des fleurs de lys isolées; la troisième du côté de l'évangile montre vers la nef un écu avec trois fleurs de lys et vers le bas côté un dauphin; enfin, près de la façade, une colonne porte l'inscription :

MVcVI pp VI may

cé qui n'est autre que la date de la reconstruction partielle de l'église : 6 mai 1506, *pp* devant se lire *posuerunt*.

La fresque qui représente les Vertus et les Vices est située à l'extérieur de l'église, tout de suite à droite du porche, dans l'enclos de l'ancien cimetière, enclos séparé de la place de l'église par un mur percé d'un portail en bois plein. Cette peinture occupe la paroi extérieure du bas de la nef et la largeur du bas côté; elle s'étend donc sur deux plans verticaux qui se coupent à angle droit. A la suite d'une demande faite en 1898 par le professeur Mario Tamagno, architecte du gouvernement italien³, un vaste auvent en charpenterie grossière fut construit, en 1908, pour protéger ces fresques qui commençaient à s'effacer. Cet auvent, soutenu par deux énormes poutres plantées dans la partie gauche de la peinture, partie déjà détériorée depuis longtemps, s'appuie à droite au mur de retour du bas côté et à gauche au mur de clôture de l'enclos de l'ancien cimetière. La fresque, de même que l'auvent et que l'enclos de l'ancien cimetière, est donc ainsi absolument invisible de la rue.

On ne se doutait pas, en construisant cet auvent, qu'il

³ Mario Tamagno a exécuté en 1897 une aquarelle de ces fresques. Nous n'avons pu savoir ce qu'elle est devenue.

serait la cause de la destruction de ce qui restait de ces peintures ! En effet, l'abbé Vallory, curé de Salbertrand lorsque fut construit cet auvent, et que j'ai connu lorsque je vis pour la première fois ces fresques, étant mort voici environ huit ans, fut remplacé par un prêtre fort peu artiste et voyant avant tout, ce qui lui est pratique : l'auvent qui est entouré de murs de trois côtés, se transforma en hangar.

Le 27 septembre dernier, de passage à Salbertrand, j'ai voulu revoir ces peintures ; j'ouvre la porte de l'ancien cimetière, simplement fermée avec un loqueteau, et quelle n'est pas ma stupéfaction de trouver, empilés sous l'auvent, autant qu'on pût en faire tenir, des fagots de branches et de bois mort ! Après avoir dégagé une grande partie de la fresque, je me suis rendu chez le curé pour lui dire ma stupéfaction de voir ainsi maltraiter ces peintures ; il me répondit qu'elles étaient sans intérêt et effacées et qu'il a là un hangar commode pour faire sécher son bois à l'abri de la pluie, que du reste il y a toujours mis ses fagots. Je laisse à penser l'état dans lequel le frottement des fagots a mis, au bout de plusieurs années, ces peintures : on ne voit presque plus rien⁴.

La partie gauche des peintures est totalement dégradée sur une largeur d'au moins un mètre ; il est aujourd'hui impossible de reconnaître ce qu'il y avait là : était-ce un jugement dernier, la gueule de l'enfer ou Satan ? Nous ne le savons pas. La partie encore visible du tableau se présente sous l'aspect de trois étages superposés : en haut les Vertus, au milieu les Vices, en bas les Châtiments ; nous avons donc ici la disposition ordinaire. Au-dessous de l'étage inférieur, on aperçoit encore des traces de peinture, sans doute des débris de draperies. La composition est entourée d'un encadrement, large de 16 centimètres $\frac{1}{2}$,

⁴ La planche qui accompagne cet article (pl. IX), est la reproduction d'un dessin exécuté d'après une photographie prise en 1912. C'est d'après mes notes de cette époque que sont écrites les descriptions qui suivent.



Eglise de SALBERTRAND. (Fragment de la fresque)



formé d'une double spirale bleu foncé bordée de blanc, sur fond rouge, et ayant de chaque côté des filets blancs et noirs. La partie de gauche étant détruite, on ne voit plus aujourd'hui cet encadrement qu'en haut, en bas et sur le bord droit de la fresque. Une bande semblable à cet encadrement sépare l'étage des Vertus de celui des Vices.

La longueur totale de la composition est de 5 mètres 97, dont 0 m. 72 en avant du mur limitant l'enclos de l'ancien cimetière, donc en avant de ce dernier, 3 mètres 60 de ce mur jusqu'à l'angle droit des deux murs verticaux, 1 mètre 65 sur le mur de retour, à droite. L'étage des Vertus, y compris ses deux bordures, mesure 1 mètre 23 de haut; celui des Vices a juste 1 mètre; celui des châtiments n'a que 0 mètre 80; enfin, 1 mètre 70 sépare le bas de la composition du sol. Dans chacun des trois étages, cinq personnages ou groupes de personnages se voient sur le mur de face, les deux autres sont sur le mur de retour, à droite : la série des Vertus et des Vices est donc complète.

Tableau des Vertus.— De fines colonnettes grises séparent les unes des autres les diverses Vertus.

Après la première scène totalement effacée, une femme debout, tournée vers la gauche, à robe marron et noire dans le bas, représente la Largiété. On aperçoit vaguement à sa gauche un petit individu auquel elle semble donner quelque chose.

Deux femmes debout figurent la troisième Vertu. De celle de gauche, regardant à droite, on ne voit plus que la tête et deux bandes bleu clair sur sa robe; de celle de droite, regardant à gauche, on voit encore le buste, couvert d'une robe ocre-jaune et la tête ornée d'un grand voile blanc. Que font ces deux femmes ? on ne peut plus s'en rendre compte; seule la position de cette scène au-dessus de la gourmandise nous fait conclure que nous avons là la Tempérance.

La quatrième scène, peu visible, est composée simplement d'une religieuse agenouillée vers la gauche : c'est la Chasteté.

La cinquième et la sixième Vertus sont effacées en entier.

La dernière Vertu, la Diligence, est représentée sous les traits d'une femme assise de trois-quart vers la gauche, vêtue d'une robe brun-rouge et filant la quenouille.

Tableau des Vices. — Comme dans presque toutes les fresques que nous étudions ici, les Vices, montés sur des animaux symboliques, cheminent vers la gauche. Ils sont attachés les uns aux autres par une chaîne qui, au moyen d'un grand anneau, enserme le cou de chaque pécheur; chacun d'eux a auprès de lui en croupe, ou de côté, un démon qui semble plus l'induire en tentation que le tourmenter. Au-dessous de ce tableau, sur une bande blanche le séparant de celui des châtiments, le nom de chaque Vice est écrit en français et en caractères gothiques.

L'Orgueil est représenté par un seigneur ayant une plume au chapeau, un couteau dans la main gauche et se montrant de la main droite, d'un air suffisant. Il est monté sur un lion dont toute la partie antérieure est détruite, et accompagné d'un démon, sans ailes et à oreilles de chien, qui semble le flatter.

L'Avarice marche derrière, à cheval sur un singe. C'est un vieillard vêtu d'un manteau à larges revers blancs et d'un chapeau plat. Il tient une bourse de la main droite et pose la gauche sur un panier attaché autour de sa taille. Le démon qui l'accompagne en croupe a des oreilles d'âne, des ailes de chauve-souris et des pieds de canard. Il tient dans la main droite une espèce de pince avec laquelle il soutient le sac que l'avare porte de la main droite. Au-dessous se lit : *avarice*.

Le troisième rang est occupé par la Gourmandise, à cheval sur un renard. C'est un homme obèse, tête nue. Il porte sous son bras gauche, en le soutenant de la main, un assez gros jambon; de la main droite, il porte à ses lèvres un verre de vin rouge auquel il boit. Il est accompagné d'un démon à tête de chien qui lui tient la tête. Au-dessous on voit : *goule*.

Montée sur un bouc, la Luxure vient la quatrième. C'est

une femme, tête nue, portant une robe avec un décolleté carré. De sa main droite, elle tient à hauteur de sa tête un miroir dans lequel elle se regarde; de la gauche, elle relève sa robe pour montrer sa cuisse nue. Derrière elle, à genoux sur le bouc, un démon à tête de jeune garçon et à petites ailes, lui aide de sa main droite à tenir le miroir. Au-dessous est écrit : *luxure*.

Le cinquième Vice est la Colère. C'est un homme tête nue, vêtu d'un habit laissant voir sa chemise blanche; il est assis sur un léopard et non à califourchon comme c'est d'ordinaire le cas. Un démon à tête de porc lui enfonce un poignard dans la poitrine.

Les deux derniers Vices, peints sur le mur de retour à droite, sont beaucoup plus effacés. De l'avant-dernier on ne distingue plus guère que les membres inférieurs et sa monture, un lévrier, avec un os en travers de la gueule : c'est l'Envie; du dernier on voit encore le buste dans une attitude nonchalante, et la tête de l'âne sur lequel il est monté : c'est la Paresse.

Tableau des Châtiments. — Ce tableau est en général peu lisible et, dans la plupart des scènes, il y a plusieurs personnages effacés. L'atmosphère de l'enfer est semée de petits bouquets de flammes.

L'Orgueilleux, pendu, la tête en bas, par les pieds liés ensemble, est frappé à coups de bâton par deux diables; l'Avare, pendu par le cou, est ensuite plongé dans une marmite d'huile bouillante.

Le supplice du Gourmand est en grande partie effacé : on ne voit plus le damné; seul un bûcher activé par un diable reste visible. La Luxurieuse est également effacée; mais, à la position du démon qui devait la tourmenter, on se rend compte qu'elle subissait le supplice si caractéristique que nous avons déjà vu aux Vigneaux et à Prelles.

Du châtiment des trois derniers Vices on ne voit plus que des traces indéchiffrables.

Nous pouvons fixer la date de ces fresques au tout début du XVI^e siècle. Nous avons vu, en effet, que la façade de l'église est datée de 1512, le porche de 1536 et que des

fresques, à l'intérieur de l'église, portent la date de 1508. Or, ces dernières fresques sont justement adossées au tableau des Vertus et des Vices, peint à l'extérieur : cela conduit à penser que ces deux peintures sont sensiblement de la même époque. Sont-elle du même auteur ? Cela n'aurait rien d'impossible, car on y retrouve nettement les mêmes caractères, mais rien ne permet de conclure. D'autre part, il convient de rapprocher ces peintures de celles de l'Argentière, auxquelles, quoique plus effacées et moins fines, elles ressemblent beaucoup : nous avons là les œuvres d'artistes non seulement d'une même époque, mais d'une même école. D'où venaient-ils ? D'où étaient-ils originaires ? Nous ne pouvons le dire avec certitude, mais nous croyons trouver dans ces fresques une inspiration française.



LE BUECH

AU PONT DE CHABESTAN

depuis le milieu du XVIII^e siècle

Par M. C.-R. ROMIEU

PREMIERE PARTIE /

Un Acte du 26 juillet 1757

Cet acte me fut communiqué, il y a quelques années, par un habitant de Chabestan avec lequel je m'étais entretenu à diverses reprises de l'érosion rapide de la rive droite du Buëch en aval du pont. Je possédais, me dit-il, deux exemplaires de cette pièce et en 1888 j'en donnai un à M. Agostini, agent-voyer à Serres, qui était chargé de surveiller les réparations qu'on faisait alors au pont.

L'acte est écrit au bas d'un plan colorié représentant, à l'échelle de une demi-ligne par toise, la vallée du Buëch, en aval du pont de Chabestan, sur une longueur de 1.380 mètres. Le tout est sur une feuille de papier dessin de 0 m. 58 de haut sur 0 m. 82 de large, collée sur toile et portant dans l'angle supérieur de droite un timbre où sont les mots : *Extraordinaire Dauphiné*. Le plan est compris dans un rectangle de 0 m. 80 de large sur 0 m. 45 de haut. Le texte de l'acte occupe le reste de la feuille et s'y trouve disposé sur quatre colonnes dont deux et demie ne sont que la légende du plan indiquée par des notes ayant pour titres les lettres de l'alphabet de A à S.

Voici une copie de ce document (orthographe moder-

nisée); j'ai laissé de côté les notes A, F, K, L, Q, R, qui ne m'ont pas paru avoir quelque importance pour la présente notice.

**

Du 26 juillet mil sept cent cinquante-sept, par devant nous Rémond Morgan du Clot, notaire de la Baronnie de Beauchêne, commissaire à ce député dans le cabinet de M^e Guillaume Corréard, procureur aux cours de Gap, sur les cinq heures du soir ont comparu : dit m^e Corréard et s^r François Vallon, bourgeois du dit Gap, experts par nous nommés d'office entre les parties dénommées au bas des notes ci-contre et dans notre procédure verbale faite à ce sujet, lesquels nous ont remis le plan ci-dessus, et après l'avoir examiné, ouï lecture des notes qui sont écrites sur le dit plan et à côté de la présente rémission, au moyen du serment qu'ils ont prêté levant la main à la manière accoutumée, ont juré et affirmé que le dit plan contient vérité, et les ayant ensuite répétés et recensés sur icelui en général et en particulier, ils y ont persisté et déclaré qu'ils n'y veulent ajouter ni diminuer, de tout quoi nous, dit commissaire, avons donné acte et signé avec les dits experts auxquels nous avons fait taxe de leurs vacations au bas du rapport qu'ils nous ont remis cejourd'hui séparé du présent.

Signé : Corréard, Vallon, Rémond, Morgan du Clot, commissaire.

A. —

B. — Douve ou coteau d'une pente rapide et d'environ treize toises de hauteur dans toute son étendue qui est une espèce d'alignement assez uniforme pour la pente et la hauteur, et qui présente un rideau couvert de chênes et broussailles au bas duquel se terminent les terres hermes et incultes qui sont à la droite du Buëch.

C. — Berge ou rive gauche du Buech à laquelle se terminent les terres supérieures depuis le petit sentier marqué sur le bord de cette berge jusqu'à la ligne de séparation

dés fonds des Cassettes d'avec celui d'Alhier Madouze, elle a trois toises et un quart de hauteur réduite, elle y est à plomb et escarpée, et les terres qui y aboutissent s'y trouvent tellement en ruine que les plantes de chaume et celles du blé qui y est semé cette année y sont actuellement tout à fait sur le bord en plusieurs endroits, et que l'on a vu au bas quelques mottes de terre où il y avait des plantes de chaume; quant à la tenation de cette berge et du restant elle est moins considérable, on a cru inutile de la vérifier de plus près.

D. — Berge ou rive droite du Buech à laquelle aboutissent les hermes et terres pour la plupart incultes qui sont dominées par la douve ou coteau B du pont jusques à l'angle vers lequel deux petites branches du Buech se joignent à cette rivière, la berge décrit un enfoncement dans les terres où il paraît que le Buech a fait quelques emportements de cet angle jusqu'aux graviers qui sont à 114 toises au-dessous, elle a deux toises de hauteur de ces graviers jusqu'à l'endroit où la rivière commence à décrire une partie en cercle dans les terres, la hauteur de la berge n'est point considérable, mais dans cette dernière partie elle a plus de trois toises.

E. — Vestiges d'un petit sentier qui conduisait dans les graviers et qui n'arrive aujourd'hui qu'au bord de la berge.

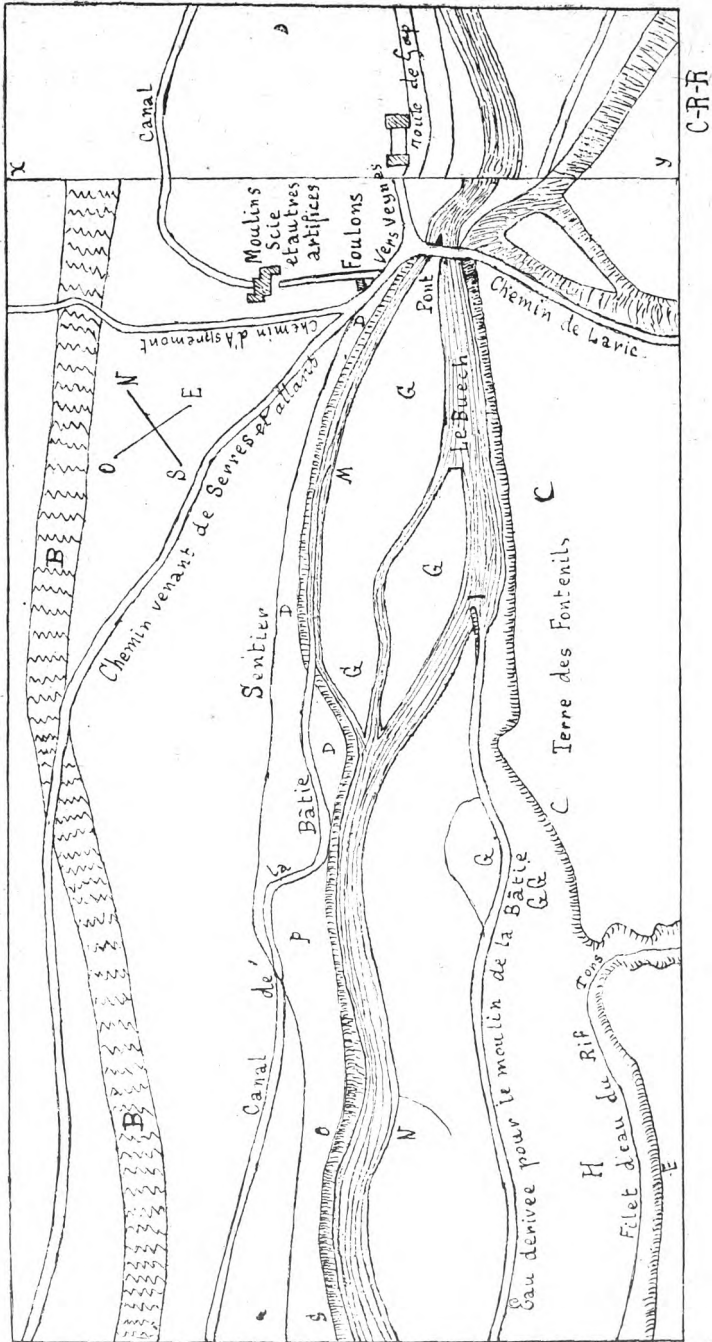
F. —

G. — Iscles du Buech entre les deux berges ou rives de cette rivière, celles qui ont été marquées d'une double lettre sont plus peuplées et fournies d'osiers et de buissons que les autres et leur sol est, pour la plupart, couvert d'herbe et de gazon, les autres n'étant composées que de têtes et plantes d'osiers rassemblées sur les graviers.

H. — Dans cet endroit et en quelques autres des graviers il y a plusieurs plantes d'osiers naissants.

I. — Digte supérieure composée de petits pilotis ou piquets, de branches, de bois, de fascines et graviers, laquelle entre dans le canal actuel du Buech et sert à dériver une partie de ses eaux dans une espèce de ravin

Le Pont-de-Chabestan en 1756.



qui les porte dans le canal du moulin, et qui n'est soutenue entre la digue et la première île qui est à sa droite que par quelques graviers.

K. —

L. —

M. — Prise d'eau du canal d'arrosage de la Bâtie.

N. — C'est vers la pointe de cette île que Michel Usès prétend avoir coupé les osiers énoncés au procès-verbal du 24 mars 1756 et là où est placée cette lettre.

O. — Petite douve ou pente d'environ une toise vers son commencement et où elle va en diminuant, laquelle distingue le niveau des fonds qui sont à sa droite de ceux du Buech qui sont inférieurs.

P. — On place ici de la part de Madame de la Bâtie à côté de la terre labourée le fonds de Jean Imbard donné dans ses comparants pour confin à l'Isle rare du côté du septentrion.

Q. —

R. —

S. — Partie de l'Isle rare, suivant Madame de la Bâtie, le terrain y est gazonné et chargé de quelques buissons clair semés, si ce n'est dans l'endroit où le Buech forme une partie de cercle qui avance du côté des graviers, lequel endroit est fourni d'osiers et se trouve sur un sol un peu plus bas que le restant de cette partie.

Fait par nous, Guillaume Corréard, procureur aux Cours de Gap et François Vallon, bourgeois de ladite ville, experts nommés d'office par devant M^e Morgan du Clot, notaire entre le seigneur conseiller de Gaubert, la dame de la Bâtie-Montsaléon et Michel Usès, en exécution de l'ordonnance sur registre de M^r le Maître particulier des Eaux et Forêts de Grenoble, le 12 novembre 1756, et de la sentence de M. l'ancien avocat lieutenant par ordonnance en la dite maîtrise du 31 mars 1757, ainsi qu'il est plus amplement spécifié en nôtre verbal ou rapport de ce jour parachevé le 15 juillet 1757. Signé : Corréard, Vallon. Signé et donné copie à M^e Pison, procureur, le 23 août 1758. Signé : Caillat fils.

*
**

Ce document, authentiqué comme on le voit du 15 juillet 1757 et dont je possède la copie textuelle (orthographe et signes respectés), a dû être établi à l'occasion d'un procès entre le seigneur du lieu de Laric¹ représenté par le seigneur conseiller de Gaubert d'une part, et Madame de la Bâtie-Montsaléon², la cause première du procès ayant été la coupe de quelques osiers qu'aurait faite, dans le lit du Buech, un habitant de la Bâtie du nom de Michel Usès, et cela un peu trop près du terroir des Casses, propriété du pointilleux seigneur de Laric.

Celui-ci fit intervenir le service des eaux et forêts, ce qui explique le soin qu'ont mis les experts à signaler, dans leur rapport au bas du plan, la présence des osiers, buissons, gazons, etc.

Ce singulier procès, dont, tout jeune, j'ai entendu parler dans ma famille où un de ses anciens membres avait occupé la charge de bailli ou de châtelain, n'aurait été qu'un prétexte pour arriver à faire établir, par des plans et rapports sur l'état des lieux en aval du pont de Chabestan, la situation que devait occuper un pont plus solide dont le seigneur de Laric avait conçu le projet, pont qui fut exécuté 20 ans plus tard dans des conditions si désastreuses pour la communauté de la Bâtie que les habitants en ont gardé longtemps rancune à ceux de Laric.

Le plan du document de 1757 porte en marge la repré-

¹ Chabestan portait à cette époque le nom de Laric ou la Ric, nom donné en 1729 par la création du Comté de ce nom en faveur d'Alexandre de Ruffo ou de Roux en souvenir du château ou comté de la Rica en Calabre, possédé au XIII^e siècle par sa famille. (Voir documents sur l'histoire économique de la Révolution Française par l'abbé Guillaumic, p. 313. Voir aussi le Bulletin de la *Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, année 1884, p. 132).

² Mme Elisabeth Pape, marquise de Saint-Auban, représentant son mari, le marquis Pierre-Annibal de Bimard, de la Bâtie-Montsaléon, qui devait être absent.

sensation de son échelle à une demi-ligne par toise et pour une longueur de 150 toises. Or l'on sait que la toise, autrefois unité de longueur, valait 1 m. 949... et qu'elle était subdivisée en 6 pieds, en 72 poudces, en 864 lignes et en 10.368 points. Donc l'échelle de ce plan peut être exactement représentée par le rapport de 1 au double de 864, c'est-à-dire par $1/1728$. Ce rapport m'a servi à faire quelques vérifications des parties du plan représentant des maçonneries existant encore telles qu'elles étaient en 1757, et à le reproduire aux 2 dix millièmes dans sa partie la plus importante. Ce plan porte un moulin, un foulon et un pont.

Les dimensions, mesurées sur certaines parties du bâtiment du moulin qui sont restées telles qu'en 1757, sont assez conformes à celles prises sur le plan. Le foulon, que j'ai vu entier il y a à peine 30 ans et dont les fondations qui existent encore peuvent être exactement mesurées, est représenté sur le plan par un carré de 4 millimètres de côté. Sa véritable forme était celle d'un rectangle de 5 m. 15 sur le côté parallèle au canal du moulin, et de 6 m. 30 sur l'autre. Mais si l'on a voulu le représenter, ce qui est probable, par la projection de son toit dont la pente inclinait vers le Buëch, il avait alors dans ce cas 6 m. 15 sur 6 m. 50 environ, ce qui justifie assez sa représentation par un carré de 4 millimètres de côté. Donc ce plan peut être considéré comme présentant assez exactement l'état des lieux en 1757. J'ai pensé qu'il serait utile de le faire connaître à cause des observations très importantes qu'il permet de faire.

Il montre qu'à l'époque où il fut dressé, la route nationale ou royale n'existait pas; le chemin de Veynes à Serres qui en tenait lieu et qui avait de 4 à 5 mètres de large, passait entre la construction appelée foulon et le Buech pour se diriger ensuite vers l'ouest; arrivé à une distance d'environ 20 mètres du foulon, il se divisait en 3 chemins : l'un se dirigeait au N. O. vers Aspremont en passant devant le moulin, un 2^e dirigé au S. O. allait vers Serres, enfin le 3^e qui n'était qu'un sentier longeait, à

la distance de 12 à 14 mètres, la berge droite du Buech et allait vers la Bâtie-Montsaléon.

Il importe surtout de remarquer que le pont sur lequel passait le chemin de Laric (Chabestan) était correctement établi sur l'axe de la rivière, à partir de 52 mètres environ de l'angle Est du foulon et perpendiculairement à cet axe. La partie du chemin au nord du pont, indiquée sous le nom de « chemin venant de Veynes », fait supposer par sa direction que le grand bâtiment que l'on voit aujourd'hui en face du pont actuel ne devait pas exister.

Enfin une dernière et très importante remarque à faire, c'est que le canal de la Bâtie-Montsaléon, qui était alors le plus important de cette commune parce qu'il fournissait toute l'eau d'arrosage aux terrains de la rive droite sur une longueur de 5 kilomètres environ, prenait l'eau du Buech au-dessus et contre la culée droite du pont, bénéficiant en outre forcément de l'eau sortie du moulin et du foulon qui était rendue à la rivière. Le canal suivait ensuite la berge droite, peu élevée à cette époque, passait à une distance d'environ 18 mètres du foulon et se dirigeait vers le bas du talus B de la grande terrasse qui domine les terrains limoneux du fond de la vallée auxquels il portait l'eau fécondante. Cette position des terrains irrigués a dû leur valoir le nom de subteytes (pour sub-têtes), qui sert aussi à désigner le canal.

Tel était, vers le milieu du 18^e siècle, l'état des lieux au quartier appelé aujourd'hui Pont-de-Chabestan. Il est facile de s'en rendre compte en examinant le plan au 1/5000 que j'ai construit d'après la partie supérieure de celui des experts Corréard et Vallon, auquel j'ai ajouté en amont, sur le bord x y qui le termine, une portion tirée du plan cadastral de Chabestan ; ce dernier, qui a été dressé en 1819, montre la direction probable que devait avoir le Buëch en amont en 1757, elle est sensiblement parallèle à la route nationale sur une longueur de 2 kilomètres et ne paraît pas avoir varié beaucoup depuis.

J'ai construit en même temps, et à la même échelle de 1/5000, un deuxième plan montrant l'état actuel des lieux afin de faciliter la comparaison.

DEUXIEME PARTIE

Le Pont actuel de Chabestan

L'ancien pont, correctement établi sur l'axe du Buëch ainsi qu'il a été dit, était, comme la plupart des ponts dans nos montagnes, formé d'un tablier en bois porté par deux culées et des piliers de chêne. D'après le plan de 1757, il avait environ 26 m. 40 de long sur près de 7 m. de large. Le bois n'ayant qu'une durée passagère, ce pont fut remplacé, en 1778³, par le *pont actuel*, situé à 30 mètres environ plus en amont, mais *établi en grande partie sur la rive droite et de façon que sa direction, au lieu d'être normale à l'axe de la rivière, forme, avec cet axe en amont, un angle d'à peine 45°, obligeant ainsi le courant à se précipiter sur la rive droite en aval, laquelle, à partir du foulon, appartenait, comme aujourd'hui, à la communauté de la Bâtie*. Nous verrons bientôt les conséquences de cette étrange disposition.

Le pont de Chabestan est formé d'une voûte à anse de panier de 21 m. 20 d'ouverture sur 5 mètres de large, bordée de murs de parapets à dos d'âne ayant 0 m. 45 d'épaisseur. L'intrados de la voûte est composé de deux rangées de voussoirs d'angle ou de tête et d'une rangée de voussoirs de milieu; tous ces voussoirs sont en pierre de taille d'un calcaire grossier des environs, de même que les murs des parapets et des culées, les intervalles entre ces trois rangées de voussoirs sont en tufs caverneux de la région; quatre clefs ou tirants en fer relient les deux arcs d'angle et portent à leurs bouts les chiffres indiquant la date de la construction; enfin, les culées se terminent en amont et en aval par des murs plongeants obliques en pierre taillée.

Le tablier, autrefois pavé et à dos d'âne comme les pa-

³ Epoque où la noblesse était toute puissante.

rapets, a été modifié plusieurs fois pour en rendre l'accès moins difficile aux voitures chargées. C'est dans la même intention qu'on a, en 1895, décapé l'extrados de la voûte dans sa partie de droite en même temps qu'on relevait par des remblais le dessus de la gauche. Deux murettes de chacune 10 mètres de long ont été construites dernièrement dans le prolongement des parapets sur la chaussée de la rive gauche où est dirigé l'axe de la rivière, le courant attaquant constamment ce point et y formant un précipice impossible à tenir remblayé malgré la digue construite devant et renforcée par des gabions. La route nationale qui est en face sur la rive droite a aussi été exhaussée pour faciliter l'accès du pont ; mais, nonobstant tout ce qui a été fait, ce pont extraordinaire, étonnant par sa fausse position à côté de la rivière, si connu qu'on a jugé bon de donner son nom à la gare du P.-L.-M., sise à 340 mètr. de là, dans la commune de la Bâtie-Montsaléon, n'en reste pas moins d'un accès peu facile et, comme on le verra, une cause de continuelles dépenses.

Examinons d'abord les raisons qui ont pu le faire disposer ainsi qu'il a été dit.

Par le rapport des experts Corréard et Vallon qui forme la partie capitale de l'acte de 1757, dont on fera bien de relire les notes B, C, D, G, H, ainsi que le dernier paragraphe de l'acte, le service des Eaux et Forêts, à qui appartenait la police des rivières avant la Révolution de 1789⁴, est en quelque sorte invité à laisser établir une construction qui protège les *terrains « plus peuplés d'osiers »* et plus fertiles *situés en aval sur la rive gauche* du Buëch, même aux dépens de ceux de la *rive droite* où il n'y a que *« hermes, terres incultes, buissons clair semés »*.

Mais la position fautive donnée au pont est certainement imputable aux seigneurs de Gaubert et Ruffo de Laric ; ce dernier surtout y était particulièrement intéressé, car il avait tout près, en aval sur la rive droite, un moulin⁵ et

⁴ L'administration des Ponts et Chaussées ne fut organisée définitivement qu'en 1791.

⁵ Les habitants du pays l'ont toujours désigné sous le nom de *mouri nouu* (moulin neuf).

un foulon construits depuis peu au bout du canal d'irrigation des propriétés en amont ; la hauteur de chute qui était assez faible pour le moulin était presque nulle pour le foulon. Au vu du plan de 1757 on peut supposer que l'écoulement de l'eau devait se faire par un cassis sur le chemin ; s'il avait lieu par un aqueduc, ce que rien n'indique, le canal de la Bâtie-Montsaléon ainsi que les gravières qui s'accumulaient en cet endroit ne permettaient pas non plus d'augmenter la chute par un curage à bras ; donc dans tous les cas il y avait un grand avantage à faire exécuter le déblaiement par la rivière même en construisant le pont de façon que le courant fut dirigé sur ce point. Cela ne devait même pas paraître nuisible aux terrains de la rive droite, dont le chemin royal⁶ établi depuis près de 20 ans sur le bord était une sorte de garantie. Quant au canal des Subteytes de la Bâtie il n'avait qu'à prendre l'eau un peu plus bas comme il l'avait fait autrefois.

Quoi qu'il en soit, l'étrange disposition donnée au pont de Chabestan allait mettre en péril tout ce qui était sur la rive droite en aval où le torrent se trouvait poussé.

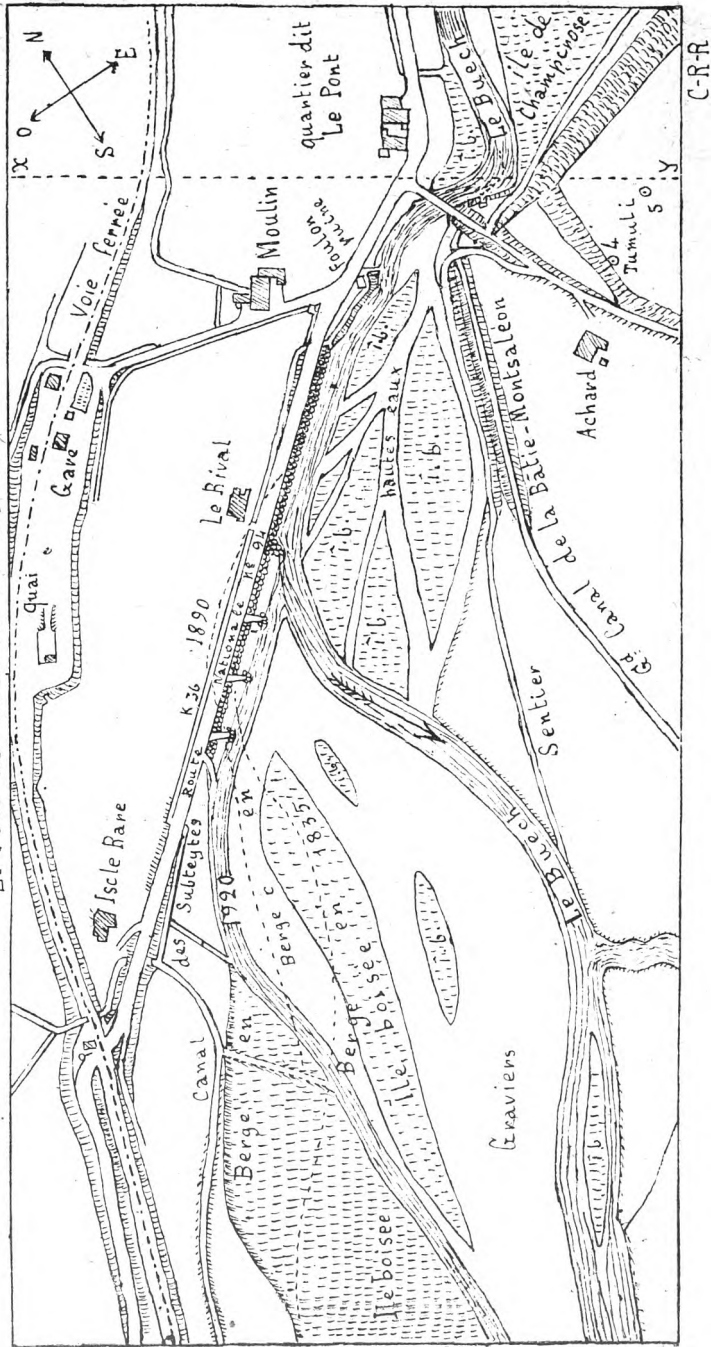
Le canal des Subteytes était le premier à être emporté dans sa prise et sur plus de 300 mètres. Ainsi lésés, les habitants de la Bâtie-Montsaléon, réunis en assemblée générale le 13 avril 1789 pour répondre au questionnaire envoyé par la commission extraordinaire des Etats du Dauphiné, se plaignent « *que le nouveau pont construit à Laric fait croiser le lit de la rivière qui rend la prise (du canal) difficile, coûteuse et la plupart du temps impossible* ». Ils accusent M. de Ruffo d'avoir fait détourner l'ancien canal et de vouloir que les arrosants fissent une cense, etc.⁷.

A partir de ce moment, la question du manque d'eau au

⁶ Ce chemin royal, concédé par Louis XV, sous le nom de Nouvelle route de Gap à Serres par Veynes, avait été exécuté de 1757 à 1759, tous les habitants de la vallée avaient été appelés à y travailler et à y apporter les pierres de leurs champs.

⁷ Voir au *Recueil* des réponses faites par les communautés de l'élection de Gap, publication de l'imp. nat^{le}, année 1900, par l'abbé Guillaume, la plainte des habitants de la Bâtie, page 49.

Le Pont-de-Chabestan en 1920



dit canal menaçait de devenir un nid à procès, lorsque le 10 juin 1810, les époux d'Erard et Caroline de Ruffo, représentés par M^r Roustan, maire de la Bâtie, *cèdent*, pour la somme de 275 fr., au syndicat du canal des Subteytes « *le droit et faculté de prendre le fuyant d'eau du moulin et du foulon pour le conduire par le moyen d'un aqueduc traversant la route d'Espagne en Italie* », etc. Cette cession ou vente* semble étrange, pour ne pas dire inique, le fuyant d'eau, rendu forcément à la rivière, devenait propriété nationale, ou pour mieux dire, du canal qui passait au bas de la berge par suite de sa prise au-dessus de l'ancien pont, comme l'indiquent le plan des experts Corréard et Vallon et les plaintes des habitants de la Bâtie; le propriétaire du moulin n'avait donc pas le droit de vendre cette eau, même sous le prétexte qu'il dut invoquer qu'il possédait un bout de berge au-dessous de la nouvelle prise.

Cet arrangement avec le gendre de M. de Ruffo laissait le canal sous l'action érosive du torrent dans la partie située entre le foulon et l'aqueduc traversant la route. A chaque forte crue la rivière continuait à démolir sa berge et le canal subissait des avaries qu'il fallait réparer aux dépens du terrain restant entre le Buëch et la route; cette dernière dut même être protégée par des digues à plusieurs reprises.

Bref, en novembre 1886, à la suite d'une très forte crue, provoquée par d'abondantes pluies, le Buëch attaquait le pont même: il arrachait en grande partie les pierres de taille de la culée gauche qui a été construite au milieu de la rivière; les voussoirs à crossette de l'assise inférieure de la voûte de ce côté restaient en partie suspendus. En même temps l'eau projetée sur la rive droite en aval détruisait la digue, la route, puis le canal qu'on avait cru abrité définitivement par elle; 200 mètres de route endiguée disparaissaient ainsi.

* Cet acte passé devant Louis Gontard, notaire à Serres, porte les signatures du fondé de pouvoir Roustan, des trois syndics Veyne, Givaudan, Laurent, et des avocats Provansal, Achard.

Les réparations au pont, où l'on n'osait presque plus passer avec des chargements, furent faites en 1888 et coûtèrent près de 5.000 fr. La reconstruction de la route sur le même emplacement fut longtemps discutée. Un passage provisoire avait été établi sur la propriété voisine ainsi que pour le canal. L'ingénieur qui était à Gap à ce moment prétendait que c'étaient les hauts Alpains qui étaient cause du désastre⁹. Il ne tint aucun compte des nombreuses demandes verbales et écrites qui lui furent présentées, ni de la protestation contre la réparation du pont qu'on aurait pu à ce moment modifier pour l'établir dans de meilleures conditions ou tout au moins y adjoindre un éperon correctif. Il fit dresser un projet de déviation de la route suivant une courbe d'environ 572 mètres de long, partant du point kilométrique 35.866, passant au bas du talus contre la gare et revenant vers le foulon au point kilométrique 36.343, allongeant ainsi le chemin de 95 mètres; ce projet nécessitait quand même la construction d'une digue pour la défense de la partie inférieure de la courbe et du reste de la route en aval.

Enfin, en 1892, sur le rapport d'un ingénieur plus clairvoyant¹⁰, la route fut rétablie sur son emplacement primitif; mais l'érosion avait eu le temps de faire des progrès et la réparation nécessita plus de 30.000 fr. de dépenses, la brèche à combler ayant alors 265 mètres de long.

En 1914, nouveaux dégâts à la même culée du pont et nouvelles réparations; on posa alors en amont, pour la préserver, un certain nombre de gabions en fils de fer remplis de pierres.

On peut résumer ce qui précède en disant que le *pont de Chabestan*, par sa position oblique et sur la rive droite de la rivière, *est une offense au sens commun; il est fort peu avenant pour la viabilité, profondément agressif pour les*

⁹ Ce sont les sales habitants des Hautes-Alpes (*sic*) avec leurs sales moutons qui en sont la cause, et ils n'ont que ce qu'ils méritent, disait-il.

¹⁰ M. Grandidier, ancien président de la *Société d'Etudes*.

terrains et la route en aval, et il demeure un sujet perpétuel de dépenses onéreuses.

L'état actuel du quartier de Pont-de-Chabestan est indiqué par le deuxième plan annexé, lequel présente d'abord le pont sur la courbe bizarre que forme, depuis une douzaine d'années, le courant principal du Buech dans son vaste lit caillouteux parsemé d'îlots boisés.

Sur la rive droite, on voit, en face du pont, une grande construction formée de deux maisons séparées par une cour; au-devant passe la route nationale n° 94 de Pont-Saint-Esprit à Briançon qui occupe la place du vieux chemin royal. Plus loin est le moulin de Chabestan dont il a été question et qui a été agrandi dans la partie sud; son bief est un canal d'irrigation qu'on a exhaussé vers le bas pour augmenter la chute et qui reçoit la plupart des débris des ravins à droite du thalweg. Devant le moulin passe le chemin n° 29 allant vers la gare du P.-L.-M. et vers Aspremont; ce chemin sépare les communes de Chabestan et de la Bâtie-Montsaléon. La prise du canal des Subteytes se voit sous la route au bief d'aval et à l'angle Est du foulon en ruines; ce canal est d'abord resserré entre la route et le Buech sur ses 60 premiers mètres où il est sur le point d'être emporté, car rien de sérieux ne le garantit, il traverse ensuite la route protégée par 300 mètres d'enrochements avec épis plongeants et la suit dans son caniveau jusqu'à une distance d'environ 370 mètres où il la traverse de nouveau. En haut du plan est la gare et l'indication en pointillé de la voie ferrée montante qui suit le bas de la douve B dont parle l'acte de 1757; plus bas sont deux maisons de campagne, le passage à niveau de la voie ferrée sur la route nationale et la maison de la garde-barrière.

Sur la rive gauche, on voit, immédiatement au-dessus de la culée du pont, la prise du grand canal de la Bâtie-Montsaléon¹¹ et le chemin conduisant à la vaste propriété de

¹¹ Construit de 1852 à 1857, il a environ 5 kilomètres de long sur sa branche mère et arrose 128 hectares de terrain.

Champcrose; puis le chemin de grande communication n° 49 qui du pont va vers Chabestan en suivant le talus de la terrasse des tumuli. Cette terrasse est de la même époque que celle dont il a été parlé sur la rive droite (page 80) ; 27 tumuli y ont été relevés dans la partie appelée plaine de Champcrose et Fonteilles, par M. Lambert, agent-voyer en retraite à Veynes; il les a indiqués et numérotés dans un plan qui devait être publié au *Bulletin* de la Société d'Études lors des fouilles faites dans six de ces sépultures¹². Je possède une copie de ce plan. Près du pont est un petit chemin conduisant aux îles qui sont de ce côté; la partie de ce chemin qui est au-dessus du grand canal est tout ce qui reste du vieux chemin de Laric en face duquel était l'ancien pont dont il a été parlé.

Enfin, le modeste village de Chabestan dont notre plan ne comporte que 2 ou 3 maisons, est situé à 2 k. $\frac{1}{2}$ environ à l'Est du pont. L'agglomération principale est composée d'une douzaine de maisons entourant l'Eglise sur un petit mamelon; elle domine une sorte de cuvette ou vallon courbe qui s'ouvre au S.-O. du côté du Buech; son sol, qui est argileux, retient les eaux de pluie et constitue ainsi des champs ou prés non irrigables dits d'étang ou d'estang; c'est vraisemblablement à cette position en tête de l'étang que le village doit son nom. Le château, ou mieux les deux châteaux de Laric occupent le haut du vallon au Nord du pays.

Le Rival, près Pont-de-Chabestan, septembre 1920.

C.-R. ROMIEU.

¹² Voir au *Bulletin*, année 1902, pp. 24 et 339. Année 1904, pp. 101 à 140. Remarquer ici sur le plan les tumuli n°s 4 et 5 non fouillés. Ce dernier, un des mieux conservés, a été le premier que j'ai signalé en 1901 à mon bien regretté ami David Martin.

NÉCROLOGIE

M. le marquis DE MONCLAR

M. le Marquis de Monclar est mort, le 14 janvier de l'an dernier¹, dans la 77^e année de son âge, en son château d'Allemagne, près de Riez. Ce Bas-Alpin de vieille roche était membre de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes depuis le 10 juillet 1881, c'est-à-dire depuis les premiers jours de sa fondation. Elle doit saluer cet homme excellent qui, le dernier de son nom, disparaît ainsi; sa vie active s'écoula tout entière au service de la France tant que ses forces le lui permirent et, aimant le passé de son pays, ses vieux jours se remplirent d'études méritantes qui font connaître mieux les réalités d'autrefois.

*
**

Joseph-Anne-Amédée-François de Ripert de Barret, marquis de Monclar², était né à Paris, le 31 mai 1844, et il descendait par les femmes de la puissante souche des Artaud de Montauban dont l'éclat a dominé les Alpes dans le moyen-âge, entre Die, Vaison et Gap.

¹ Et non pas le 20 janvier comme on l'a dit à Paris dans la notice qui lui a été consacrée (*Paul Durrieu*, François de Ripert-Monclar : Bibliothèque de l'École des Chartes, t. LXXXII, 1^{re}--3^e livraisons, janvier-juin 1921, Paris, Auguste Picard, p. 247).

² Les funérailles de M. de Monclar ont eu lieu le 17 janvier au cimetière d'Allemagne.

³ Montclar, Basses-Alpes, canton de Seyne.

Ayant le goût de l'histoire, il voulut passer par l'Ecole impériale des Chartes, d'où il sortit, le 9 janvier 1865, archiviste-paléographe en soutenant un « Essai sur la domination des empereurs d'Allemagne en Dauphiné et en Provence au moyen-âge » depuis 1032 jusqu'en 1437. L'exposé de cette thèse d'histoire régionale révélait un esprit droit et attentif : elle était une promesse pour l'avenir. M. de Monclar sortait de l'Ecole le premier d'une promotion qui comprenait des hommes comme M. Emile Alglave, le futur professeur de science financière à la Faculté de droit de Paris, et M. Henry Lemonnier, le futur professeur d'histoire moderne à la Sorbonne.

Cependant, son éducation terminée, M. de Monclar choisit la carrière qui, pour un homme de son monde, s'ouvrait tout naturellement devant lui : le quai d'Orsay l'accueillit. Il ne tarda pas à connaître ce jeu classique de chassé-croisé qui, pratiqué sur la surface de la terre, fait courir successivement un homme correct et distingué comme secrétaire d'ambassade à Mexico, à Lima et à Santiago, puis comme consul de France à Tiflis, à Brême, à Stuttgart et à Florence, puis comme consul général à Montevideo, à Amsterdam et à la Havane, puis comme ministre plénipotentiaire au Venezuela.

Ce jeu présente des avantages : il tient en haleine les agents de la France et il les empêche de se laisser gagner trop par le pays où ils sont, mais il menace aussi d'ahurir bien plutôt qu'il ne mûrit les têtes amenées à subir de tels courants d'air violents et contraires qui soufflent des quatre coins du monde.

A Mexico, pour commencer, placé auprès de l'éphémère empereur Maximilien d'Autriche, il fut ainsi que lui condamné à mort et il n'échappa que très difficilement au sort de ce malheureux souverain. A Caracas — pour

* Ecole Impériale des Chartes. Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion 1863-64 pour obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe. Paris, librairie de Ad. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19, 1864, pp. 53-56.

finir sa carrière — au milieu des troubles perpétuels qui affligent ces beaux pays, une des énormes, répugnantes et très venimeuses araignées du Venezuela, qui y sont à craindre plus que les hommes eux-mêmes, vint le piquer au front : il dut craindre, en regagnant la France, de perdre la vue.

M. de Monclar était, assurément, commandeur de la Légion d'Honneur et décoré de la médaille du Mexique, honneurs qu'il avait bien gagnés, mais le repos consolant que donnent les campagnes paisibles de la douce France lui était devenu bien nécessaire. C'est là, enfin, qu'il allait pouvoir vivre, selon ses goûts, d'une vie à la fois agréable et raisonnable en donnant la mesure réelle de son esprit et de son cœur à ses proches ainsi qu'à des amis dignes de le comprendre et de l'aimer.

Sur ces rives fortunées du Colostre, de la Cléonne et de l'Auvestre, qui portent à la fois le noyer et l'olivier, où les parfums du thym et de la truffe entourent les restes imposants de la majesté romaine, sa terre d'Allemagne l'attendait : elle l'avait attendu avec patience, sûre de l'avoir un jour tout entier parce qu'il avait le cœur fidèle.

*
**

Dès que sa vaste demeure se trouva restaurée, ranimée et consolée autant qu'il le pouvait de cette longue absence du maître, celui-ci porta ses regards sur l'histoire de Provence que, depuis quarante ans, il avait dû délaisser aussi.

Précisément un de ses camarades d'école, M. Léopold Duhamel, se retrouvait archiviste de Vaucluse. L'Académie de Vaucluse, animée alors de l'activité féconde de son secrétaire général, M. Labande, l'un des confrères plus jeunes de M. de Monclar, ne demandait, de son côté, qu'à l'accueillir. Tout se trouvait favorable.

En peu de temps, ainsi, M. de Monclar fit son œuvre et cette œuvre, marquée de son talent personnel, restera.

C'est l'édition du cartulaire de la commanderie de Richerches, dépendante de l'ordre du Temple (1136-1214), publié et annoté par lui⁴. En tête de la publication des 262 pièces de ce cartulaire, si importantes pour la région d'Orange, de Saint-Paul-Trois-Châteaux, de Vaison, des Baronies et du Valentinois, publication telle qu'on peut l'attendre d'un érudit dirigé par les méthodes précises de l'École des Chartes, ce volume est, en effet, précédé d'une introduction étendue. L'auteur y résout l'histoire compliquée des grandes races féodales qui, à cette époque, se sont partagée cette région. Il y montre, au point de vue social, l'émiettement progressif et rapide des grands domaines, du X^e au XII^e siècles, par les partages successifs de chaque génération qui, donnant à chaque individu sa part égale, tendirent à réduire les grandes familles à la misère et au néant, puis, à partir de la fin du XII^e siècle, par une réaction subite, la stabilité du reste de ces domaines à peu près assurée par l'introduction du régime testamentaire qui permet désormais au père de se choisir un seul héritier parmi ses nombreux enfants. L'auteur analyse, enfin, avec bonheur, l'organisation économique de l'ordre du Temple qui, sur ses terres, se livrait notamment à l'élevage du cheval. Il y a là quelques pages maîtresses, procédant d'une observation avisée et juste.

On ne peut en dire autant des travaux de tous les érudits. C'est que, si M. de Monclar avait l'érudition nécessaire, il était davantage : il a montré qu'il avait la vue de ces horizons élevés que donne le regard et que note le burin de l'histoire.

Il a peu écrit, mais ce qu'il a écrit de ce niveau demeurera.

⁴ Mémoires de l'Académie de Vaucluse. Documents inédits pour servir à l'histoire du département de Vaucluse. Avignon, Fr. Seguin, imprimeur, 13, rue Bouquerie. Paris, H. Champion, éditeur, 5, quai Malaquais, 1907, in-8° de clxiv-307 pp. A quelques exemplaires de cet ouvrage sont jointes 6 planches de photographies hors texte reproduisant 6 des feuillets du cartulaire.

Enfin, suivant le jugement de celle qui l'a le mieux connu et, par conséquent, aimé, « il fut un bon Français et un parfait chrétien ».

On ne peut rien ajouter à cela.

Manteyer, 13 février 1922.

G. DE MANTEYER.



BIBLIOGRAPHIE

Paul GUÉRIN-LONG. — *Sonnets antiques* suivis de *Poésies diverses*, du *Faux galant* et *Pièces à dire* (1870-1871.-1914-1918). Préface d'ABEL BONNARD. — Aix. Imprimerie-librairie Makaïre (P. Vadon, successeur) 2, rue Thiers. 1920. — Prix : 5,50.

Quelques pièces de vers publiées dans notre bulletin ont permis à nos adhérents d'apprécier le mérite littéraire de notre éminent confrère M. Paul Guérin-Long, président du Tribunal civil d'Aix-en-Provence; mais ce petit livre, dont nous donnons ci-dessus le titre et dont nous ne saurions trop recommander la lecture, renferme la quintessence de son œuvre poétique. Nous ne pourrions mieux le résumer qu'en citant quelques lignes de la préface de M. Abel Bonnard : « Parmi toutes les qualités qu'offre le livre de M. Guérin-Long on goûtera d'abord sa variété. Celui qui l'a écrit est un lettré véritable; mais non point de ceux qui restent les captifs des livres. Il retrempe les vers des anciens poètes dans la nature qui les inspira. Il n'est lettré que pour mieux être vivant. Il aime sa patrie du plus simple et du plus généreux amour. Certains des vers qu'il lui a consacrés ont un accent prophétique; mais c'est peut-être dans la fantaisie que le poète se trouve le plus à l'aise, comme en témoigne sa comédie si leste, si preste, si pimpante : le *Faux galant*... »

Ajoutons qu'il chérit sa petite patrie comme la grande et que plusieurs des pièces du recueil (et non les moins agréables), la *Vieille maison*, *Mon jardin*, le *Pieux clocher*, etc., évoquent le souvenir d'Embrun, sa ville natale.

E. H.

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP

Altitude : 735m20 (moyenne barom. 699m^m) au nord, à l'ombre. Heure des observations : 7 h. du matin

Relevés par Messieurs CLARON et BOURCET (M. CHABOT pendant les vacances)

Observations du deuxième trimestre 1921

AVRIL					MAI					JUIN				
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	703.2	+ 4.0	+19.5	—	1	695.9	+ 0.7	+48.9	0 ^m /9	1	699.0	+11.0	+25.2	1 ^m /0
2	702.2	+ 0.3	+22.0	—	2	695.4	+ 5.4	+16.7	2 4	2	699.1	+10.3	+21.3	—
3	698.8	— 0	+19.8	—	3	693.5	+ 2.7	+19.8	—	3	702.0	+10.6	+27.9	7 5
4	696.2	+ 0.5	+22.0	—	4	691.4	+ 0.6	+18.3	—	4	702.1	+10.3	+26.7	—
5	697.3	— 0	+19.5	—	5	691.9	+ 5.4	+16.7	1 8	5	698.5	+ 4.3	+26.3	4 7
6	695.5	+ 2.3	+17.5	—	6	696.8	+ 0.9	+19.7	—	6	695.8	+ 4.3	+26.8	—
7	694.6	+ 1.1	+13.5	2 ^m /7	7	697.9	+ 1.0	+21.8	—	7	695.9	+ 3.2	+22.2	0 2
8	694.2	+ 1.3	+15.2	—	8	697.4	+ 5.0	+10.3	12 9	8	691.8	+12.6	+25.6	2 3
9	693.3	+ 3.2	+14.6	—	9	699.7	+ 5.3	+12.7	16 0	9	697.0	+10.6	+24.7	—
10	699.9	+ 0.4	+15.3	—	10	702.2	+ 7.3	+17.2	—	10	697.3	+10.2	+24.2	—
11	700.7	+ 3.3	+19.0	—	11	701.9	+ 2.1	+22.2	—	11	700.1	+ 7.8	+24.8	—
12	701.3	+ 0.4	+21.3	—	12	701.4	+ 4.2	+22.5	0 5	12	703.4	+ 8.3	+25.1	—
13	700.6	+ 0.6	+20.5	1 2	13	700.7	+ 8.6	+18.8	4 5	13	703.7	+10.3	+26.0	—
14	697.5	+ 4.0	+19.3	0 8	14	702.2	+ 7.0	+24.2	—	14	697.1	+ 9.1	+23.1	—
15	689.4	+ 2.2	+10.7	0 7	15	701.2	+ 8.5	+27.5	1 4	15	699.4	+ 6.9	+23.3	—
16	686.8	+ 2.9	+ 9.1	—	16	699.4	+ 8.6	+22.0	2 3	16	698.6	+ 7.3	+26.2	—
17	689.0	+ 2.9	+10.0	0 9	17	697.2	+10.0	+22.2	4 2	17	697.0	+ 6.4	+27.1	—
18	689.3	+ 0	+ 8.7	9 6	18	700.1	+ 9.5	+23.0	3 0	18	697.3	+ 6.7	+27.4	0 9
19	691.8	+ 1.3	+12.3	—	19	701.0	+ 8.7	+16.1	2 2	19	700.1	+ 8.3	+23.2	1 4
20	696.4	+ 1.5	+10.0	—	20	702.0	+11.3	+24.1	5 6	20	703.4	+ 4.4	+23.5	—
21	697.1	+ 2.0	+13.2	—	21	702.4	+ 9.3	+26.2	0 4	21	703.7	+ 5.4	+21.7	—
22	698.1	+ 0.6	+14.9	—	22	701.5	+ 8.0	+25.3	3 9	22	697.1	+ 9.3	+25.2	—
23	699.1	+ 0.7	+16.1	—	23	701.3	+10.0	+24.0	3 1	23	699.4	+ 7.1	+25.6	—
24	695.5	+ 0.8	+12.5	2 2	24	701.7	+ 8.0	+23.8	3 8	24	702.2	+11.7	+29.7	—
25	695.2	+ 1.8	+15.7	—	25	701.4	+ 6.7	+24.4	0 5	25	702.2	+ 9.8	+30.7	—
26	697.8	+ 0.6	+20.2	—	26	699.5	+ 5.4	+25.5	—	26	702.5	+11.5	+30.5	4 3
27	700.0	+ 0.3	+24.1	—	27	696.1	+ 8.3	+24.2	3 8	27	704.2	+11.3	+29.7	2 3
28	700.0	+ 0.7	+21.9	3 0	28	693.1	+ 8.7	+20.9	2 2	28	705.5	+14.0	+29.0	—
29	695.7	+ 3.7	+20.1	—	29	695.9	+ 7.6	+19.8	0 2	29	701.5	+12.0	+28.7	—
30	695.9	+ 1.3	+19.7	—	30	698.3	+ 9.4	+24.1	0 8	30	703.9	+ 9.3	+29.7	5 9
					31	700.5	+10.3	+25.8	3 2					

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP
 Altitude : 735^m20 (moyenne barom. 699^m/m) au nord, à l'ombre. Heure des observations : 7 h. du matin
 (Relevés de Messieurs CLARETON ET BOURCET (M CHABOT, pendant les vacances))

Observations du troisième trimestre 1921

JUILLET						AOÛT						SEPTEMBRE					
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie		Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie		Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	
1	705.4	+ 8.8	+29.9	5 ^m /9		1	702.4	+11.3	-33.5	—	—	1	704.0	+ 7.8	+28.2	—	4 ^m /0
2	702.7	+11.1	+27.2	—		2	703.0	+10.8	-33.8	—	—	2	703.8	+ 7.5	+28.4	—	—
3	700.3	+ 9.8	+26.3	—		3	701.8	+13.7	-33.0	1 ^m /2	—	3	703.0	+ 8.7	+21.0	—	7
4	699.8	+10.4	+26.2	—		4	702.0	+12.0	-30.8	1	—	4	700.4	+13.3	+26.0	45	—
5	699.8	+ 7.4	+26.1	—		5	704.0	+12.0	-30.8	—	—	5	699.5	+10.0	+24.0	—	—
6	704.1	+ 8.5	+28.6	—		6	704.3	+ 7.9	-33.3	—	—	6	700.0	+11.0	+27.0	—	—
7	701.4	+ 8.8	+27.2	—		7	703.2	+10.0	-35.5	—	—	7	701.8	+10.5	+26.8	—	—
8	698.0	+ 6.3	+23.2	8	2	8	701.8	+12.2	-35.8	—	—	8	703.0	+ 5.5	+26.3	—	—
9	703.3	+ 6.8	+27.0	—		9	700.0	+14.0	-36.0	—	—	9	703.0	+ 8.7	+19.5	6	0
10	705.8	+ 4.6	+28.3	—		10	698.5	+10.5	-33.0	—	—	10	703.7	+12.0	+24.7	—	—
11	705.0	+ 8.9	+29.7	—		11	694.0	+12.5	-29.0	8	0	11	704.7	+ 8.0	+27.7	—	—
12	703.8	+ 9.5	+31.8	—		12	696.0	+13.3	-20.0	3	5	12	703.2	+ 9.5	+24.6	—	—
13	702.5	+ 9.5	+32.0	—		13	700.5	+ 7.0	-23.8	—	—	13	704.0	+ 9.2	+26.8	—	—
14	702.2	+11.3	+30.5	10	0	14	700.0	+ 7.5	-21.8	—	—	14	705.4	+ 5.8	+28.8	—	—
15	703.0	+ 9.8	+30.5	0	4	15	700.5	+ 8.0	-24.5	—	—	15	704.2	+ 7.0	+28.0	—	—
16	703.0	+12.2	+30.0	—		16	699.4	+ 7.2	-25.0	—	—	16	703.1	+ 8.2	+28.6	—	—
17	703.0	+14.8	+29.8	—		17	701.2	+ 4.8	-25.0	—	—	17	702.1	+ 9.0	+24.5	4	—
18	701.4	+14.2	+34.0	3	5	18	699.0	+ 4.8	-23.5	3	2	18	705.0	+12.2	+24.0	1	7
19	702.0	+10.7	+28.5	—		19	698.2	+13.8	-21.5	9	8	19	705.5	+10.0	+25.0	8	0
20	703.4	+15.5	+29.5	4	0	20	696.5	+ 8.5	-24.6	8	5	20	704.9	+ 9.2	+26.7	—	—
21	704.0	+12.0	+31.8	2	2	21	696.0	+ 7.4	-25.0	—	—	21	705.0	+ 9.8	+28.5	—	—
22	703.3	+16.0	+32.8	—		22	697.0	+ 7.3	-22.8	7	0	22	706.4	+10.0	+26.0	—	—
23	703.5	+13.8	+38.0	—		23	699.0	+ 9.5	-24.0	2	2	23	705.0	+12.0	+26.0	—	—
24	703.8	+12.2	+32.5	—		24	698.2	+10.8	-17.5	10	6	24	706.5	+ 6.0	+26.3	—	—
25	703.5	+ 9.6	+33.0	—		25	698.2	+ 7.8	-21.0	0	5	25	706.0	+ 6.7	+25.5	—	—
26	704.2	+11.7	+33.8	—		26	701.0	+ 9.0	-24.8	—	—	26	703.2	+ 8.0	+25.7	—	—
27	704.0	+12.3	+32.2	—		27	702.8	+11.4	-28.2	—	—	27	699.5	+11.8	+24.0	—	—
28	702.0	+13.2	+34.8	—		28	702.0	+10.0	-28.0	—	—	28	701.0	+ 5.7	+23.0	—	—
29	699.8	+15.0	+32.0	—		29	702.4	+ 8.5	-28.5	—	—	29	702.0	+ 6.4	+23.2	—	—
30	709.0	+13.0	+32.4	0	5	30	702.4	+ 8.8	-29.0	—	—	30	698.0	+ 5.0	+23.8	—	—
31	703.0	+10.2	+30.7	—		31	703.5	+10.5	-27.8	—	—						

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP
 Altitude : 739m²⁰ (moyenne barom. 699m¹²), au nord, à l'ombre. Heure des observations : 7 h. du matin (heure astronomique)
 Relevés de Messieurs CLARETON et BOURCET (M. Chabot, pendant les Vacances)

Observations du quatrième trimestre 1921

OCTOBRE					NOVEMBRE					DÉCEMBRE				
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	701.7	1.7	+23.0	—	1	708.7	—	3.8	—	1	693.3	0.8	5.5	3m ¹⁹
2	703.6	1.2	+24.5	—	2	702.9	—	1.1	—	2	688.9	3.3	8.6	0 2
3	705.1	5.2	+24.3	—	3	698.4	—	1.7	—	3	690.3	2.1	9.1	—
4	705.2	5.0	+26.5	—	4	696.2	—	2.9	—	4	695.1	4.0	9.3	—
5	704.1	4.8	+25.6	—	5	694.8	—	3.0	—	5	699.7	0.7	6.0	—
6	704.9	4.8	+25.6	—	6	696.2	—	1.6	—	6	702.2	2.0	7.5	—
7	707.3	4.6	+24.8	—	7	695.0	—	0.1	—	7	703.0	7.1	7.4	—
8	706.7	3.5	+25.7	—	8	693.7	—	2.1	—	8	700.8	1.2	10.1	—
9	704.0	2.3	+24.2	—	9	690.3	—	1.5	—	9	702.4	0.6	10.0	—
10	703.8	3.6	+23.1	—	10	694.9	—	5.0	—	10	701.9	0.5	10.2	—
11	705.9	4.5	+25.5	—	11	693.8	—	7.0	—	11	699.3	0.2	8.2	—
12	705.5	4.5	+26.5	—	12	698.8	—	10.6	—	12	699.8	4.5	8.1	—
13	707.1	5.7	+26.0	—	13	700.0	—	5.1	—	13	700.4	2.7	4.0	—
14	703.8	4.9	+26.2	—	14	700.1	—	1.0	—	14	700.0	5.5	1.7	—
15	707.8	12.5	+26.1	—	15	698.9	—	3.5	—	15	696.6	9.3	4.1	—
16	708.3	4.5	+25.9	—	16	695.8	—	1.0	—	16	697.4	12.1	6.5	—
17	708.8	3.9	+25.5	—	17	696.5	—	4.6	—	17	703.9	9.9	6.9	—
18	708.0	2.8	+25.1	—	18	699.9	—	2.9	—	18	701.5	4.5	13.0	—
19	708.0	4.5	+24.1	—	19	698.6	—	0.3	—	19	702.2	1.5	10.5	—
20	707.7	2.9	+24.0	—	20	695.7	—	0.1	—	20	702.1	6.8	9.9	—
21	706.9	1.1	+22.3	—	21	701.7	—	4.7	—	21	702.0	5.1	9.0	—
22	704.4	1.7	+23.6	—	22	706.7	—	5.1	—	22	702.6	9.2	10.7	—
23	701.1	2.2	+22.5	—	23	707.3	—	6.8	—	23	699.8	9.0	8.0	—
24	699.5	3.0	+14.0	—	24	704.7	—	7.2	—	24	693.3	6.2	8.5	—
25	696.5	0.2	+11.0	—	25	703.1	—	6.8	—	25	698.0	6.5	3.0	—
26	701.0	3.6	+19.4	—	26	702.2	—	7.3	—	26	700.0	5.5	8.0	—
27	702.7	3.6	+16.1	—	27	694.3	—	0.0	—	27	702.2	3.2	6.7	—
28	702.7	5.7	+12.5	—	28	697.8	—	2.0	—	28	705.2	5.8	12.5	—
29	701.6	4.2	+13.0	—	29	699.4	—	6.5	—	29	704.0	1.0	15.8	—
30	699.0	2.3	+17.4	—	30	699.1	—	7.5	—	30	703.0	1.5	9.5	—
31	705.3	0.4	+18.7	—						31	699.0	8.0	10.7	2

Le Secrétaire-Gérant,

H. HUGUES.





LA CARRIÈRE D'UN MARIN

au XVIII^e siècle

JOSEPH DE FLOTTE

(1734-1792)

CHAPITRE IV

Commandements en Méditerranée. — L'« Eclair » et l'« Aurore » — Flotte est nommé Capitaine de Vaisseau. — Campagne de l'« Aurore » à Alger. — Flotte aux Antilles. — Combat de Fort-Royal de la Martinique. — Flotte et Lamotte-Piquet. — Campagne de retour. — Le Maréchal de Castries prend le Ministère de la Marine.

Cette intrigue le laissait à Toulon, confiné dans une tâche que les officiers rouges avaient toujours considérée comme inférieure et presque humiliante, qui consistait à convoier les flottes du commerce, faire la police de la mer, et au besoin la guerre de Course, loin du théâtre de la vraie guerre... et de la gloire⁹².

Par une ironie du sort, Flotte y devait glaner plus de lauriers que les officiers du Comte de Grasse n'en ramassèrent sur le champ de bataille de la Dominique ! Il devait y gagner aussi la faveur du Monarque et prendre

⁹² Les auteurs citent volontiers, à ce sujet, la lettre d'un marin breton, le Chevalier de la Bretonnière, qui écrivait le 16 juillet 1779 : « convoier est sans doute la fonction la plus indispensable et le devoir le plus sacré de notre métier, mais c'est en même temps la partie la plus honteuse et la moins méritante, quoique la plus pénible et la plus délicate. (Hippeau. Le gouvernement de la Normandie aux XVII^e et XVIII^e siècles. 1863). On s'explique difficilement les contradictions de cette lettre.

enfin à la tête d'un Etat-Major plus voisin de ses idées, la place que lui méritait son talent.

Si la décision des bureaux qui l'éloigna du théâtre de la guerre avait été dictée par autre chose que par une mesquine vengeance, elle n'aurait pas eu de plus heureux résultats. De 1777 à 1782, pendant ces cinq années qui furent peut-être les plus belles et les plus fructueuses de sa carrière, de Flotte ne releva pas seulement le prestige de notre pavillon dans la mer intérieure, il rassura par sa valeur notre commerce national qu'un passé fâcheux avait mis en défiance contre la capacité et même la bonne volonté des « officiers rouges » ; il contribua par son libéralisme à combler le fossé creusé entre la Marine Royale et la Marine Marchande, à cimenter entre elles une union si désirable et qui eût évité bien des catastrophes, si l'effort du vaillant homme de mer eut été moins tardif et moins isolé.

La tâche qu'on lui avait laissée ne déshonora pas Flotte ; ce fut lui qui la rendit glorieuse par la façon dont il la comprit. Digne élève de Suffren, il ne se crut pas dispensé, comme convoyeur, des initiatives, même les plus hardies, toutes les fois que ces initiatives étaient possibles, sans risquer le sort des convois auxquels il devait donner l'escorte. Aussi bien dans la plupart de ses voyages on le vit ramener, avec les navires de commerce qui lui étaient confiés, quelque corsaire enlevé aux Anglais.

En moins d'un an qu'il commanda la *barque*-du Roy « l'Eclair »⁹⁹, sa première unité, ses états de service

⁹⁹ « L'Eclair », construit par les sieurs Doumet et Revest avait été lancé en 1771. Les documents de la Marine le désignent sous le nom de « barque ». Il n'en constituait pas moins un trois mâts de dimensions à peine inférieures à celles d'une frégate.

On appelait *barque*, en effet, dans l'ancienne marine, un vaisseau dont le mât d'artimon était dépourvu de cette partie supérieure qu'on appelle le perroquet. Le grand mât comme le mât de misaine avaient leur voilure complète et la plupart des barques avaient même ces accessoires appelés clinfok et bonnettes.

L'absence du perroquet d'artimon avait pour conséquence d'empê-

relatent une série de croisières fructueuses sur la Côte d'Afrique, du Cap Passaro au Cap Spartivento, dans les parages de Nice et de Villefranche, sur les Côtes d'Espagne et sur celles de Corse. L'« Eclair » était assez mauvais marcheur, mais la surprenante activité de son capitaine compensait en partie ce défaut.

Des prises répétées vinrent lui commencer une réputation dans laquelle sa finesse n'était pas moins admirée que son audace ! Le 3 octobre il mettait la main sur un navire chargé pour le compte des Anglais et naviguant sous un faux état civil ; le 22 du même mois, non loin des rivages de la Corse, où il avait conduit le « Zéphire », il forçait un corsaire britannique à amener son pavillon. Peu de semaines après, en janvier 1778, alors qu'il revenait de Bône où il avait escorté une flotille de commerce, il faisait inopinément la rencontre de 3 bâtiments anglais dont l'un était armé en course. C'est la première affaire sur laquelle les Archives de la Marine nous fournissent des détails circonstanciés. Malgré l'approche de la nuit, Flotte fit sonner le branle-bas. Le corsaire anglais ne songea pas à se mesurer avec un adversaire qui n'avait pourtant rien de bien redoutable ; le voyant faire des préparatifs pour l'attaque, il prit la fuite toutes voiles dehors, abandonnant à leur sort les deux navires de commerce.

Flotte se hâta de les amariner, puis il reprit avec le vent, la poursuite du fuyard, mais sa bonne volonté comme son habileté à tirer parti de sa voilure ne purent cette fois remédier aux défauts qui paralysaient la marche de l'« Eclair ». Cette petite corvette ne méritait décidément pas son nom, car le corsaire anglais s'échappa à la faveur de l'obscurité.

cher le navire de profiter des grands vents au même degré qu'avec une voilure complète. Cette circonstance est cause que Flotte ne réussira pas dans ses chasses avec l'« Eclair » comme il l'eût fait avec un meilleur vaisseau. Il y avait heureusement très peu de vaisseaux de ce type dans la marine française.

V. Cap. Mayne Red. « A la mer ». Description de la voilure d'un trois mâts.

Le 30 mars, Flotte désarmait à Toulon, plus sensible à son insuccès vis à vis d'un adversaire digne de lui, qu'au bénéfice matériel et moral de ses prises⁹⁴. Dans son rapport au Ministre, il s'en prend à l'« Eclair » et signale les modifications qui pourraient augmenter sa vitesse et partant son utilité⁹⁵.

Le Ministre répondit en lui confiant une de nos unités de second ordre les plus admirées et les plus appréciées, la frégate l'« Aurore »⁹⁶ dont M. de Bompar venait de

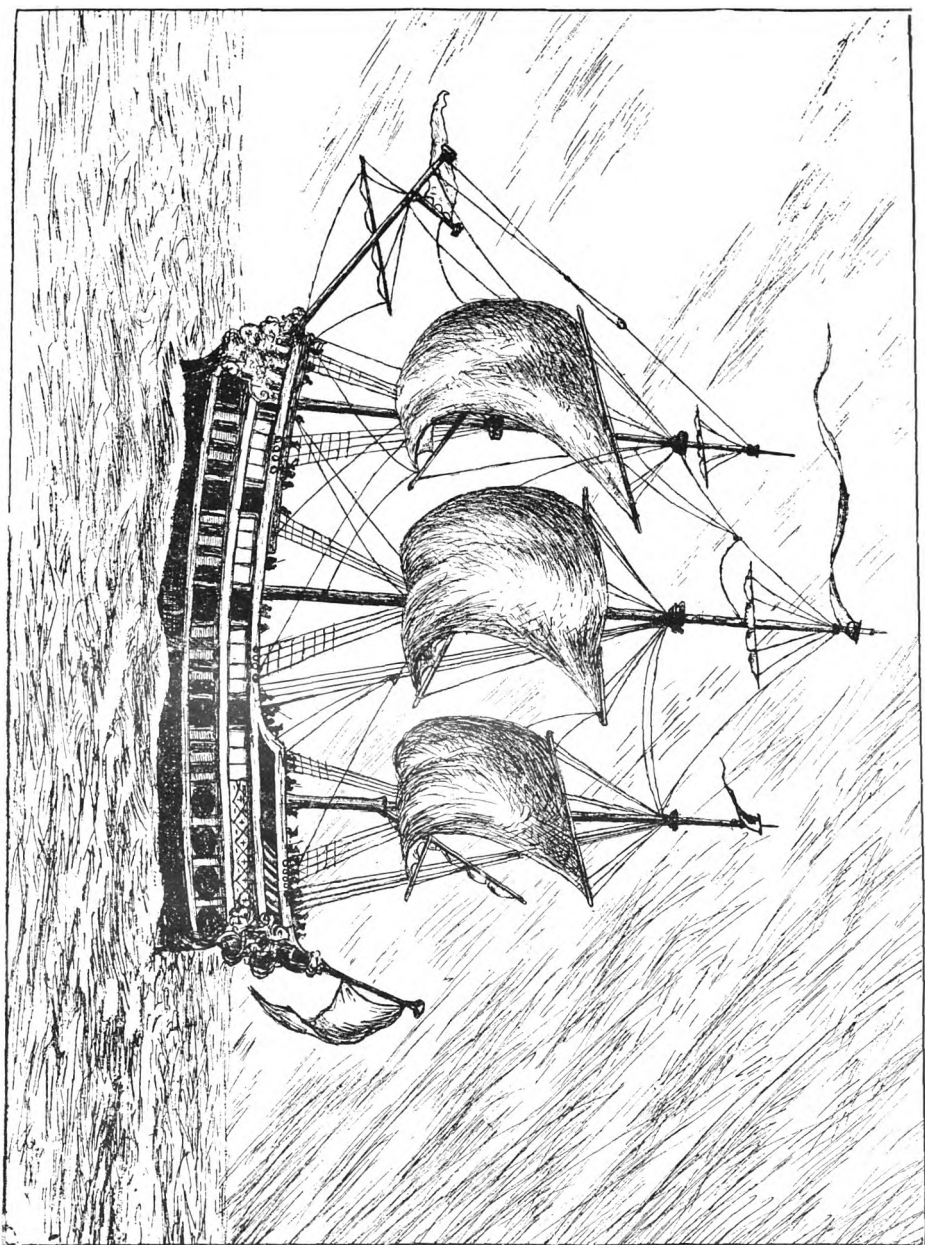
⁹⁴ Gazette de France. 14 août 1778. Le s^r Joseph de Flotte, lieutenant de vaisseau, commandant la barque « l'Eclair » prend et envoie à Toulon deux navires Anglais évalués 1 million. Cette évaluation doit être notoirement exagérée, car il ne paraît pas que la part du comte de Flotte dans la liquidation de ces prises ait eu la consistance que supposerait ce chiffre, mais il faut tenir compte de la facilité avec laquelle, dans le Midi, les nouvelles s'enflent en circulant.

⁹⁵ Lettre du 20 mars. Sartines en accuse réception le 15 avril dans une lettre publiée par M. Roman. B. N. Mss fs n° 33090.

⁹⁶ « L'Aurore » est un des navires de notre ancienne marine qui fit le plus parler de lui. Ozanne, sur l'autorisation du Roy, avait remis plusieurs plans à M. de Courtanvaux chargé d'une mission sur les côtes des Flandres et de Hollande. Celui sur lequel le marquis fixa son choix est reproduit dans l'intéressante relation que ce marin publia de son voyage. Un modèle en relief, admirable de détails, en fut dressé et ce modèle auquel il ne manque pas un cordage, existe encore à la bibliothèque Ste-Geneviève, alors que sa place serait si bien, semble-t-il, au Musée de la Marine !

« L'Aurore » qui tenait le milieu entre la frégate et la corvette, avait 66 pieds de long et pouvait porter jusqu'à 18 canons. Quoique la coupe en fut plus massive que ne le comportait son type, elle évolua pendant toute la campagne, avec une telle facilité, qu'elle ne « trouva point de navire à la surpasser en vitesse par les gros temps et en douceur dans ses mouvements. » Les Hollandais en furent tellement frappés qu'ils offrirent de gros avantages pécuniaires à Ozanne pour se l'attacher. (D^r Ch. Auffret. Les Ozanne, p. 19).

Artistiquement, le mérite de ce vaisseau n'était pas moindre : « La figure de l'avant, que M. Ozanne avait trouvé moyen d'asseoir sur l'éperon, donnait un coup d'œil nouveau pour les marins. Deux tritons portaient la voûte du couronnement. Ces deux figures, ainsi que celle de l'avant furent faites sur les dessins du s^r Bridan connu par les deux figures qu'il vient de faire au portail de Metz. » (Journal du



La Frégate l'Aurore

d'après la relation du Marquis de Courtanvaux



quitter le commandement⁹⁷, et le Roi le nomma capitaine de vaisseau⁹⁸.

Je suis persuadé, écrivait Sartines, en lui annonçant cette faveur, que par suite de votre application et de votre zèle, vous tirerez de la frégate l'« Aurore » tout le parti qu'il est possible d'en tirer⁹⁹.

Flotte, en effet, reprit la mer avec une ardeur qui faillit lui coûter cher. Comme, pour intercepter le commerce britannique et empêcher le ravitaillement de Mahon il croisait entre Majorque et Minorque, notre ancienne conquête restituée aux Anglais, il poursuivit et arrêta un navire Suédois qui tentait de pénétrer dans le port.

Le capitaine réclama, exhiba ses papiers de bord. Flotte hésita : les récentes circulaires ministérielles au sujet de l'abus du pavillon neutre en temps de guerre, circulaires auxquelles il n'était pas étranger, les circonstances, et sans doute aussi la nature du chargement le décidèrent finalement à conduire sa prise en France pour en faire juger la validité.

Malgré l'incertitude qui régnait alors et qui règne encore sur la notion exacte de la contrebande de guerre,

voyage du Havre à Amsterdam par le Marquis de Courtanvaux, p. 56).

L'« Aurore » fut un des derniers bâtiments de notre vieille marine qui reçut une ornementation aussi somptueuse. Louis XV ne tarda pas à simplifier ces pompes trop coûteuses et à adopter un modèle unique pour les unités du même genre.

⁹⁷ Lettre du 13 mars 1779. B. N. Mss. fs 33090.

⁹⁸ La Commission de J. de Fotte est à la même liasse aux Mss fs. Au parchemin est suspendu le cachet de cire royal. Sa date est du 20 avril, mais dès le 15 mai précédent, Sartines informait Flotte de sa nomination dans les termes suivants qui caractérisent bien les rapports qu'entretenait alors le Ministre avec les officiers d'Etat-Major.

« Le Roy a bien voulu, Monsieur, vous comprendre dans la promotion des capitaines de vaisseau que Sa Majesté vient de faire. Cette récompense qu'elle accorde à vos services doit être pour vous un nouveau motif de mériter, surtout dans les circonstances présentes où Sa Majesté attend de ses officiers toutes les marques de zèle dont ils sont capables ! Vous ne doutez pas, Monsieur, du plaisir que j'ai à vous annoncer cette grâce ».

⁹⁹ Lettre ci-dessus du 13 mars 1779.

Flotte pensait que si le Roy voulait bloquer Mahon, il convenait d'en prendre les moyens. Le tribunal des prises lui fit bien voir sa naïveté.

Les juges de l'Amirauté manifestaient ces sentiments chevaleresques qui les avaient jadis déterminés à rendre sottement aux Anglais la frégate « Blackfort » capturée pendant la guerre de 7 ans, avant la rupture officielle. La Plume d'ailleurs, chargée de la procédure, était là pour stimuler un sentiment déplacé qui mettait en échec la valeur des officiers d'épée. Si les juges ne jugeaient pas la prise régulière, il suffisait ce semble de l'annuler, mais ces magistrats poussèrent leur élégance de talons rouges jusqu'à condamner Flotte à payer une indemnité au capitaine Suédois détourné de sa route.

Cette ironique décision souleva tous les officiers d'épée, pour une fois solidaires. Le marquis de St-Aignan qui commandait la marine à Toulon, prit avec chaleur la défense de son capitaine et montra au Ministre le danger d'une pareille jurisprudence; attendu, disait-il, qu'il n'y avait pas d'officier assez riche, pour s'exposer désormais à des méprises qui le ruineraient ¹⁰⁰.

Sartines comprit; le Roy réforma la décision de l'Amirauté et Flotte put reprendre la lutte non seulement contre l'ennemi, mais encore, allons-nous voir, contre la chicane qui semblait s'attacher à ses pas.

Quelques mois après, le 20 août 1779, nous le voyons revenir d'Alger avec quatre navires anglais de fort tonnage, armés en course et pourvus d'une puissante artillerie ¹⁰¹.

L'arrivée de ces prises, véritable petite escadre, qui eût pu causer les plus grands dommages à nos armateurs de la Méditerranée, provoqua à Marseille une explosion d'al-

¹⁰⁰ Brun, op. cit. Port de Toulon. Année 1779. Le C^t de « L'Aurore » est désigné par cet auteur : le chevalier de Flotte.

¹⁰¹ Gazette de France, 1779. 3 septembre. Le s^r Joseph de Flotte, commandant l'« Aurore » arrive à Toulon avec 4 prises. B. N. Casier 75 et suiv.



M. de la Flotte

Je suis bien flatté de la
lettre que vous m'avez faite l'honneur
de m'écrire et bien reconnaissant de celle
que vous avez eu la bonté d'écrire au
Ministère. Je désire avec empressement
que le Roy me fournisse de nouvelles
occasions de rendre service au
Commerce et de mériter son éloger
que j'ambitionne aussi que de prouver
que rien n'égale les sentiments avec
lesquels j'ai l'honneur d'être

M. de la Flotte
votre très humble et très
obéissant serviteur

A bord de la frégate
l'Aurore ce 26 Août 1774.

Fac-simile d'une lettre écrite par le Comte de Flotte
à la Chambre de Commerce de Marseille

légressé. Le Maire, les Eschevins, les Assesseurs, en reconnaissance du service essentiel rendu au commerce de leur place adressèrent à Flotte des remerciements officiels¹⁰² et prièrent le Roy de payer leur dette de reconnaissance.

La Cour fut surprise. Au dire de certains historiens, elle était peu habituée à voir les ports de commerce se louer de pareille façon des officiers de la marine royale. Si quelques bureaucrate fut tenté de sourire devant l'expression de cette gratitude rôturière, ce ne fut ni Sartines, ni son Souverain. Ce fut encore moins Flotte qui, flatté de la lettre qu'il avait reçue et reconnaissant de la démarche faite en sa faveur auprès du Roy, répondit de son bord à la Chambre de Commerce, dans les termes les plus courtois, une lettre dont nous donnons le fac simile.

Les temps avaient marché depuis Louis XV. Louis XVI n'était pas plus indifférent au développement du commerce national qu'à l'honneur de son pavillon et l'on saisit très bien dans les lettres adressées par le ministre à Joseph de Flotte, et publiées par M. Roman, le reflet croissant de la satisfaction royale.

Le récit de cette affaire ne nous est pas directement connu par le rapport du Comte de Flotte qui a échappé aux plus minutieuses recherches, mais la réponse que fit Sartines à ce rapport¹⁰³ et surtout la relation adressée à

¹⁰² Mss. fs 33090, p. 176, la lettre est du 24 août 1779, elle est signée par le maire : Ferrari et par six-asseurs : MM. P. Napollon. E. Maccous. E. Henri Desbats. F. Trophe. Hancy.

Avec la minute de cette lettre nous avons trouvé, aux archives de la Chambre de Commerce de Marseille, la minute de celle adressée au ministre le lendemain et la minute de la réponse du Comte de Flotte à ces flatteuses démarches.

¹⁰³ Le rapport du C^t de Flotte est du 22 août. Il ne paraît pas être aux Archives Nationales, mais le n° 33090 des mss. fs. contient la réponse du Ministre de la guerre du 10 septembre. Cette réponse analyse le rapport du Commandant. C'était en effet sous l'ancien régime, une tradition de ne pas adresser aux officiers, en pareils cas, de simples accusés de réception, mais des rapports susceptibles d'être conservés dans leurs archives privées et rappelant leurs succès.

ce ministre par les députés du Commerce de Marseille, nous permettent d'en reconstituer tous les détails.

Arrivé à Alger, où il avait escorté, sur ordre, le bâtiment d'un armateur marseillais, M. Gemon, Flotte laissa le commandement de son navire à son second, M. Pas de Beaulieu, et descendit à terre pour remplir auprès du Dey la mission de courtoisie dont l'avait chargé son Souverain. Il sortait de cette audience quand un de ses matelots vint l'avertir que « l'Aurore » signalait de son mouillage la présence au large de quatre navires battant pavillon britannique et faisant route de conserve pour le détroit.

La nouvelle se fut bientôt répandue dans la ville. Européens et Barbaresques coururent au rivage, curieux des événements qui allaient se passer. Les neutres hasardaient leurs prévisions; les Anglais ricanaient. Il leur semblait impossible qu'un vaisseau dont le commandant était encore à terre, put appareiller assez à temps pour rejoindre les navires Anglais qu'on distinguait à l'horizon, forçant de voiles sous la brise de plus en plus fraîche.

La mer qui déferlait à la côte avec violence fut un premier obstacle pour le Comte de Flotte. Un autre sans doute eut hésité, mais dans toute sa carrière, nous n'avons jamais vu ce brave officier perdre une occasion de fondre sur l'Anglais. Après avoir couru de réels dangers, son canot parvint à accoster..... c'était pour lui l'essentiel, car il connaissait les merveilleuses qualités de sa frégate, la plus réussie qui fut sortie des mains d'Ozanne l'aîné.

Peu de marins, dit le marquis de Courtanvaux, dans sa relation de voyage, ont vu un bâtiment de cette force virer de bord dans une grosse mer avec autant de célérité et de diligence, sans perdre de terrain ³⁰¹. Les sujets britanniques qui surveillaient les événements de la côte, purent encore une fois, faire cette constatation. Dès que Flotte eut gagné

³⁰¹ *Journal du voyage du Havre à Amsterdam*, par le M^{re} de Courtanvaux, op. cit., p. 56.

Cette facilité était peut-être la qualité nautique la plus recherchée dans la marine à voiles. D^r Auffret, op. cit.

son bord, les cables furent coupés pour plus de célérité et « l'Aurore », déjà prête à la manœuvre, évolua pour barrer la route aux vaisseaux Anglais.

A ses nombreuses qualités, la frégate joignait une incontestable supériorité de vitesse, surtout sensible par les vents frais¹⁰⁸. Les ennemis virent bientôt que malgré leurs efforts, il faudrait finir par « en découdre ». Leur part était belle ! Ils n'avaient pas seulement l'avantage du nombre, ils avaient encore celui de l'armement, puisqu'à la faible artillerie de « l'Aurore », ils pouvaient opposer 64 canons, non compris les pierriers sur leurs gaillards, soit un total de 80 bouches à feu. Mais l'audace du commandant français¹⁰⁹ et la surprenante facilité avec laquelle évoluait son navire les frappèrent de stupeur. La frégate avait à peine tiré son premier coup de canon contre les corsaires que Flotte les vit tous les quatre amener successivement leur pavillon ! C'est qu'une idée « lumineuse », une idée dont nous allons voir toutes les conséquences, avait surgi dans leur cerveau peu combatif d'officiers marchands !

Ils se laissèrent donc amariner et conduire dans le port d'Alger, où ils arrivèrent à la confusion de leurs nationaux qui n'avaient pas quitté le rivage.

La lutte n'était pourtant pas finie, seulement les capitaines avaient jugé prudent de la porter sur un terrain moins... dangereux. Quand les navires eurent jeté l'ancre, les Anglais prétendirent que la prise était illégale comme faite en eaux neutres, et pour accentuer leurs prétentions, ils débarquèrent leurs équipages sous les yeux des français qui, n'osaient plus faire usage de leurs armes, et décidèrent leur consul à porter l'affaire devant les Tribunaux du Divan.

C'était sans doute la première fois qu'un Barbaresque avait à trancher une question de droit des gens, entre bel-

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ Lettre du ministre de Sartines du 10 septembre 1779, répétant ce renseignement du rapport officiel du C^t de Flotte. Mss. fs. 33090.

ligérants Européens. Elle était particulièrement délicate puisqu'elle n'a guère reçu que de nos jours sa solution définitive. Il y a lieu de croire au surplus que le Gouvernement Algérien ne s'embarrassait guère des arguties de jurisconsultes. C'était une lutte d'influence qui s'engageait. Le chargé d'affaires Anglais ne s'en cachait pas et Flotte s'en rendait lui-même parfaitement compte. Notre marin transformé en diplomate, était en bonne posture, il sut en profiter. Sa prestance, sa distinction, le ton ferme qu'il prit à l'instar des grands marins de l'époque, sur une question intéressant l'honneur de son pavillon produisirent une profonde impression sur le Dey.

Désireux malgré tout de ménager tous les intérêts, ce Souverain fit consulter par son Vekil Kareji¹⁰⁷ les consuls des états européens accrédités à sa Cour. Leur réponse fut à peu près unanime et conforme aux conclusions de notre propre consul, M. de la Vallée.

L'éloignement des navires britanniques quand ils furent découverts par « l'Aurore », ancrée déjà à une lieue du rivage, c'est-à-dire à une distance alors supérieure à la portée du canon; leur destination qui n'était pas le port d'Alger, ainsi qu'en faisait foi leur livre de bord; mais surtout le fait que les capitaines marchands avaient attendu pour émettre leurs prétentions, que la fuite fut devenue impossible, auraient sans doute dicté les décisions d'un tribunal plus moderne. Le Vékil donna raison aux Français, déclara les navires de bonne prise et leurs équipages prisonniers de guerre, mais ne pouvant oublier ses instincts de pillard, il n'omit pas en notifiant au Comte de Flotte la décision de son Souverain, de réclamer discrètement son « courtage » sous la forme d'une partie du chargement.

¹⁰⁷ M. de Sartines emploie l'orthographe Vek-il-Argi. La traduction littérale de l'expression véritable : Wekil Kareji est : représentant délégué aux relations extérieures. A la différence du Bey qui n'est qu'un chef local, le Dey se trouvait être un représentant du Sultan, délégataire de sa Souveraineté; il avait comme tel des Secrétaires d'Etat. (Note de M. Ben Ali Fekar, professeur d'arabe à l'Ecole Sp^{re} de Commerce de Lyon).

A ces appétits, Flotte réserva l'approbation royale qui un peu plus tard, parvint au délicat fonctionnaire avec la marchandise convoitée, par les soins de M. Lombard, commissaire général ¹⁰⁸, puis il fit rechercher les marins Anglais disséminés dans la ville, les força à rembarquer et reprit à la tête de sa petite escadre le chemin de Toulon.

En cours de route, après avoir croisé une frégate Danoise qui se rendait à Malaga, il entreprit la poursuite d'un nouveau corsaire Anglais, la mena jusque dans les eaux de Mahon, et ne l'abandonna que sous les canons de fort Philippe ¹⁰⁹.

La conduite de cette affaire ne pouvait que « maintenir et relever la considération accordée au nom Français sur la côte Algérienne. » La Cour ne se montra pas moins satisfaite de ce hardi coup de main que les Marseillais eux-mêmes ¹¹⁰.

« Je suis bien aise », écrivait Sartines à de Flotte peu de jours après, « qu'on vous doive l'exemple des démonstrations singulières que les Algériens ont fait paraître à cette occasion. »

« Le Roy, Monsieur, est très content de vous ¹¹¹. »

¹⁰⁸ Le chargement d'un de ces navires consistait en marbres précieux qui avaient attiré la convoitise du ministre Turc. Le Roy avait chargé M. Lombard de l'acheter à la vente si elle avait lieu incessamment, ou par estimation, si les formalités de liquidation des prises devaient retarder les enchères outre mesure. Lettre ministérielle du 23 septembre 1779. Mss. fs. 33090, p. 187.

¹⁰⁹ Lettre du même, datée du 10 sept. v. sup.

¹¹⁰ L'abondance de la correspondance relative à ce succès indique l'importance qu'y attachait le Roy. Avec la réponse du Ministre à la Chambre de Commerce de Marseille qui est à cette Chambre, nous trouvons aux Mss. fs. de la B. N. n° 33090, deux lettres au Comte de Flotte, l'une relative à sa navigation et l'autre spécialement écrite sur les ordres du Roy, relative à l'incident diplomatique si heureusement réglé par cet officier.

Il y a encore trace d'une correspondance avec notre consul, et d'une autre avec les bureaux du Tribunal des Prises pour l'envoi et la remise des marbres précieux demandés par le Vekil.

¹¹¹ Flotte n'oublia pas de faire valoir le précieux concours que lui fournit M. Pas de Beaulieu. Dans une lettre du 17 février de l'année

La marche d'une carrière dépend plus souvent des circonstances que des volontés hiérarchiques elles-mêmes. Il est pour le moins hasardeux de voir dans la tâche qui fut confiée à de Flotte après son retour d'Alger, l'effet d'un désir latent de contrebalancer la réputation qu'il venait d'acquérir dans ses premiers commandements ! Cette idée malgré tout, se présente naturellement à l'esprit, quand on le voit chargé d'escorter sans autres forces que les canons de l'« Aurore » la flottille destinée à ravitailler à Port-Royal de la Martinique l'escadre de Lamotte-Piquet¹¹².

Depuis le début de la guerre, le gros des forces anglaises avait délaissé la Méditerranée pour défendre en Amérique et en Asie, aux Antilles et aux Indes, des intérêts prépondérants. Flotte et sa frégate n'avaient à se mesurer qu'avec des corsaires ou des unités éparses comme la sienne, à armes égales ou du moins peu disproportionnées. Avec son nouveau convoi, il n'avait au contraire que deux alternatives : arriver sans rencontre fâcheuse, c'est-à-dire sans combat ni succès, ou donner dans une escadre ennemie, c'est-à-dire courir à une défaite glorieuse peut-être, mais aussi certaine que dommageable à notre commerce national.

Ailleurs que dans les bureaux qui soignaient leurs petites rancunes avant les intérêts patriotiques, tout le monde sentit le danger.

C'est à la façon dont on dit adieu à ceux qui vont mou-

suivante, répondant au rapport du Comte, Sartines l'assure qu'il ne perdra pas de vue cet officier. B. N. Mss. fs. 33090, p. 184.

¹¹² Instruction générale et particulière pour M. de Flotte, commandant la frégate l'« Aurore » qui doit escorter jusqu'à l'Amérique les bâtiments de Marseille. 23 sept. 1779. A. N. Marine B² 416.

L'ordre du départ fut donné à Flotte dès que les bureaux eurent appris que le détroit était libre. Une rencontre en Méditerranée aurait évidemment couvert les bureaux de ridicule. A. N. Marine B² 419.

Il faut dire à la décharge du ministre, qu'il ignorait que des forces anglaises croisassent dans les parages de Ste-Lucie (??) Lettre du Ministre au chevalier de Fabry du 27 janvier 1780. A. N. Marine B² 481.

rir que le capitaine de Gineste 'ayant rencontré l' « Aurore » qui avait les vents alizés, salua son collègue, et, quand Fabry informe le ministre de cette entrevue, il souhaite lui-même, sans trop y croire, que le convoi n'ait pas fait de mauvaise rencontre aux atterrages de la colonie d'Amérique¹¹². Il n'est jusqu'au Roy qui, mieux informé, refuse catégoriquement quelque temps après, une escorte nouvelle au commerce Marseillais qui la sollicitait pour les mêmes régions. Il n'en cache pas le motif : l'absence de forces suffisantes pour escorter avec sûreté les navires marchands¹¹³.

Flotte était le dernier à pouvoir relever l'imprudence de sa mission. Il la comprit cependant si bien qu'avant de prendre la mer il fit son testament chez M^e Lesperon, notaire à Toulon¹¹⁴, pour assurer après lui le sort de sa femme. Cette précaution prise, il partit, se fiant à son étoile, qui n'eût pas cette fois, la constance de lui demeurer fidèle jusqu'au bout.

Le 30 novembre, comme il passait au large de Mahon, il fut assailli par cinq corsaires qui parurent décidés à l'attaquer et à le couper d'avec son convoi. Flotte vira immédiatement de bord et fonda sur les deux qui s'étaient le plus aventurés. Ces navires parvinrent à s'échapper à cause du petit vent qui leur permit de se servir de leurs rames, mais la hardiesse et la décision du capitaine français effraya les trois autres qui prirent la fuite à leur tour¹¹⁵.

¹¹² Lettre du 28 janvier. La rencontre avait eu lieu le 30 novembre B. N. Fonds Margry 9418.

¹¹³ Lettre du Ministre au chevalier de Fabry, du 27 janvier 1780... Le Roy n'a pas dans la Méditerranée un nombre de bâtiments *suffisant* pour faire escorter avec *sûreté* les bâtiments qui ont à se rendre dans nos colonies d'Amérique.

¹¹⁴ Ce testament fut reçu le 8 octobre 1779 par le notaire de Toulon. Flotte y donne à sa femme « les fruits, usufruits et jouissance de tous ses biens, sa vie durant ».

¹¹⁵ La relation de cette affaire n'est pas aux Archives Nationales; elle nous est connue par une lettre que Flotte adressa aux membres de la Chambre de Commerce de Marseille, pour les aviser de l'arrivée des trois navires à destination d'Afrique, que devait laisser son convoi. Il

Flotte débarrassé des ennemis que leur nombre aurait pu rendre gênants, se hâta de mettre trois de ses vaisseaux qui devaient s'arrêter à la côte d'Afrique, à même de se rendre à destination dans la journée ; puis il reprit le large. Il allait réellement entrer dans la voie des dangers. C'est à son arrivée que se produisit la fameuse affaire de Port-Royal, qui mit aux prises les forces de Lamotte-Piquet avec celle de l'amiral Parker. La rencontre ne nous était connue jusqu'ici que par la relation officielle de notre chef d'escadre ¹¹⁷. Un récent ouvrage de Lair Clowes, en livrant à la publicité les rapports inédits de l'Amirauté Anglaise, jette un jour plus grand sur cette affaire et fait mieux ressortir le rôle du Comte de Flotte au moins antérieurement à l'intervention des forces de Lamotte-Piquet ¹¹⁸.

Le 18 décembre 1779, Flotte, dont le voyage s'était effectué jusque là sans incident fâcheux, allait doubler la pointe des Salines lorsqu'il fut découvert par le « Preston », frégate éclairer de l'escadre anglaise qui croisait dans le voisinage de Ste-Lucie. L'officier français rallia sa flottille, mais il ne put lui faire gagner assez de temps pour éviter la rencontre de 13 vaisseaux de ligne qui, prévenus sans retard, avaient fait voile pour lui barrer la route.

Lamotte-Piquet devait être à Fort-Royal, mais moins

l'écrivit par la latitude de 21° 53' et la longitude 31° 39' à bord de « l'Aurore » le 30 novembre 1779, dans les vents alizés.

Ce fut très vraisemblablement la frégate de M. de Gineste qui rapporta son courrier en France.

¹¹⁷ B. N. Fonds Margry n° 9418. Le rapport de Lamotte-Piquet (précis du combat contre l'amiral Hyde-Parker), est du 4 août 1786. Mais ce rapport n'est qu'un complément à la lettre de notre chef d'escadre du 20 décembre 1779, rapportée en France par le retour de « l'Aurore ». Les deux pièces sont à la même liasse, n° 9418.

Le Roy, bien après le retour de la Motte-Piquet, avait été pris du désir de faire peindre sur toile la rencontre dont il s'agit et il avait invité cet officier général à fournir des détails plus circonstanciés.

Cette correspondance est des plus intéressante, mais les termes en sont généralement connus.

¹¹⁸ Lair Clowes. The Royal Navy, t. III.

prudent que son adversaire, il n'avait pas fait surveiller les atterrages de l'Ile¹¹⁹ et, comme l'outillage naval de cette époque ne permettait pas à de Flotte de lui faire connaître immédiatement le danger, son intervention, si elle se produisait, devait être forcément tardive et par suite inefficace.

Il fallait en tous cas le prévenir par tous moyens. Flotte donna l'ordre à son convoi de serrer la côte d'aussi près que le lui permettaient les bas fonds, nombreux à cet endroit, pour rester à distance des vaisseaux anglais que leur tirant d'eau tenait au large. Lui-même se porta en avant, et, comprenant que le silence était le meilleur auxiliaire de l'ennemi, il commença, sans même attendre d'être à bonne portée, une canonnade ininterrompue.

La ligne de sa flottille était déjà coupée par le « Conquéror », vaisseau de ligne de 74 canons et par l'« Albion ». L'« Aurore » allait être prise entre les flancs formidables de ces deux unités, exposée au double feu de leurs meurtrières batteries, lorsque les Français, qui déjà envisageaient la mort, poussèrent un cri d'allégresse. En avant de Fort-Royal qu'il venait de quitter, l'« Annibal », profitant d'une forte brise, s'avancait toutes voiles dehors. Sous le pavillon fleurdelysé qui claquait dans le vent, Lamotte-Piquet accourait au feu.

Le vaillant chef d'escadre avait dressé l'oreille au premier coup de canon venu du large. Ses vaisseaux étaient en réparation, en partie désarmés; en quelques instants il fit monter ses équipages à bord de l'« Annibal » et prit la mer. Moins d'une demi-heure après, il était rejoint par le « Vengeur » et le « Réfléchi », que leurs capitaines de Fornoue et Cillard de Surville avaient également pu mettre en état de combattre.

Le combat fait partie de l'histoire. Il est donc inutile de

¹¹⁹ Il est curieux de constater au cours de la guerre d'Amérique, comme au cours de la guerre de 7 ans, combien fut négligé notre service d'éclaireurs, alors que celui des Anglais était si supérieurement organisé. La Clue avait fait à Lagos cette fâcheuse constatation et Flotte put la renouveler à Fort-Royal.

rappeler comment l'entrée en lice des forces françaises changea la face des choses et sauva, sinon la totalité, du moins la grosse partie du convoi.

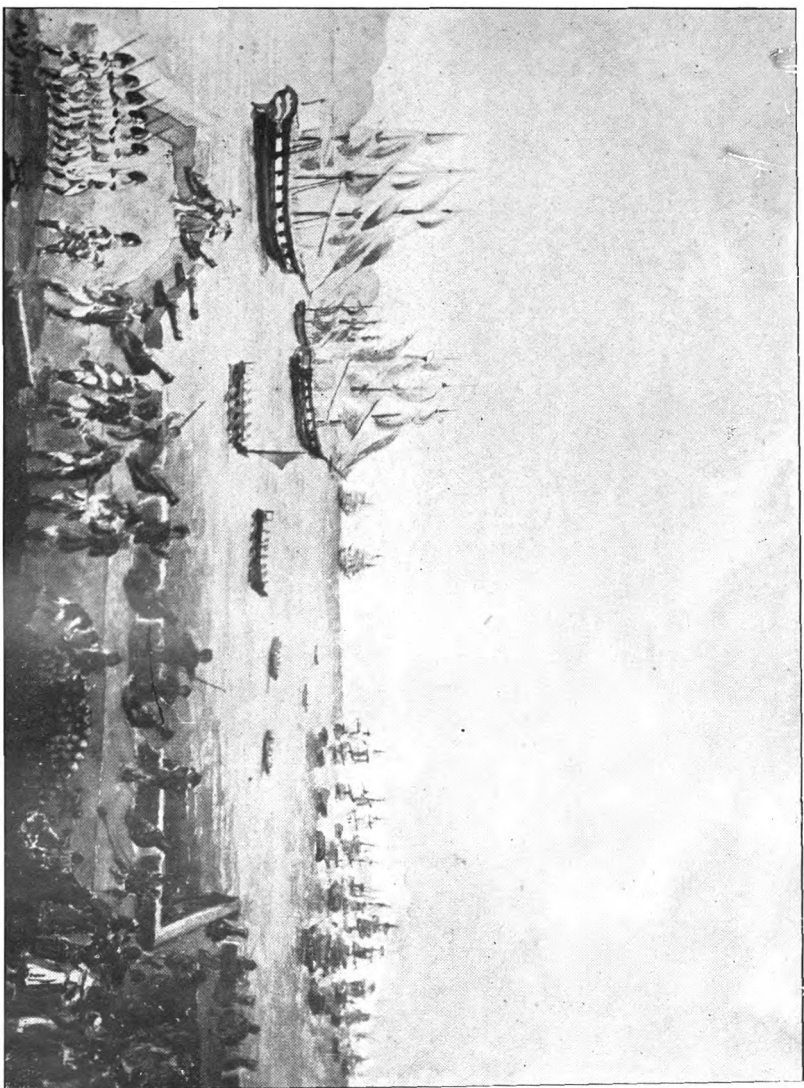
La correspondance officielle de Lamotte-Piquet fait valoir avec tous les détails désirables, l'héroïsme de ses marins et la valeur comme la rapidité du concours que lui apportèrent ses collaborateurs du « Vengeur » et du « Réfléchi ». Bien que moins qualifié pour mettre en relief la conduite du Comte de Flotte, puisqu'il n'était pas sous ses ordres, notre vaillant chef d'escadre lui rend pleine justice dans son rapport du 20 décembre 1779. Il déclare au cours de sa relation, que la bonne conduite de cet officier mérite les plus grands éloges, qu'elle est arrivée à conserver jusqu'à son intervention une grosse partie du convoi qui sans cela fut vraisemblablement tombée au pouvoir des Anglais, mais que tout ce qu'il pouvait faire ne pouvait malheureusement empêcher ce qui s'est produit : la perte de huit bâtiments et l'échouage des neuf autres qui oublièrent, dans leur affolement, les règles les plus élémentaires de la prudence. La cargaison de ces derniers put d'ailleurs être mise à l'abri.

En finissant, Lamotte-Piquet revient sur ce point avec une insistance des plus caractéristiques : « Je ne dois pas, Monseigneur, finir cet article sans répéter que M. de Flotte a fait tout ce qu'on doit attendre d'un officier consommé pour sauver son convoi. »

Cet éloge impartial ne devait pas ébranler les bureaux de la Marine. Leur siège était fait. Louis XVI fit retracer sur toile par un de ses peintres ordinaires, probablement Ozanne ¹²⁰, le principal épisode de cette chevaleresque es-

¹²⁰ Ce tableau, d'une moindre valeur artistique, est actuellement dans le cabinet du directeur des Archives, Plans et Cartes, au Ministère de la Marine, rue de l'Université. Il a 1 m. 30 sur 1 m. La signature ne paraît pas exister, ou du moins elle se perd dans le premier plan qui a bruni à l'excès.

Le cadre porte à sa partie supérieure un écusson ovale, sur lequel on lit : « Donné à Monsieur le Maréchal de Castries. — Monsieur le Comte de La Motte-Piquet sort de Fort-Royal de la Martinique



Combat de Fort Royal de la Martinique



carmouche, (chivalrous skirmish) suivant l'expression de l'amiral Hyde Parker; il récompensa par des pensions notre vaillant chef d'escadre et ses deux collaborateurs. Un seul capitaine fut oublié dans la distribution des récompenses et même des éloges... ce fut Flotte. Ses ennemis avaient trouvé pour l'éliminer un auxiliaire imprévu, non dans la personne d'un marin, mais dans celle du Gouverneur de la Martinique, le Marquis de Bouillé, qui n'était rien moins que qualifié pour donner son avis en pareille matière. Cet officier général procède par insinuations dans sa lettre du 21 décembre, dont une partie est chiffrée... il ne nomme pas Flotte mais il l'éreinte¹²¹.

Les navigateurs qui venaient d'Europe avaient deux moyens d'accéder à Fort-Royal de la Martinique, ils pouvaient prendre le chenal de Sainte-Lucie ou celui de Saint-Dominique. Il paraît que Flotte commit une imprudence en choisissant le premier, car... le « Preston » le surveillait. Si le convoi était arrivé par le chenal de Saint-Dominique, dit le Gouverneur, il n'aurait rien rencontré. Monsieur de la Palisse, son contemporain, n'aurait pas désavoué cette réflexion !

A supposer vraiment (ce qui n'est pas établi), que l'Amiral Hyde Parker n'ait eu d'éclaireurs que sur l'une des deux routes, M. de Bouillé était le dernier à pouvoir juger des raisons qui avaient pu déterminer Flotte à prendre un chenal plutôt que l'autre. Si les Anglais l'avaient décou-

avec trois de ses vaisseaux pour couvrir l'entrée d'un convoi français, en combattant l'escadre d'Angleterre composée de 13 vaisseaux sous les ordres de l'Amiral Hyde Parker, le 18 décembre 1779 ».

Au premier plan de ce tableau, un peu vers la gauche, on voit le Comte de Flotte qui vient annoncer au gouverneur l'attaque de son convoi (!!!). Les trois vaisseaux appareillent pour lui porter secours, quoique leur commandant soit encore à terre, puisqu'ils représentent les trois personnages du groupe. A l'extrême-droite, un autre groupe de femmes élégantes, négresses, moines, officiers, bourgeois...

A cette époque encore on peignait l'histoire comme on l'écrivait.

¹²¹ A. N. Fonds Margry, n° 9418. Lettre de M. de Bouillé, gouverneur de la Martinique, rendant compte au Ministre de l'affaire de Fort Royal (du 21 décembre 1779).

vert dans le chenal de Saint-Dominique, M. de Bouillé n'aurait eu qu'un nom propre à changer à sa phrase pour lui laisser le même venin !

Certes, on eut aimé à voir le commandant de l'« Aurore » traité avec la même équité que ses collègues, mais on se console dans la justice que lui rendit Lamotte-Piquet. Le jugement de ce chef importe seul à l'histoire. Les héros sont de même famille et ces deux là s'étaient compris ! Non moins que ses collègues de l'escadre de ligne, Flotte sut se montrer à la hauteur des circonstances qui furent pour lui particulièrement critiques. Si les équipages de Lamotte-Piquet, opérant sous la protection de nos batteries, pensaient courir à une victoire certaine¹²², Flotte à la pointe des Salines, en face des quatorze bâtiments anglais qui le séparaient du Fort, ne pouvait guère conserver de doutes sur l'issue de la lutte qui s'offrait à lui dans des conditions aussi effroyablement disproportionnées. Il l'entama cependant avec le courage héroïque de ceux qui font leur devoir, sans même regarder un avenir qui n'appartient qu'à Dieu. Seul contre une escadre il songea, sinon à vaincre, du moins à sauver en mourant l'honneur de son pavillon. Il n'est pas téméraire de prétendre que si la prudence de ses dispositions empêcha la perte totale de son convoi, sa résistance prépara le succès même de Lamotte-Piquet.

Flotte ne prit pas facilement son parti de cet échec. Près d'un an après, le 20 décembre 1780, Sartines ayant cédé la place au maréchal de Castries, avec qui notre capitaine entretenait des relations plus cordiales, nous le voyons tenter auprès du Roy une de ces démarches directes que les usages de l'époque prévoyaient et autorisaient, pourvu qu'elles fussent adressées par la voie hiérarchique. Mais le moment propice était passé ! Castries ne crut pas pouvoir revenir sur les décisions déjà prises et pour lesquelles, sans doute, la générosité de Louis XVI, mal

¹²² Rapport complémentaire demandé par le Roy à Lamotte-Piquet. V. Sup. B. N. Fonds Margry, n° 9418.

aiguillée, avait épuisé ses disponibilités. Le Maréchal s'en excuse auprès du Comte de Flotte en termes amicaux, car plus loyal et surtout plus indépendant de son entourage, que Sartines, il jugeait mieux les hommes et les événements. « La distinction de vos services particulièrement depuis le commencement de la guerre », lui écrit-il, « m'aurait fait désirer de pouvoir vous procurer la marque de satisfaction que vous sollicitez, mais je n'ai pas cru devoir, dans ce moment, mettre sous les yeux du Roy, la demande d'une pension. Cependant je ne perdrai point de vue ce qui vous intéresse et je serai très aise d'avoir par la suite l'occasion de vous satisfaire ¹²³ ».

Est-ce le résultat escompté au départ dans l'entourage du ministre d'alors, ou faut-il admettre que le mérite n'a pour certains esprits d'autre mesure que le succès ? Le voyage de Flotte à Fort-Royal de la Martinique fut peut-être celui au cours duquel cet officier eut à montrer le plus de qualités de fond, le plus de sang-froid, le plus de prévoyance, le plus d'abnégation ; ce fut cependant celui que la correspondance ministérielle traite avec le plus de légèreté ¹²⁴. Tout juste le Commandant de « l'Aurore » obtint-il le remboursement des frais d'aménagement et des dépenses que lui occasionnèrent la traversée de M. Gérard, ministre plénipotentiaire du Roy près les Etat-Unis d'Amérique et de l'Ambassadeur de cette nouvelle Puissance à la Cour d'Espagne qu'il dut prendre à son bord pour les ramener à Cadix. Encore est-ce le maréchal de Castries qui lui procura le remboursement de ces frais, fixés à la somme de 3.000 livres ¹²⁵. Sous l'ancien régime, il y avait parfois loin de la coupe aux lèvres ! Flotte ne devait toucher cette somme que trois ans après, lors du

¹²³ B. N. Mss. fs. 33090, p. 186. Lettre du Maréchal de Castries au Comte de Flotte, du 2 décembre 1780.

¹²⁴ Lettre de Sartines au Comte de Flotte du 20 avril 1780. B. N. Mss. fs. 33090, p. 178.

¹²⁵ Lettre du Ministre au Comte de Flotte du 2 décembre 1780. Signée : Castries. B. N. Mss. fs. 33090, p. 186.

voyage qu'il fit à Versailles avant de prendre le commandement du « Destin » ¹²⁶.

Le retour du Comte de Flotte eut à lui seul mérité meilleur traitement. Lorsqu'il eut en effet débarqué sa précieuse « pacotille » à la côte d'Espagne après trois mois de navigation, n'ayant plus charge d'âmes, nous le voyons reprendre avec sa liberté d'action, cette initiative hardie, cette sollicitude pour le commerce national qui l'avaient rendu si populaire en Provence ! Si les officiers de l'ancienne marine, n'en faisaient pas habituellement autant, ceux de la nouvelle n'en feraient certes pas mieux !

A Cadix, notre consul M. Porel, le met au courant du dommage que causait à nos affaires l'état de guerre et la rareté du fret qui en était la conséquence. Il se décide aussitôt à s'embarrasser d'une somme de 40.000 piastres en espèces et de 80 barils de cochenille restés en souffrance sur le chemin de Marseille. Dédaigneux toutefois de réaliser de ce chef un illégal bénéfice ou d'être confondu avec les « pacotilleurs » qui déshonoraient notre corps d'officiers, nous le voyons consigner cette prise en charge sur son livre de bord et dans son rapport au ministre qui lui en marque d'ailleurs peu de gré.

Après Cadix, Flotte touche à Malaga. Ayant appris dans ce port qu'un navire anglais, armé en course, tenait bloqué à Almorie un navire français qui s'était aventuré sans escorte le long de la côte, il met le cap sur Almorie, délivre notre navire, capture l'« Anglais », non sans difficulté, car il était supérieurement gréé, puis il le confie à l'enseigne d'Allemand et prie le ministre de conserver ce commandement au jeune officier comme récompense des qualités dont il avait fait preuve pendant la chasse ¹²⁷.

¹²⁶ L'ordonnancement de cette somme est au dossier du Comte de Flotte A. N. C. 7 Marine 107. Elle est datée du 1^{er} juin 1784 et porte sur les deniers de cet exercice. Cette pièce adressée au sieur Boursin, trésorier général de la Marine et des Colonies, porte la signature de Louis XVI.

¹²⁷ Le rapport du Comte de Flotte, du 11 avril 1780, est analysé dans la réponse du Ministre, du 20 du même mois. B. N. Mss fs. 33090, p. 178.

L'incident réglé, Flotte prend avec son convoi augmenté d'une belle unité, la route de Toulon, mais la malechance encore l'attendait au port ! Assailli dans le Golfe du Lion par un gros temps, il voit ses navires dispersés et se trouve contraint de désarmer le 24 mai, sans être fixé sur le sort du « Neptune », sa dernière prise et même sur celui de la plupart de ses autres navires. Il espère, dit-il au ministre, qu'ils auront pu relâcher aux Iles St-Pierre ¹²⁸.

Le fait était exact. Ce qui était moins heureux c'est que des navires Anglais étaient à leur tour venus les y bloquer ¹²⁹.

Pendant que « l'Aurore » allait de Toulon à Marseille « pour plusieurs objets d'utilité », notamment pour y décharger son numéraire et sa précieuse denrée, le Chevalier de Fabry envoyait aux Iles St-Pierre le « Montréal », commandé par M. de Viallis, qui parvint à délivrer et ramener sans nouvel encombre nos navires de commerce richement chargés ¹³⁰. Quant au « Neptune », M. d'Allemant le désarmait à Toulon après cinq jours de quarantaine ¹³¹.

Le 12 mai 1780, le Comte de Flotte rendait définitivement sa frégate au Roi ¹³².

C'est vers cette époque que Sartines céda son portefeuille à son successeur. La situation du Comte de Flotte vis-à-vis de son ministre se modifie dès cet instant comme déjà nous avons pu le voir. La correspondance qu'il

¹²⁸ *Ibid.* Minute d'une lettre sans signature du Ministre à M. de Pléville le Pelley, à Toulon. A. N. B² Marine, 418.

¹²⁹ Lettre à M. le Chevalier de Fabry, du 25 avril, et à M. de St-Aignan, intérimaire, du 16 mai 1780. A. N. B² Ma. 418.

¹³⁰ Lettre du Ministre à M. Pléville le Pelley, à Toulon, du 2 juin 1780. A. N. B² Marine 418.

¹³¹ Lettre du même à M. Lombard, à Toulon, du 16 mai précédent. A. N. B² Marine Mar. 818.

¹³² Minute d'une lettre du Ministre à M. de Flotte, capitaine de vaisseau, du 12 mai 1780. Cette lettre, comme les précédentes, ne porte pas de signature, mais sa tonalité semble bien indiquer qu'elle émane du Maréchal de Castries. Ce serait la première du dossier écrite par le nouveau ministre.

échange avec le Maréchal ne ressemble en rien à celle qu'il échangeait avec Sartines, ce policier ondoyant, habile à ménager toutes les susceptibilités, condamné par suite à mécontenter dans le « Grand Corps » l'esprit de routine et l'esprit de progrès, la vieille et la nouvelle école.

A travers la banalité des formules administratives, on saisit dans les lettres de Flotte ce respect doublé d'estime et mêlé d'abandon, inspiré par un chef qui s'est moins imposé par sa situation même que par sa droiture et sa valeur personnelle.

L'amitié, une amitié qui ne méconnaissait aucune des nuances imposées par la hiérarchie, devait forcément naître entre ces deux hommes passionnés pour le même idéal, tous deux assez pratiques pour en concilier la poursuite avec les nécessités du moment. Cette communion d'idées amena Flotte à « se livrer » dans sa correspondance, avec une franchise qu'on n'est guère habitué à rencontrer dans des documents officiels. Aussi bien ses lettres et surtout ses rapports relatifs à sa croisière en Orient et à sa campagne à la Côte Occidentale d'Afrique, vont-elles présenter toute la saveur de véritables mémoires. On est surpris de voir combien ces documents (surtout le dernier) ont peu vieilli, en dépit de la marche accomplie depuis par les sciences navale, géographique et coloniale. Sous les contingences du détail on saisit l'homme qui se ressemble toujours.

CHAPITRE V

Croisière en Orient. — Voyage de la Division du Comte de Flotte à Salonique. — Séjour à Athènes. — Histoire d'un bas relief antique. — Flotte passe à Brest prendre le commandement du « Destin ». — La Campagne de Gibraltar et ses résultats. — Flotte nommé Brigadier d'escadre, participe à la Campagne du Roy. — Il reçoit le commandement de la station navale à la Côte occidentale d'Afrique.

Après sa laborieuse campagne aux Antilles, Flotte, semble-t'il, avait bien droit à quelque repos dans sa famille, où l'attendait le sourire de sa troisième enfant, la petite Julie-Rose-Madeleine¹³³, née peu de mois avant son départ. Mais on était en pleine guerre. Un homme de son tempérament ne pouvait rester inactif pendant que d'autres se battaient¹³⁴. Aussi paraît-il avoir de nouveau profité des bonnes dispositions de son ministre pour solliciter sur les instances des armateurs marseillais, la direction d'un convoi que cette place désirait envoyer dans les mers du Levant¹³⁵.

Il n'était pas dans les intentions d'un homme aussi avisé

¹³³ C'est la même qui devait épouser plus tard dans les circonstances tragiques que nous verrons, son cousin germain, filleul de son père, le Chevalier Pierre-Jean-Joseph de Flotte.

¹³⁴ La situation ne saurait être cependant comparée à cet égard à ce qu'elle est de nos jours. La guerre ne troublait pas au même point la vie des nations et, en dehors de celles qui participaient à l'expédition d'Amérique, la plupart de nos escadres restaient au port.

¹³⁵ Tel est le sens de la lettre du Maréchal de Castries, du 17 juin 1781, qui débute dans ces termes : « J'ai adopté, Monsieur, les moyens que vous me proposez de seconder votre zèle et le Roy ayant bien voulu approuver que vous preniez le commandement de La « Lutine », j'ai adressé à M. le Chevalier de St-Aignan, l'ordre qui vous a été expédié, et je vous annonce avec plaisir cette nouvelle marque de confiance de Sa Majesté. B. N. Mss. fs. 33090, p. 188.

et aussi bienveillant que le Maréchal, de marchander à l'armement de notre grand port de commerce l'officier de notre Marine de guerre qui avait le mieux su mériter sa confiance. Plus prudent que Sartines, bien que le danger fût en somme moins considérable, il résolut d'adjoindre à la « Lutine » sur laquelle le Comte de Flotte devait arborer son pavillon, la frégate la « Pleïade » de 26 canons, commandée par M. de Dessey-Contenson et le « Montréal », d'artillerie un peu moindre, sous les ordres de M. Barlatier de Mas. Le 17 juin 1781, il informait Flotte que le Roy avait bien voulu approuver leurs projets, et cet officier préparait aussitôt son expédition avec le Chevalier de Fabry, qui avait pris le commandement de la marine à Toulon ¹⁸⁶.

Tant à l'aller qu'au retour, le convoi devait être et fut en effet, l'un des plus importants qu'on eût encore vus. Depuis quatre ans bientôt qu'elle durait, la guerre avait fortement comprimé le commerce que les Marseillais entretenaient avec l'Orient ¹⁸⁷. Les armateurs ayant enfin obtenu la protection qu'ils demandaient, le chef qu'ils souhaitaient, envoyèrent à la fois aux différentes Echelles près de 80 navires richement chargés.

La correspondance relative à ce voyage nous est pres-

¹⁸⁶ Ordre du Roy à M. de Flotte, capitaine de vaisseau, du 30 septembre 1781. A. N. B⁴. 190.

¹⁸⁷ Les navires sortis de Marseille, à destination des différents ports de la Turquie étaient, en 1784, de 187. Il en rentrait annuellement 145 de ces provenances. (Julliany. Essai sur le commerce de Marseille).

Au point de vue de sa valeur, le commerce de Marseille avec le Levant était d'environ 12 millions de livres par mois. Les principales expéditions se faisaient par les Echelles, ports de mer Turcs de l'Asie Mineure, de la Syrie, de l'Egypte... (Le commerce avec le Levant à Marseille, en 1787, par Hip. Barre. Marseille 1795). Cet auteur donne de curieux détails sur l'organisation de ce trafic par l'intermédiaire des courtiers français appelés koadjik. Les commerçants des autres villes de France devaient avoir recours à l'intermédiaire des Marseillais pour ce trafic. Ceux-ci avaient un privilège, lequel ne fut aboli que le 2 nivôse an XII, par la Convention.

qu'intégralement parvenue¹²⁸; elle jette un jour des plus curieux sur ce genre d'expéditions. Non seulement elle fait ressortir les difficultés que présentait l'organisation et la direction d'une flotte aussi importante, avec un personnel aussi bigarré; elle a en outre l'avantage de révéler par ses côtés les plus imprévus le caractère des officiers appelés à y participer. Le vieil esprit routinier, si souvent critiqué, s'incarne dans Fabry. Ce grognard est sans cesse à récriminer sur le peu d'activité ou d'habileté des capitaines marchands, sur l'imprudence des Marseillais qui clament aux quatre vents la concentration et la destination de leurs navires et jusqu'à l'époque précise du départ. «Détails qu'il vaudrait autant », dit-il, « faire afficher dans les rues de Londres, afin de mieux avertir les Anglais du beau coup de main qui s'offre à eux ». Mais c'est surtout la longueur des arrimages, la lenteur des manœuvres qui réveillent ses vieux scrupules d'officier rouge, lui font pleurer le temps volé au « service du Roy », et lui feraient préférer, pour un peu, les départs isolés et les voyages livrés aux caprices du hasard et des corsaires, à cette immobilisation de trois frégates qui risquent elles-mêmes de se heurter à une escadre de ligne et de se perdre sans profit avec leur convoi¹²⁹. Combien différente à côté de celle de son chef, apparaît la physionomie du Comte de Flotte ! Combien cet officier

¹²⁸ Deux lettres du Ministre au Comte de Flotte, conservées par ce dernier sont au Cabinet des Titres. Mss. fs. 33090 Marine B², 188 et 190. Le reste et les rapports du Comte sont aux archives. A. N. 104, 190, 203.

¹²⁹ Rapport du Chevalier de Fabry sur les mouvements du port de Toulon. « Certains bâtiments du commerce étaient prêts en décembre et ont dû attendre les aures jusqu'en avril... Quelle perte pour eux, et pendant tout ce temps, les bâtiments du Roy, devant les escorter, attendent inutilement en rade ! Le temps qu'on m'a fait perdre au service du Roy à la mer sera, toujours un temps que je voudrais retrancher de ma vie »... A. N. B⁴ 190.

Il résulte d'une lettre de l'intendant Malouet, du 3 juin 1785. A. N. B³. 802, que le chevalier de Fabry était garçon et d'un caractère original.

montre plus de pondération dans ses réflexions, de confiance dans les événements, de sollicitude pour les armateurs qui vont jusqu'à le prier de surveiller les écarts et les initiatives de leurs capitaines¹⁴⁰ ! Que nous sommes loin de l'officier Ponantais qui accomplit avec morgue et dépit sa « honteuse corvée » et va, s'il faut en croire certains « cahiers », d'ailleurs sujets à caution, jusqu'à laisser prendre à plaisir par l'ennemi les bâtiments de commerce qui lui sont confiés¹⁴¹.

Il ne faut d'ailleurs pas s'imaginer que Flotte soit seul à bien mériter la confiance du Roy, son état-major l'aide dans sa tâche avec un enthousiasme plus ou moins éclairé, mais toujours avec zèle et bonne humeur ; tel le vieux Contenson très méticuleux, assez peu hardi, plus soucieux de faire avancer... sa carrière que sa frégate, qui escompte les éloges de son chef, et les complète au besoin par les témoignages de satisfaction qu'il se donne à lui-même afin d'obtenir de nouvelles « grâces »¹⁴². Tel Barlatier de Mas, plus jeune, plus actif et qui fait montre du plus grand esprit d'initiative au cours d'une mission spéciale !¹⁴³

Mais c'est surtout leur chef qui se révèle comme le plus habile des manœuvriers, le plus expérimenté des convoyeurs de l'époque. Il en donne une première preuve par la façon dont il passe sur le dos du vieux Fabry pour obtenir du ministre un armement qui réponde pleinement aux

¹⁴⁰ Lettre de la Chambre de Commerce du 5 octobre 1781 (Arch. de la Chambre de Commerce de Marseille, B. B. 306). Flotte y répondit en assurant les armateurs qu'il ferait respecter les règlements.

¹⁴¹ Un commentateur des cahiers de 1789, déclare que certains officiers auraient commis pareille faute, mais cette affirmation paraît être surtout le résultat de l'antagonisme aigu des deux marines dans les ports du Ponant. Les cahiers de Vannes en prenaient prétexte pour réclamer qu'en temps de guerre les flottes de commerce fussent toujours convoyées par des officiers de la marine marchande. Il résulte de la correspondance des armateurs de Marseille avec le Comte de Flotte qu'un pareil désir était bien éloigné d'eux !...

¹⁴² Lettre du 16 juin 1782. A. N. B⁴ 190.

¹⁴³ Lettre du ministre à M. Barlatier de Mas, du 23 mars 1782. *Ibid.* Rapport de ce capitaine du 2 mars 1782. A. N. B⁴ Marine 203.

aptitudes de sa frégate et supplée aux « aubuziers » dont sont pourvus les vaisseaux anglais en outre de leurs canons de gaillard¹⁴⁴ ; et ces preuves, il les multiplie depuis le 7 octobre 1781, qu'il fait signal d'appareiller¹⁴⁵, jusqu'au 13 juin suivant où il cingle vers Toulon après avoir non sans peine mis en sûreté dans les eaux de Marseille ses 69 vaisseaux, dont un hollandais, pour lequel le consul de cette nation avait officiellement réclamé sa protection.

En rapportant son voyage, ou plutôt son Odyssée, notre capitaine n'a cependant nul souci de se faire personnellement valoir aux yeux du Ministre par un verbiage inutile, il sait que pour le Maréchal, les actes seuls comptent et qu'ils sont « les meilleurs moyens de lui faire sa cour. »¹⁴⁶ C'est un récit simple et sans emphase dont le ton ne s'élève

¹⁴⁴ Lettre du Comte de Flotte au Ministre du 23 août 1781.

« J'ai l'honneur de vous rendre compte que je suis entré en armement avec la frégate « La Lutine ». Les établissements de ce bâtiment sont faits pour avoir 36 canons et jusqu'à présent elle n'en a eu que 34... Rien ne me paraît plus essentiel et de plus grande nécessité que de faire porter à cette frégate quatre canons de plus sur les gaillards. »

« Les capitaines qui ont commandé dans ce port ces frégates de 36, ne portant que 32, ont imaginé de suppléer à cette diminution de force en faisant passer tous leurs canons du côté de l'ennemi ; mais cette manœuvre est bien dangereuse et difficile pendant un combat un peu chaud, et sujette à bien des inconvénients. Le premier, si l'ennemi se trouve au vent. Il ne peut éviter de s'apercevoir de ce changement et en passant sous le vent il vous trouve désarmé. 2° Si vous êtes obligé par ce changement de faire passer beaucoup de monde à (ses) canons pour accélérer la manœuvre, un seul boulet peut mettre hors de combat tous ces hommes réunis sur un seul point. J'espère, Monseigneur, que ces observations vous paraîtront justes. Elles me sont inspirées par mon zèle et le désir de mériter vos bontés. Je suis...
Signé Flotte.

A. N. B¹ Marine 190.

¹⁴⁵ Flotte était arrivé de Toulon le 4 ; il avait aussitôt fait assembler les capitaines marchands au nombre de 77 pour leur remettre des signaux et tout ce qui pouvait assurer leur navigation. Lettre du 7 octobre 1781. A. N. B¹ Marine 104.

¹⁴⁶ Rapport du 6 juin 1782 in fine. A. N. B¹ Marine 203.

un peu que lorsqu'il s'agit de faire l'éloge de ses collaborateurs ¹⁴⁷.

Le départ fut pénible. A peine le signal avait-il été transmis, qu'un vent violent s'élevait. La « Pleïade » se trouvait dans l'impossibilité de prendre sa place à la tête du convoi. L'amarre de la « Lutine » cassait et Flotte, craignant d'aborder le « Montréal » impuissant lui-même à appareiller, dût couper son cable et se réfugier avec son convoi dans la rade plus abritée de Toulon. Il maugrée fortement contre le peu de sécurité de la rade de Marseille pour les concentrations de cette nature avec des vents un peu frais ¹⁴⁸.

Malgré ces incidents et un abordage causé à Malte par la « mauvaise manœuvre d'un capitaine marchand », le 10 novembre Flotte débouquait au Cap d'Or où s'effectuait la séparation d'avec la « Pleïade » qui prenait le convoi de Salonique et le « Montréal » qui partait avec celui de Constantinople. Le 13 il atteignait lui-même Smyrne après une prompte et assez heureuse traversée ¹⁴⁹.

L'arrivée de son convoi répandit la joie dans cette échelle où l'on n'en avait jamais vu d'aussi riche ! Le 20, les députés du commerce français de la ville écrivaient à notre habile convoyeur une lettre où le soleil faisait fleurir le dithyrambe, comme en bonne terre marseillaise ¹⁵⁰. Cette

¹⁴⁷ *Ibid.* Cf. Rapport du 12 juillet. A. N. B⁴ Marine 190.

¹⁴⁸ Rapport daté du 9 octobre. A. N. B⁴ Marine 190. Le ralliement de la flotte fut des plus difficile et le Comte constate que si le coup de vent fut venu dans la partie du S.-O. au lieu du N.-N.-O. le sort de tous ses navires eût été compromis. Pareil inconvénient a d'ailleurs disparu depuis la navigation à la vapeur où chaque unité reste maîtresse de ses mouvements.

¹⁴⁹ A. N. B⁴ Marine 190. Rapport daté de Smyrne du 10 novembre. Les détails de cette expédition avaient été réglés par le Ministre. Lettre du M¹⁸ de St-Aignan, du 30 septembre, à la même liasse.

¹⁵⁰ Cette lettre est signée Majastre Eydin, Rolland fils, Cailhot... elle est datée du 20 novembre.

V. Copie de la lettre écrite par les députés du Commerce de Smyrne à M. le Comte de Flotte, capitaine des vaisseaux du Roy, commandant la frégate « La Lutine ». A. N. B⁴ 190.

lettre n'affirmait pas seulement la confiance de la Nation dans ce zèle du Comte de Flotte « qui avait jusque-là si fort éclaté en toute occasion », elle sollicitait « de son amour pour le bien », quelques modifications au programme de retour qui devaient retarder considérablement sa partance. Fabry se fut emporté. Flotte prit patience comme ses ordres lui en faisaient un devoir¹⁵¹. Il finit cependant par la perdre en présence des nouveaux délais que chacun sollicitait sans cesse de sa complaisance. Après avoir envoyé le « Montréal » qui l'avait rejoint, inviter au départ les bâtiments de Morée, il fixa définitivement sa propre partance au milieu de mars. Le 21, il appareillait enfin avec 69 voiles dont le chargement était officiellement évalué à plus de 25 millions de livres. Il eut grand peine à quitter l'Archipel à cause du nombre de mauvais bâtiments que contenait son convoi. Le surlendemain un coup de vent du Sud le forçait à relâcher à Marconisse où il restait 28 jours. Deux fois, durant cet intervalle, il essaya de sortir, deux fois il dut y renoncer pour ne pas exposer certaines unités de sa flottille, incapables de tenir la grosse mer. Peu après, le temps l'obligeait encore à relâcher à Colori¹⁵², près d'Athènes, mais ici sa mauvaise humeur

¹⁵¹ Rapport du 4 décembre. A. N. B⁴ Marine 190.

¹⁵² Les détails du voyage à partir de cet instant sont dans un dernier rapport daté de Toulon le 6 juin 1782. Flotte n'ayant plus eu les moyens de les faire parvenir. En marge sont deux annotations : l'une du Ministre, après le départ de Barlatier de Mas : « Approuver sa conduite », « demander à M. de Pléville la liste des bâtiments arrivés par ce convoi » ; l'autre de Malouet, qui est un simple renvoi d'ordre. A. N. B⁴ Marine 203.

¹⁵³ Colori ou Colouri-Salamine, Grèce, petite île et baie au fond du golfe d'Engia, vis-à-vis des ruines d'Eleusis. Elle n'a que quatre lieues de superficie et formé un double détroit, l'un du côté de Mégare, l'autre du côté d'Athènes qui est à cinq lieues à l'Ouest.

C'était le mouillage habituel d'Athènes. Le Pirée, beaucoup plus rapproché, mais de dimensions très exigües au XVIII^e siècle, ne pouvait contenir que quelques barques sans importance. Le Colori est devenu la base navale du royaume de Grèce.

disparaît tout à fait. Il était en bonne terre classique ! Le lettré, chez lui, ne prenait pas moins son parti que le marin de son escale dans la rade de Salamine, « une des plus belles qu'il ait connues », dit-il, « ou 500 bateaux pourraient mouiller en sûreté ».

Les retards successifs que Flotte venait d'éprouver avaient fortement diminué ses approvisionnements. Pouvait-il trouver meilleure occasion pour faire ses vivres qu'à deux pas de ces ruines d'Athènes, dont le souvenir le hantait depuis l'école des Pages et qu'il n'avait pas encore eu, dans ses Croisières en Orient, le loisir de visiter en détail ?

Nous regrettons que le caractère officiel du document par lequel Flotte nous fait connaître les circonstances de son séjour ne laisse qu'une place réduite à ses impressions personnelles. Son rapport daté à Toulon du 6 juin 1782, porte naturellement sur le but général de son voyage et les circonstances de sa navigation, sur son entrevue avec M. de Châteauneuf, consul général de Morée, « qui lui parut fort zélé pour le service du Roy » ; sur ses relations avec l'agent consulaire, M. Gasparri¹⁶⁴, négociant français, riche, actif et obligeant qui lui fut d'un si grand secours, « non seulement pour le mouvement qu'il se donna afin de faire fournir des vivres aux deux frégates et au convoi, mais (chose plus rare en effet... même chez un consul) parce qu'il avança tout l'argent nécessaire à cet effet » (!). Il traite aussi de ses rapports avec les autorités Turques qui pesaient alors si lourdement sur les peuples de l'anti-Hellade et nous apprend que ces rapports furent empreints de la plus extrême courtoisie.

¹⁶⁴ M. Gasparri faisait à Athènes, en 1782, d'importantes affaires commerciales. Peu de temps après le passage de la Division du Comte de Flotte et sans doute sur l'élogieux rapport de ce dernier, il devenait consul en titre.

Lorsque Chateaubriand visita ces régions au commencement du siècle suivant, il trouva des traces récentes de ce personnage : « Le seul magasin que l'on voit aujourd'hui au Pirée est français d'origine, il a été bâti, je crois, par M. Gasparri, ancien consul de France à Athènes. » (Itinéraire de Paris à Jérusalem).

Lors en effet qu'il eut appris l'arrivée de la Division française dans les eaux grecques, l'Agha¹⁸⁵, qui commandait à Athènes pour le Grand Turc, adressa au Commandant un présent assez conséquent en moutons et en herbages. Le lendemain Flotte le reçut à bord de la « Lutine » avec une cinquantaine de personnes de sa suite et leur offrit à tous une collation. L'usage était, paraît-il, de rendre également un présent. Flotte qui n'avait pas prévu l'escale, fut pris au dépourvu. Trop gentilhomme pour laisser partir les mains vides des gens qui se refusaient à recevoir en espèces le prix de leurs services, il trouva le moyen d'arranger les choses. L'Agha admirait sa montre attachée par une fort belle chaîne,... il la lui offrit; il fit de même de ses pistolets à un autre chef qui parut les désirer. C'est ainsi détroussé qu'il reconduisit ses visiteurs à la coupée. Il n'est pas sans saveur de comparer le geste bon enfant de cet homme de guerre avec la fierté qu'il avait montrée à Alger et qu'il savait montrer dans toutes les circonstances où l'honneur du pavillon était engagé.

Le chef turc, satisfait d'un bijou peu commun dans son pays et son entourage, trouva le moyen de témoigner sa gratitude avant le départ de la Division royale, un jour qu'en compagnie de M. Gasparri, il faisait au Commandant les honneurs de son vilayet.

Les trois hommes parcouraient la ville basse d'Athènes qui s'étend au-dessous de l'Acropole. Flotte, médiocrement intéressé par les échantillons disgracieux de l'architecture primitive des Turcs et les banales constructions indigènes, regardait distraitemment les carrefours où grouillait une population des plus bariolées, lorsque son attention fut attirée par un bas-relief de marbre penthélique dressé sur le bord de la chaussée.

¹⁸⁵ Agha est aujourd'hui en langue arabe un titre purement honorifique, équivalent à celui de Monsieur. Au XVIII^e siècle il déterminait encore un grade de l'administration civile et militaire turque. Ces deux administrations se concentraient en effet dans les mêmes mains pour les pays conquis et militairement occupés, comme l'était la Grèce. (Note de M. Ben Ali Fekar).

Cette révélation de l'art antique le captiva d'autant plus qu'en dehors des quelques monuments incomparables du siècle de Périclès, les débris encore... présentables de la sculpture grecque n'abondaient pas à la surface du sol, et Choiseul-Gouffier, notre ambassadeur-archéologue n'avait pas encore forcé les entrailles de la terre attique à nous livrer ses meilleurs secrets ! Ce bas-relief, retiré quelques années auparavant des fouilles d'une construction, était à peu près intact. Sauf quelques meurtrissures aux visages et aux mains le jeune couple qu'il représentait gardait, avec la beauté sculpturale de sa pose, le détail et le fini de ces draperies grecques faites de souplesses et d'harmonies.

A raison de son état de conservation les édiles turcs, moins artistes que gens pratiques, avaient ingénieusement transformé ce bloc en une borne fontaine, au moyen d'une perforation qui laissait passer un tuyau de bronze. Pour les Turcs comme pour les indigènes d'alors, qui avaient perdu le fil de leurs antiques traditions, c'était... la fontaine de l'Hymen.

Frappé de la conservation des sculptures et des dimensions de ce marbre qui le rendaient facilement transportable, Flotte manifesta le désir de s'en rendre acquéreur. Sa requête fut plus discrète que ne devait l'être, trente ans plus tard, celle de l'anglais Lord Elgins, qui laissa les ouvriers Turcs chargés de lui donner satisfaction, démolir la corniche et l'architrave du Parthénon, abattre des chapiteaux... mutiler cette œuvre unique, pour dégager et transporter dans sa brumeuse capitale les bas reliefs de la frise et les statues du fronton, les plus beaux chefs-d'œuvre de Phidias¹⁵⁶. Flotte, du moins, n'éleva pas ses prétentions jusqu'à ces monuments superbes qui, à son époque encore, avaient à peu près résisté dans leur impeccable beauté aux injures combinées des siècles et des hommes¹⁵⁷.

¹⁵⁶ Itinéraire de Paris à Jérusalem. Chateaubriand.

¹⁵⁷ La première mutilation du Parthénon eut lieu, comme on sait, dans la guerre que les Turcs soutinrent en 1577 contre les Vénitiens. Les Turcs en avaient fait un magasin à poudre. Une bombe dirigée par le chef de l'artillerie de Morosini tomba sur cet arsenal et fit sauter une partie du temple.

Il était à la fois assez artiste et assez honnête, pour reculer devant une pareille profanation. Toutefois, il se laissa aller au péché qui avait pour lui tant de circonstances atténuantes, et l'Agha lui ayant complaisamment offert l'objet de ses désirs, il le fit aussitôt transporter à son bord.

Dans sa lettre du 6 juin, relative à cette partie du voyage et à son escale à Athènes, Flotte raconte sa trouvaille au ministre et lui fait hommage du bas relief qu'il décrit de la façon suivante : « Il représente », dit-il, « une jeune fille presque de grandeur naturelle, tenant d'une main un jeune homme de même taille, et de l'autre main paraissant lui caresser le menton. On croit que c'est l'hymen. Je n'ai rien vu de mieux conservé à Athènes, encore ne l'est-il pas infiniment. Les figures et les bras ont beaucoup souffert ; les draperies sont en bon état ainsi que les jambes. Le bloc, qui est de marbre blanc, a cinq pieds et demi de haut et deux pieds et demi de large. Son plus grand mérite est je crois l'antiquité ».

Contrairement à ce que pensait l'auteur de cette description ; ce vieux marbre n'était pas un emblème de l'hymen, il constituait à n'en pas douter une de ces stèles funéraires si nombreuses dans le Péloponèse et dont il existe un très grand nombre d'échantillons, parfois de débris, rapportés en France depuis Choiseul Gouffier.

Ces reliefs disposés sur les tombeaux, le long des voies extérieures aux villes, étaient pour les Grecs le moyen de perpétuer le souvenir de leurs morts. Ce ne sont pas toujours des chefs-d'œuvres pour l'exécution ; beaucoup sortaient d'ateliers modestes et tiennent un peu de l'« objet commercial », mais ce sont ces stèles dont on a pu dire qu'elles avaient une âme... pour toucher notre âme ; et qu'elles constituaient dans leur ensemble les plus « humains » des marbres antiques, ceux qui font le plus d'honneur à l'esprit grec, parce que l'émotion humaine s'y revêt naturellement et sans effort de la plus pure sérénité¹⁵⁸.

¹⁵⁸ Lechat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon. *Sculptures funéraires. Revue des études anciennes*, t. XII, 1910.

On s'explique donc à priori l'intérêt que prit Flotte à cette sculpture, quoiqu'il en relève surtout l'antiquité, et l'on va voir combien cet intérêt était justifié.

Particulièrement important et particulièrement bien conservé, un tel marbre semblait devoir être facile à retrouver dans nos collections; mais l'archéologie, autant et plus que l'histoire, a ses dédales, au milieu desquels on risque de s'égarer !

Dans une lettre datée du 17 juillet, approuvant la conduite du chef de sa division navale et ordonnant à l'intendant Malouet de lui compter une somme de 2.000 livres, pour lui tenir compte des objets personnels dont il s'était séparé en faveur des fonctionnaires Turcs, Castries fait allusion à ce marbre: « ...le bas relief qu'il vous a été permis de prendre à Athènes pouvant être agréable au Roy, je me propose », écrit-il, « d'en faire hommage à Sa Majesté en votre nom... »; mais c'est le dernier document officiel qui s'en occupe. Après, la nuit se fait !¹⁵⁹

On peut considérer comme certain, puisque le rapport du Comte de Flotte fut envoyé de Toulon même, qu'il apporta son bas-relief en France. La « Lutine » n'ayant pas touché à Marseille, il le débarqua certainement à l'arsenal de notre port de guerre où il vint désarmer sa frégate. Faut-il s'étonner qu'on perde la trace de la stèle, au moment de son entrée dans les magasins de la Marine ?

Il est peu probable que le ministre ait eu l'occasion de la faire transporter suivant son projet, pour l'offrir à Louis XVI. Elle existerait en effet, soit à Paris, soit à Versailles, tandis qu'aucune pièce correspondant à sa description ne se trouve dans nos musées nationaux ! La tournure que prirent les événements au retour de la division d'Orient, l'éloignement du Comte qui changea son port d'attache et passa dans le Ponant, expliquent d'ailleurs très bien que tout le monde ait perdu de vue un détail d'importance relativement minime. On comprendra donc que, peu d'années

¹⁵⁹ Lettre du Maréchal de Castries au Comte de Flotte du 12 juillet 1782. Au cabinet des Titres. Mss. fs 33090, p. 90.



Planche VI.

Bulletin de la Soc. d'ét. hist. des H.-A., 1922.



Bas-relief rapporté d'Athènes par le Comte de Flotte

plus tard, un nouveau Commandant de la Marine ait pu être surpris de rencontrer ce morceau de pierre entre un tas de poulies et des tonneaux de goudron !

Comme elle n'est pas non plus au musée de Toulon, M. Michon, le distingué conservateur du musée du Louvre, était d'avis que cette pièce avait dû s'arrêter dans quelque ville de Province, entre notre port de guerre, d'où elle était partie, et la capitale où elle n'était jamais arrivée. L'événement devait lui donner raison ; mais il y a loin de Paris à Toulon et la tâche ainsi circonscrite ne se présentait pas moins difficile pour un profane. Nous n'en fussions sans doute jamais venus à bout sans l'intervention bienveillante et décisive de M. Lechat, le maître connu de notre Université Lyonnaise.

Avec une méthode de déduction rigoureuse, en tenant compte non seulement de la description littéraire que donne de Flotte, mais en discutant les termes même de cette description d'après la mentalité spéciale qui avait du présider à leur emploi, M. Lechat a conclu que cette description ne pouvait viser, dans les stèles de ce genre actuellement connues, que la stèle du musée de Grenoble qui porte le n° 125 sur le catalogue dressé par le général de Beylié et qui fut présentée par M. A. Trivier dans la gazette archéologique de 1876, comme un des meilleurs échantillons de la sculpture athénienne vers les derniers temps de la République romaine ou le règne d'Auguste¹⁰⁰.

¹⁰⁰ *Gazette Archéologique*, 1876, pl. 28.

La même gazette, 1880, rapporte un nouvel article de M. Florian Vallentin, sur ce relief funéraire, emprunté au Bulletin épigraphique de la Gaule. Cet article contenant une description intéressante à rapprocher de celle de Flotte et la découverte du nom de l'auteur de la stèle, nous nous faisons un devoir de la reproduire.

« Ce monument en marbre penthélisque a 1 m. 85 de haut, 1 m. 02 de large et 0 m. 27 d'épaisseur. Le relief, taillé sous une niche et ayant une saillie de 0 m. 12, représente deux personnages un peu plus petits que nature, un mari (taille 1 m. 35) et une femme (taille 1 m. 30). La femme porte une robe à manches courtes, serrée à la taille par une ceinture ; un manteau est jeté sur ses épaules ; la coiffure est la coiffure ordinaire des statues grecques. Le mari est vêtu d'une tuni-

Cette stèle est en marbre blanc. Ses dimensions correspondent à celles du rapport du Comte de Flotte qui ne sont d'ailleurs qu'approximatives; la jeune fille dont le geste est bien le geste indiqué, est haute de 1 m. 30, soit presque la grandeur naturelle. Enfin, le marbre est intact sauf des éraflures sur les bras, des mutilations aux mains et surtout de fortes meurtrissures aux visages.

Ces mutilations sont en réalité peu graves si l'on considère l'âge de la stèle. Elles suffisent cependant à expliquer les mots « beaucoup souffert » employés par Flotte et qu'il faut concilier d'autre part avec son affirmation qu'il n'a « rien vu de mieux à Athènes ». Comme on n'avait en 1780, en ce qui concerne l'art antique, ni les mêmes connaissances ni le même culte admiratif, personne n'eut songé... un officier moins que tout autre, à transporter jusqu'en France, pour l'offrir au Roy, une pièce que n'au-

que sans manches, il était probablement imberbe. Les têtes ont été quelque peu mutilées. La femme appuie la main gauche sur l'épaule droite du mari et celui-ci tient dans sa main droite la main droite de la femme, tandis que de la main gauche il soutient son manteau qui ne recouvre que l'épaule gauche. Ces personnages ont les pieds nus. Ils sont l'un et l'autre représentés de profil pour la figure et de trois quarts pour le reste du corps ».

« La niche a 1 m. 48 de haut. La partie surbaissée formant la voûte est décorée d'un double filet soutenu de chaque côté par une petite corniche. Les tympans de l'arc sont ornés de rosaces. Le mérite de l'œuvre est grand; les corps sont bien dessinés et les contours gracieux. M. Trivier estime, avec raison, que ce relief appartient aux dernières années de la République Romaine ou au règne d'Auguste d'après le costume des personnages et d'après l'ornementation ».

« J'ai admiré bien souvent ce monument pendant mon séjour à Grenoble et j'ai découvert un jour par hasard à l'intérieur de la niche dans la partie du tableau de l'encadrement qui fait face au bras droit de la femme, une inscription qui n'avait pas encore été remarquée. Elle est ainsi conçue :

ΑΡΙΣΤΟΚΛΗΣ	}	Aristoclès fils de Nicomaque Rhodien a fait... Cette inscription donne au bas relief plus d'importance encore, car elle révèle un nouvel artiste grec qui vivait probablement au commencement de notre ère. On ne saurait trop apprécier le talent du sculpteur Rhodien Aristoclès, fils de Nicomaque ».
ΝΙΚΟΜΑΧΟΝ		
ΡΟΔΙΟΣ . . .		
ΕΠΟΙ		

rait pas été entière, malgré tout l'intérêt qu'elle eut pu présenter au sens archéologique.

Il ne reste plus qu'à discuter l'origine de ce bas relief telle que la rapporte M. A. Trivier, dans son article de la *Revue Archéologique*, et après lui le général de Beylié, au vu des inventaires assez peu précis d'ailleurs du musée de Grenoble; mais ces documents, dont on a fait un faux usage, ne contrarient qu'en apparence la thèse qui identifie cette stèle, avec celle du Comte de Flotte; ils achèvent plutôt de prouver cette identité pour peu qu'on veuille les dégager de ce qu'ils ont de manifestement inexact ¹⁶¹.

Au dire de M. Trivier, c'est à la fin du XVIII^e siècle que la stèle du Comte de Flotte aurait été rapportée par le comte François d'Albert de Rions, « marin distingué, de naissance Dauphinoise qui, après avoir servi avec éclat, comme capitaine de vaisseau pendant la guerre d'Amérique était alors chef d'escadre dans les Flottes du Roi Louis XVI et commandait une division navale dans les mers du Levant ». A son retour en France il aurait donné cette remarquable sculpture à sa ville natale.

Cette notice présente malheureusement des erreurs historiques évidentes.

Nous ne relevons qu'incidemment l'affirmation que le Comte de Rions était né à Grenoble, alors qu'il avait vu le jour à Aneyron ¹⁶² dans le département actuel de la Drôme. Nous ne voulons pas non plus discuter le mobile

¹⁶¹ La Stèle ne figure à l'inventaire du Musée de Grenoble et au catalogue de la sculpture que depuis 1856. Le bas-relief fut, paraît-il, offert à la Bibliothèque fondée en 1772 et dont la création fut approuvée en 1780. Jusqu'à la Révolution, cet établissement a été administré par quelques membres de l'Académie Delphinale, dont les inventaires sont très incomplets.... On voit d'après ces observations dues à la bienveillance de M. Bernard, conservateur du Musée de Grenoble, combien est indécise l'origine de notre stèle funéraire à l'Académie Delphinale.

¹⁶² Et non pas à Avignon, comme l'a écrit à tort M. O. Havard dans son ouvrage par suite d'une erreur de lecture de ses manuscrits : de Rions était Français et Dauphinois et à cette époque le Comtat Venaissin ne dépendait pas de la Couronne.

qui aurait poussé le célèbre marin à faire profiter de sa libéralité la capitale du Dauphiné puisque, comme Flotte, il était originaire de cette province; nous sommes seulement surpris avant tout autre examen, que deux stèles funéraires toutes deux en marbre blanc, identiques à la fois par leurs dimensions, par leur sujet et surtout par leur état de conservation, aient pu être rapportées du même endroit, à la même époque, par deux capitaines français, et l'on admettra que cette hypothèse déjà absurde par son énoncé, croule tout à fait devant la preuve que le Comte de Rions n'a pu être un de ces marins, attendu qu'il n'a jamais commandé d'escadre dans le Levant et qu'il n'a même pas navigué en Méditerranée pendant ou après la guerre d'Amérique.

Très en vue à la Cour, où il s'était procuré les plus solides appuis grâce à son alliance avec la famille Colbert, le Comte de Rions était attaché au port de Brest quand survint la guerre d'indépendance des Etats-Unis d'Amérique. Il n'eut garde de se laisser confiner dans la tâche inférieure de chef de convoi. Ses relations, sinon son âge, lui permettaient de briguer un commandement dans nos grandes escadres de combat et, plus heureux que Flotte, il vit ses démarches couronnées de succès. Jusqu'à la paix, il se battit aux Indes et aux Antilles aux côtés du Comte de Grasse et du bailli de Suffren qui fait d'ailleurs grand cas de ses services. La fortune ne lui sourit pas moins que la gloire. Enrichi encore par la capture de l'« Experiment », qui portait un trésor de guerre, nous le voyons sur le « Patriote » commander l'escadre qui reçut à Cherbourg (suprême honneur) la visite de Louis XVI. C'est seulement après la « Campagne du Roy »¹⁶⁸ que Rions, comblé de faveurs, revint à Toulon, non pour un nouvel embarquement, mais pour commander la Ma-

¹⁶⁸ Voir ci-après cette campagne à laquelle Flotte prit également part. — V. Cf. Maurice Loir. *La Marine Royale en 1789*.

Toute la carrière du Comte de Rions se trouve exactement décrite dans l'ouvrage de M. Havard, *op. cit.* Toulon, appendice VI et passim.

rine à la place du vieux Chevalier de Fabry. Il garda ce poste aussi éminent que sédentaire, jusqu'au 1^{er} décembre 1789, époque à laquelle la première émeute de l'Arsenal l'obligea à quitter Toulon. Une curieuse correspondance de l'intendant Malouet avec le ministre de la Marine, nous fait même connaître l'appartement qu'il occupa depuis son arrivée, en 1785, jusqu'à l'achèvement de l'Hôtel de la Marine qu'il inaugura, en 1789¹⁰⁴.

Pareilles précisions étaient d'ailleurs inutiles ! Personne n'eût compris qu'un marin revêtu d'une dignité qui le mettait à la tête de notre état-major naval, eût reçu et accepté le commandement d'une de ces unités inférieures où même d'une de ces divisions de minime importance, les seules forces que la France ait à cette époque chargées en Orient des missions protectrices bien plus que combattives dévolues à nos vaisseaux. Notre marin lui-même ne remplît pareilles fonctions qu'avant sa promotion au titre de brigadier d'escadre.

De Rions était en 1789 le chef du Comte de Flotte qui devait lui succéder plus tard dans ses délicates fonctions. Nous verrons combien ces deux hommes différaient de tendances et d'opinions ; nous verrons quel concours de circonstances devait finir par en faire deux adversaires, mais il ne saurait nous venir à l'idée que le Comte de Rions se soit volontairement emparé du bas relief pour l'envoyer à Grenoble. Comme chef de la Marine, il était naturellement qualifié pour ordonner l'expédition de cette pièce et remplir les formalités administratives à cet effet.

Après le départ du maréchal de Castries, Flotte ne pouvait attacher la même importance à sa trouvaille. S'il est difficile de croire qu'il s'en désintéressa absolument, on peut admettre, ou bien qu'il acquiesça à la décision de son chef hiérarchique, ou bien que ce dernier procéda à l'envoi de la stèle pendant l'absence de son chef de division navale et sans bien connaître les droits que cet

¹⁰⁴ A. N. B³. Marine 202. Lettre de Malouet du 3 février 1785. Voir également les lettres du même des 15 avril et 20 octobre suivants.

officier pouvait prétendre à ce marbre apporté à Toulon pendant que lui-même était encore à Brest. Peu importe d'ailleurs, puisque Flotte n'avait jamais eu l'intention de garder pour lui ce précieux relief ! Il est seulement à regretter qu'il ait été « démarqué » lors de son transfert à Grenoble ; qu'aucune pièce n'ait relaté sa véritable origine et que de Rions ait ainsi paru prendre à son compte la libéralité de son lieutenant avec la même désinvolture qu'il mettra plus tard à charger cet officier de fautes qu'il n'avait pas commises. A ce point de vue comme à celui de la vérité historique, nous sommes heureux d'avoir pu tirer la chose au clair. Il semble que ce soit un devoir pour l'historien de restituer aux hommes du passé leurs gestes et leur mérite, car ce sont les seules choses dont la postérité puisse encore dépouiller les morts.

*
**

Flotte remit à la voile le 7 mai ; une manœuvre fort bien exécutée lui permit de prendre au large de Coronos¹⁶⁵, les bâtiments qui avaient fait leur chargement en Morée. Le 27 il était en vue de Malte où il avait fait le projet de se ravitailler. Les vents contraires ne lui permirent pas d'atterrir ; il dut se servir de son canot pour se rendre auprès de Monsieur de Caumont afin de savoir si ce dernier n'avait reçu pour lui aucun ordre qui eut rapport à sa mission ou à la guerre. Après avoir pris trois bâtiments nouveaux qui attendaient son escorte, il mit enfin le cap sur Marseille. Il avait cru prudent de retrancher quatre onces de biscuit à la ration de son équipage, car il n'avait plus que pour vingt jours de vivres et craignait de rester plus longtemps en mer. Ces vingt jours lui

¹⁶⁵ Aujourd'hui Coron. Ville forte de Morée sur le golfe de ce nom. Choiseul-Gouffier, dans son ouvrage, donne une description de la ville et du château qui furent assiégés par la Russie en 1770. Coron était le siège d'un consulat français.

suffirent cependant, puisqu'il était enfin en vue de Marseille le 20 juin, à 6 heures du soir.

Quand il eut mis ses voiles en sûreté et peut-être entendu les vibrantes acclamations qui les accueillirent, il se hâta à son tour de regagner Toulon.

L'intimité des rapports que Flotte entretenait avec le Maréchal de Castries, l'avait amené dès le début à confier à ce chef ses idées personnelles sur la tactique navale ou l'emploi de nos forces. Nous ne trouvons pas trace d'aperçus de ce genre dans les rapports adressés à Sartines. Flotte s'y tient expressément à l'objet de ses commissions, soit qu'il ne crut pas devoir hasarder autre chose avec un ministre trop inféodé au parti de la vieille marine, soit qu'il ne jugeât pas ce « policier » assez bienveillant pour étudier lui-même et faire agréer à Louis XVI des propositions de cette nature qui dépassaient évidemment ses attributions ; mais, dès le désarmement de l'« Aurore », après le voyage de la Martinique, c'est-à-dire au début même du ministère du Maréchal, nous voyons ce dernier remercier son capitaine d'avoir pris pareille initiative et l'engager à continuer dans cette voie ¹⁰⁶.

On s'explique dès lors que Flotte achève le dernier rapport de sa croisière aux Echelles du Levant en précisant les détails d'un véritable projet d'expédition qu'il avait esquissé déjà dans ses précédentes lettres.

Au cours de sa route il avait pu voir jusqu'à quel point les flottes de l'Angleterre, et même son commerce, avaient délaissé la Méditerranée. L'Amirauté obligée de concentrer ses forces aux Antilles, aux États-Unis, et même dans les mers des Indes, était contrainte d'abandonner ses armateurs à leurs propres forces. Ceux-ci recouraient pour la plupart au pavillon neutre et nous avons vu de Flotte démasquer cette supercherie.

A peine cette fois avait-il rencontré deux navires anglais armés en course, l'un qu'il avait fait chasser par le « Montréal » dans la première partie du voyage, l'autre qu'il

¹⁰⁶ V. sup. lettre du 12 mai 1780. A. N. Marine B¹ 418.

avait lui-même poursuivi au retour dans les parages du banc de Lacasse. La faiblesse de ces unités leur avait seule permis d'échapper, car si les vents frais étaient favorables à la marche de nos frégates, les navires de tonnage inférieur reprenaient au contraire leurs avantages par les petits vents, à cause de celui qu'ils avaient de pouvoir se servir de leurs rames.

Comme il semblait n'y avoir plus de dangers à courir ou de coups de canon à tirer en Méditerranée, il tardait à Flotte de profiter enfin de la notoriété qu'il venait d'acquérir et du crédit dont il jouissait auprès du Maréchal pour obtenir la « grâce » de servir nos armes sur le vrai théâtre de la guerre, c'est-à-dire dans l'Océan. Aussi le voyons-nous proposer à Castries d'aller croiser aux Açores avec un vaisseau de 74 canons, bon voilier, et une frégate, c'est-à-dire avec des forces à la fois assez mobiles et assez considérables pour intercepter au large des côtes d'Afrique, les convois au moyen desquels l'Angleterre ravitaillait ses lointaines escadres et recevait elle-même les denrées de ses colonies, sans lesquelles, déjà, elle eût difficilement vécu.

Dans l'espoir de décider le Ministre, même s'il jugeait les vaisseaux plus utiles ailleurs, il proposait de se servir des deux frégates de Toulon, armées de 40 canons portant du 18. L'une était commandée par M. de Vintimille, l'autre n'était pas nommée. « Je prends la liberté de vous la demander », ajoutait Flotte, « étant bien dans la situation de mériter cette grâce, ou bien un vaisseau de ceux qui sont sur le chantier... » puis, craignant d'avoir dépassé la mesure par son insistance, le courtisan qu'il était resté malgré lui se rachetait d'une phrase enveloppante afin de n'avoir pas l'air d'en remonter à son chef. « Je sais Monseigneur que tout ce qui peut être avantageux au service du Roy ne vous échappe pas, et c'est moins pour vous donner un projet, que pour vous offrir mon zèle pour l'exécuter ¹⁶⁷ ».

Une pareille expédition avec un chef énergique et audacieux, aurait pu faire aux Anglais un mal incalculable et

¹⁶⁷ *Ibid.* Rapport du 16 juin.

peut-être changer bien des choses, sinon en Amérique, au moins dans les Indes où Suffren luttait à ce moment avec le courage du désespoir, contre des forces supérieures et supérieurement ravitaillées et renouvelées.

Castries ne pouvait manquer d'en être frappé. « Je suis persuadé », répond-il, « que vous rempliriez cette mission d'une manière satisfaisante, je me ferai un plaisir de proposer au Roy de vous la confier si les circonstances permettent de mettre ce projet à exécution ¹⁶⁸ ».

Les circonstances ne furent pas favorables, mais c'est à la paix seulement que le ministre renonça au plan du Comte de Flotte. Jusque là il le prépara et c'est autour de sa réalisation que va graviter désormais la carrière du vaillant officier. Son vaisseau désarmé, le premier soin du ministre fut de le mander à Paris pour traiter avec lui de l'objet d'une nouvelle commission et le présenter au Roy qui désirait l'entretenir ¹⁶⁹.

Peu de jours après ces tractations Castries annonçait à Flotte son rattachement momentané au port de Brest ¹⁷⁰. Ce déplacement avait un double but. Outre qu'il était difficile de garder au départ de Toulon le secret d'une expédition qui devait franchir Gibraltar, c'est à Brest qu'on

¹⁶⁸ Réponse du Maréchal de Castries du 12 juillet 1782. B. N. Mss. fs 33090, p. 90.

¹⁶⁹ Ordre de quitter le commandement de « La Lutine » pour se rendre à Paris et traiter avec le Ministre sur l'objet d'une mission. Etats de service C^t. Marine 107. Dès le 6 juillet, dans une lettre au cours de laquelle le Ministre donnait des ordres en vue de l'escorte d'un prochain convoi, il informait M. de Fabry que le Comte de Flotte préférant servir sur le théâtre de la guerre, il allait le remplacer dans le commandement de la « La Lutine », l'intention du Roy étant de l'employer dans le Ponant. A. N. B^t. 96.

¹⁷⁰ Lettre du Ministre du 14 sept. 1782 : « Le Roy en vous faisant passer à Brest vous y destinait une marque de sa confiance dans vos talents; je vous annonce avec plaisir que Sa Majesté vient de vous nommer au commandement du Vaisseau « Le Destin » en réarmement dans ce port. J'adresse à M. le Comte d'Hector l'ordre qui vous a été expédié à cet effet. J'ai l'honneur d'être très parfaitement... ». Mss. fs 33090, p. 192.

désarmait alors l'unité navale rêvée par de Flotte et que Castries avait d'ores et déjà l'intention de lui confier. Il s'agissait du « Destin », que son ancien capitaine Goimprey-Feuquières ramenait des Antilles où ce navire s'était révélé comme le plus fin voilier de nos escadres ¹⁷¹.

Avec la légèreté de nos éclaireurs, le « Destin » portait une artillerie qui le rendait redoutable. A cause du parti exceptionnel qu'en avait tiré son commandant au combat de la Dominique, cette unité paraît avoir été très enviée dans le haut Etat-Major naval. En la confiant à de Flotte, le Roy donnait évidemment à cet officier une réelle marque de confiance dans ses talents. Notre marin sentit à la fois le prix de la faveur et le poids de la responsabilité.

C'est avec un enthousiasme assez surprenant chez lui que Flotte apprécie son nouveau vaisseau. Ce marin que nous avons vu jusqu'ici plutôt flegmatique, se passionne pour les qualités de son « frère d'armes », suivant la pittoresque expression de la marine anglaise. Déjà il avait eu avec l'« Aurore » un instrument remarquable, il est cependant conquis dès son premier voyage par les surprenantes qualités nautiques du « Destin ». Le 31 décembre 1782, à l'occasion de l'année nouvelle, il écrit à Castries du port de Cadix une lettre où l'on sent déborder à la fois sa satisfaction et sa reconnaissance : « Le vaisseau le « Destin » a toute les qualités que je pouvais lui désirer. Il a eu pendant la traversée de Brest à Cadix une supériorité de marche bien marquée sur toute l'escadre. Il gouverne bien et je ne connais pas de plus beau vaisseau de combat. Il ne me reste à désirer que les occasions de l'employer et de vous prouver mon zèle qui égale ma recon-

¹⁷¹ Au cours de la bataille de la Dominique, Goimprey-Feuquières avait pu se livrer avec son navire à une manœuvre des plus audacieuses et qui n'eût certainement pas réussi avec une unité moins docile. Sortant de la ligne de bataille « Le Destin » s'était mis en travers du « Sandwich » de 90 canons. Cette manœuvre qui eut un plein succès, n'en fut pas moins critiquée, parce que l'Etat-Major ne l'aurait pas crue possible; mais Goimprey-Feuquières connaissait son instrument ! (Lacour-Gayet. La Marine sous Louis XV).

naissance pour vos bontés et mes vœux en ce renouvellement d'année¹⁷² ».

Pauvre Flotte !... Les avantages de ce commandement furent pour lui plutôt minces ! Il y trouva les émotions d'une chasse à l'Anglais passionnante mais stérile, qu'il mena avec une tenacité merveilleuse à la tête d'une division composée de la « Provence », de la « Précieuse » et de l'« Eveillé »¹⁷³ ; il y trouva une citation à l'ordre du jour des escadres¹⁷⁴, des félicitations officielles du vice-amiral d'Estaing qui achevèrent de le discréditer auprès des vieux officiers de la caste, irréductibles ennemis de l'« intrus » ; il y trouva surtout 25.000 livres de dettes, prix un peu élevé pour des bribes de gloire et des satisfactions de métier.

Le service du Roy coûtait parfois fort cher ! En attendant que les circonstances devinssent favorables aux projets qu'il avait formé avec le ministre, Flotte avait été

¹⁷² Lettre du Comte de Flotte au Ministre de la Marine du 31 décembre 1782, au dossier de cet officier. A. N. Marine 107, p. 33.

¹⁷³ Compte rendu à M. le Comte d'Estaing par le Comte de Flotte, commandant le vaisseau « Le Destin », également au dossier de M. de Flotte.

La « Provence » était commandée par M. de la Roque, « L'Eveillé » par M. de Bouzay et la frégate « La Précieuse » par M. de Cipieris, dont la petite-fille devait épouser le petit-fils du Comte de Flotte.

Ce rapport, d'une compréhension parfois difficile à cause de la multiplicité des termes spéciaux qui y sont employés, laisse voir aux yeux des moins compétents, l'invraisemblable persévérance du Comte de Flotte. La nuit même ne le fait pas abandonner la chasse de deux navires qui ont éteint leurs feux, il les poursuit dans l'obscurité, sur des présomptions qui cependant le trompent, puisqu'à la découverte il ne voit rien à l'horizon ! C'est alors seulement qu'il prend le chemin du retour. « J'en fus d'autant plus fâché », dit-il en finissant, « que « si j'avais trouvé l'ennemi dans la route du plus près, je l'aurais infailliblement joint, « le Destin » ayant la marche la plus supérieure. Ce qui me donne bien des regrets de n'être pas à même de « profiter des bonnes qualités de ce vaisseau dans une campagne qui « promettait des succès si flatteurs aux armes du Roy ».

¹⁷⁴ Etat de Services. 11^e col. Classements particuliers, observations. Le Comte d'Estaing provenait des armées de terre, aussi était-il généralement détesté.

versé dans l'escadre de M. de Vialis, et envoyé à Cadix. Après avoir complété son armement et fait sa jonction avec les forces franco-espagnoles déjà dans ce port, cette escadre devait cingler vers les Antilles Anglaises sous les ordres de l'amiral d'Estaing et y débarquer un corps d'occupation.

Un aussi aventureux coup de main exigeait de la rapidité et de la décision. La Cour y tenait, surtout après l'échec de Lamotte-Piquet qui, paralysé par l'inertie espagnole, avait laissé filer entre les lignes des flottes alliées, l'escadre de l'Amiral Hood chargé de ravitailler Gibraltar.

S'il fallait compter en France avec la lenteur paperassière des officiers de plume, que pouvait-on, dans un port étranger, espérer du petit nombre d'entre eux qui avaient suivi la flotte ? Suivant une habitude que la Cour avait trop souvent favorisée parce qu'elle en profitait, les capitaines de l'escadre de Vialis, arrivés les derniers, n'attendirent pas les mandatements réguliers qui devaient leur permettre de compléter leurs armements. Avec cette générosité irréfléchie, et surtout cet amour-propre exagéré qui caractérisait les officiers d'épée, la plupart d'entre eux, sinon tous, avaient déjà complété leurs approvisionnements lorsqu'arriva de Versailles, non pas l'ordonnancement espéré, mais un ordre d'attente presque aussitôt suivi d'un ordre de dislocation. La paix était faite, de Flotte comme ses collègues s'était laissé prendre dans l'engrenage ! Il dût cette fois faire d'amères réflexions sur son zèle à se passer de la Plume. Pour lui, comme pour les autres commandants... notamment le chevalier de Bouzay, la liquidation de ce « faux armement » fut désastreuse. Victime de ces fournisseurs de moralité douteuse, qui pullulent toujours autour des armées en de pareilles circonstances, il donna pour rien ce qu'il avait payé fort cher et resta à découvert de plus de 25.000 livres, grosse somme, il faut le reconnaître, pour l'époque et pour le débiteur.

Le Roy, bénéficiaire éventuel de tous ces engagements,

ne pouvait laisser emprisonner ses officiers pour une dette pareille. Il fit régler les différences, mais décida que le Trésor se rembourserait par des retenues sur leur traitement. Ces retenues furent pour Flotte de 300 livres par quartier, soit plus du quart de sa solde.

Le gâchis créé par ces irrégularités multiples acheva de compliquer l'apurement des comptes de la guerre qui n'étaient pas encore réglés quand survint la Révolution. Il eut pour les officiers reliquataires des conséquences particulièrement fâcheuses dont la moindre fût de les livrer à leurs adversaires naturels. L'acharnement de la « Plume » excitée déjà contre Flotte, finit par mettre cet officier dans le plus cruel embarras.

La brèche qu'il venait si inconsidérément de faire à sa fortune, l'engagea à prendre encore une fois la tangente. Le « Destin » ramené à Toulon, son rêve de gloire dissipé, dans les tristesses d'un désarmement pénible¹⁷⁵, il sollicita de la Cour le gouvernement de l'Ile de Bourbon, alors sans titulaire¹⁷⁶. Les postes de gouverneurs étaient généralement accordés à des officiers supérieurs des armées de terre ou de mer qui pouvaient, à leur rappel, reprendre du service actif. L'Ile de Bourbon n'était ni la plus considérable ni la plus recherchée de nos possessions d'outre-mer. Flotte aurait eu quelque chance de voir agréer sa candidature si la Cour n'eut consulté que les titres du candidat. Un succès dans sa démarche aurait eu sur son avenir les plus extraor-

¹⁷⁵ Ce désarmement fut, en effet, fâcheux pour de Flotte, si l'on en juge par la déclaration qu'il dût faire au bureau de la Santé de Toulon, le 7 avril 1783, que nous trouvons aux A. N. B³ Marine 801... « M. de Flotte a en outre déclaré qu'il a dans son bord 12 malades de fièvres et environ 90 convalescents et qu'il a perdu pendant la traversée 4 personnes mortes de fièvres et deux autres, l'une d'une « chute », l'autre d'un accident d'apoplexie.... » Il n'en n'aura pas tant à son retour de l'Afrique équatoriale !...

¹⁷⁶ Nous connaissons cette demande par deux pièces restées au dossier du Comte de Flotte ; l'une qui est un mémoire sommaire et sans date destiné à être joint à cette demande ; l'autre qui est une lettre du Ministre, du 29 octobre 1874, différant la présentation de la requête au Roy.

dinaires répercussions; non seulement il l'eut tiré des appréhensions où le mettait la nécessité d'élever avec une solde réduite une famille qui venait encore de s'augmenter par la naissance d'un troisième enfant, mais en l'enlevant à la métropole, il l'eut éloigné de cette voie douloureuse qui devait finir à la lanterne de l'arsenal de Toulon¹⁷⁷.

Il est malheureux pour lui que le choix du gouverneur n'ait pas été du ressort exclusif du duc de Castries. Si le Ministre avait été personnellement disposé à appuyer la supplique et le mémoire que Flotte adressa par son intermédiaire au Prince qui peu de mois auparavant lui avait témoigné de la bienveillance, notre officier, malgré son mérite, n'en fût pas moins supplanté par son collègue, le chevalier du Plessis, plus directement apparenté à la noblesse de Cour.

La destinée tient à un fil !

Le sens de justice qui paraît avoir toujours dicté les actes du Maréchal de Castries lui fit aussitôt prendre à l'égard de son capitaine une série de mesures propres à pallier les résultats pécuniaires et moraux de son insuccès. Le 12 mars 1784, avant même la réunion du fameux conseil de guerre appelé à juger les responsabilités des officiers engagés dans la bataille de Saint-Dominique, le Roy sur la proposition de son ministre, lui accordait une pension de mille livres sur le fonds des Invalides de la marine¹⁷⁸ et le 1^{er} janvier suivant, Castries le nommait briga-

¹⁷⁷ La révolution se fit à l'Île de Bourbon de la façon la plus pacifique; le Gouverneur fut à peu près le seul personnage que les patriotes incarcérèrent pour lui éviter, sans doute, le chagrin d'assister à la proclamation de la République et à la réunion de cette colonie à l'Île de France.

¹⁷⁸ Lettre à M. le Chevalier de Fabry, commandant la Marine à Toulon, du 12 mars 1784: « Le Roy, Monsieur, ayant jugé à propos, sans attendre l'issue du conseil de guerre, de donner dès à présent des marques de sa satisfaction à plusieurs capitaines de vaisseau qui n'y sont point appelés et qui, dans le courant de la dernière guerre, se sont distingués par l'activité et l'utilité de leurs services, leur a accordé une pension sur le fonds des Invalides. Parmi ceux de

dier d'escadre, titre qui fut changé peu après en celui de chef de Division¹⁷⁹.

A son amour-propre même la bienveillance du ministre ménageait une compensation. Peu après, en effet, le Maréchal le désignait pour commander une unité « La Favorite » dans la petite escadre chargée sous les ordres du Comte d'Albert de Rions, de rallier la rade de Cherbourg et d'y recevoir Louis XVI qui avait résolu d'assister au mouillage d'un cône de la future digue¹⁸⁰.

Cette escadrille ne comportait qu'un seul vaisseau de ligne lancé récemment ; le « Patriote » de 74 canons, et quelques navires de moindre tonnage, frégates ou corvettes, destinés à donner à Sa Majesté le simulacre d'un combat naval¹⁸¹.

D'Albert de Rions, le favori du jour, devait faire au monarque les honneurs du « Patriote » et l'y recevoir à déjeuner. Les commandements secondaires étaient assez singulièrement répartis, puisque des chefs d'Escadre, plus anciens que Rions lui-même, avaient brigué la faveur d'arborer leur pavillon sur de simples frégates ; mais malgré des intrigues de nature à gêner son choix, le Maréchal

votre département qui ont obtenu cette faveur, se signale en première ligne M. le Comte de Flotte, capitaine de vaisseau. » B. N. Mss. fs 33090, p. 94.

¹⁷⁹ Les chefs de division étaient au nombre de 27 dans les différents ports du royaume, non compris ceux attachés aux différents détails des ports ou arsenaux, chargés d'autres fonctions. Ils prenaient rang avec les brigadiers du service des armées de terre. Leurs appointements, non compris les accessoires, étaient de 3.800 livres. Ils n'étaient nommés qu'au choix.

¹⁸⁰ Le Roy, à cette occasion, convia ses marins à des fêtes officielles et nous voyons dans la *Gazette de France* du 18 avril 1786, une autorisation (le Roy n'invitait pas) donnée au Comte de Flotte de monter dans les carrosses du Roy et suivre Sa Majesté à la chasse. Les chasses eurent lieu dans le courant du mois d'avril (*id. Gaz.*).

¹⁸¹ Les détails de la « campagne du Roy » sont donnés par Maurice Loir, *op. cit.* A voir également une relation très documentée de M. Lacour-Gayet, dans la *Revue des Etudes historiques*, mars-avril 1906.

sut réunir à Cherbourg l'élite de notre État-Major naval composé d'officiers que le Roy connaissait pour la plupart, comme Flotte, ou qui lui furent présentés à cette occasion. A chacun d'eux, Louis XVI, aidé sans doute par la mémoire de son ministre, ne manqua pas de rappeler les actions auxquelles il avait participé pendant la guerre, sollicitude « qui flatta singulièrement ces Messieurs » au dire de Bachaumont ¹⁸².

Cette campagne d'apparat est restée célèbre dans les fastes de notre ancienne marine, sous le nom de « Campagne du Roy ».

Louis XVI avait hérité des Bourbons un caractère éminemment sédentaire, et jusqu'alors ses déplacements les plus considérables n'avaient pas dépassé le château de Compiègne, celui de Chambord étant réputé trop éloigné de Versailles. Aussi bien cet extraordinaire voyage frappa si fortement son esprit qu'il y voyait la journée... la plus importante de sa vie, après celle de son sacre, et que Marie-Antoinette elle-même, en 1792, jugeait encore cette démarche comme l'événement le plus important du règne ¹⁸³. On ne saurait nier, certes, l'intérêt offert par l'œuvre magnifique de Cessard réalisée par le duc de Castries. Si d'Urville et plus tard d'Orvillers eussent eu sur ce point de la côte un abri sérieux, leur lutte contre les forces anglaises aurait eu peut-être des résultats différents; mais le voyage de Louis XVI ne doit pas être confondu avec le projet et la construction d'une digue, dont huit cônes avaient été immergés déjà lorsque le Prince vint assister à l'immersion du suivant, et c'est ailleurs qu'il faut chercher l'origine d'une aussi étrange opinion.

Nous ne voulons pas prétendre que Louis XVI et Marie-Antoinette aient eu cette exacte vision des choses qui donne à chacune son importance réelle et crée l'har-

¹⁸² Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des lettrés de France, connus sous le nom de Recueil de Bachaumont, 2, 3 et 9 juillet 1786.

¹⁸³ Mémoires sur la vie de Marie-Antoinette, par Mad^e de Campan. Ed. Barrière, ch. 19.

monie en politique comme en toute autre matière. C'est le contraire qui ressort de l'histoire; mais si l'on quitte ce point de vue en quelque sorte objectif, pour entrer dans la mentalité propre des souverains, on s'explique la phrase rapportée par Mad de Campan qui faisait presque dater l'ère de Louis XVI du contact que ce monarque prit avec sa Marine au mois de juin 1786.

La Géographie est une des rares passions qui aient agité l'âme indolente de ce prince. Dans les salles spéciales du Palais de Versailles où s'accumulaient à la fois les mappemondes les plus récentes et les cartes les mieux faites, il aimait à naviguer « en fauteuil », traçant avec l'aide du Comte de Fleurieu¹⁸⁴, des plans d'expédition à ses meilleurs navigateurs, et suivant partout les progrès de son pavillon. C'est sur mer, en effet, qu'il avait rêvé l'évolution pacifique de la France après l'heureuse terminaison de la guerre d'Amérique. C'est dans le domaine colonial que, suivant les vues royales, le Maréchal de Castries avait décidé d'orienter une puissance navale, une activité économique heureusement ressuscitées du tombeau où les avait ensevelies l'administration de Louis XV. Le dessein était d'un patriotisme élevé, et l'indiscutable habileté du Ministre eût obtenu sur ce terrain de brillants résultats, si l'importance démesurée des événements intérieurs qui suivirent, n'avaient, par un contraste fâcheux, ramené ces projets grandioses mais à peine ébauchés, aux proportions d'un jeu d'enfant très intempestif.

La Révolution plongeait dans l'ombre ce chapitre de l'histoire de la France d'outre-mer. L'Empire eut d'autres objectifs que les colonies, la Restauration d'autres soucis !

Peu à peu cependant les traces de cet effort reviennent

¹⁸⁴ Le Chevalier de Fleurieu (Claret de), qui s'était retiré de la carrière active comme capitaine de vaisseau, était, en 1790, directeur général de la Marine, directeur des ports et arsenaux, membre du conseil de la Marine et inspecteur-adjoint du dépôt général des cartes et journaux de la Marine et des colonies. (An. V^e Houry et Debure), 1790.

au jour, révélant un plan d'ensemble méthodique, progressif, qui fait grand honneur au Maréchal de Castries, sinon au Roy lui-même. Les instructions de Galaup de la Pérouse ont été les premiers documents exhumés. Les rapports de ce capitaine et ceux de Bougainville ont suivi, mais que d'autres documents dorment encore dans la poussière de nos vieilles archives... notamment ceux qui ont trait aux voyages de M. de la Jaille à la côte d'Afrique, de Bruni d'Entrecasteaux en Extrême Orient, de Rosely aux Indes et les rapports de tant d'autres commandants qui se succédèrent à la tête de ces stations navales que, dès 1779, le Roy, avait décidé d'établir avec une relève régulière « partout où les Anglais eux-mêmes en entretiendraient ».

Un historien se révélera peut-être assez habile pour retracer dans ses détails cette politique que Louis XVI poursuivait encore au milieu des grondements de la Révolution en marche. Notre tâche va se borner à montrer la part que prit le Comte de Flotte dans ces derniers efforts de notre vieille Marine, le rôle qu'il joua dans une épopée coloniale vite interrompue par le débordement de l'anarchie révolutionnaire, mais qui devait avoir son heureuse répercussion jusqu'à notre époque.



NOTE
SUR
LES ORIGINES DU CANAL DE GAP
dérivé du torrent d'Ancelle

Par M. B. FAUCHER¹

On a attribué quelquefois aux Sarrasins l'invention des canaux d'arrosage. Cette opinion ne repose sur aucun fondement sérieux : le bon sens suffit à prouver que l'irrigation a dû être pratiquée dès la plus haute antiquité. Néanmoins, rares sont les textes relativement anciens où des canaux soient explicitement mentionnés. Pour le bassin de Gap, notamment, on ne trouve guère de documents précis avant le milieu du XV^e siècle.

Nous sommes en 1447. La communauté de La Rochette vient de se faire accorder, par lettres patentes du 15 juillet², l'autorisation de dériver l'eau du torrent d'Ancelle, déjà albergée par le dauphin, le 31 mai 1312³, aux habi-

¹ Etant archiviste des Hautes-Alpes, l'auteur de cette note avait conçu le projet d'esquisser l'histoire de l'irrigation dans le Haut-Dauphiné. Il avait réuni, dans ce dessein, plusieurs textes anciens relatifs à l'arrosage dans le bassin de Gap. Obligé aujourd'hui de renoncer à son projet, il remercie vivement le Comité de publication d'avoir bien voulu insérer le plus curieux des documents de son dossier.

² Cette pièce ne nous est pas parvenue, mais elle est expressément visée dans l'arrêt du Conseil delphinal ci-dessous analysé.

³ Cf. Arch. de l'Isère, B. 3745, et *Regeste dauphinois*, t. IV, n° 18384.

tants de cette dernière communauté. Aussitôt est entreprise la construction d'un béal long de deux lieues, pour lequel on pousse activement les travaux.

A cette nouvelle, les habitants de Gap adressent, à leur tour, au dauphin Louis II une demande tendant à obtenir également la faculté de détourner à leur profit l'eau du même torrent. Satisfaction leur est donnée moins d'un an après, le 7 juillet 1448.

Il faut lire les lettres patentes délivrées à cette occasion par la chancellerie delphinale⁴. L'esprit pratique et avide du futur Louis XI s'y révèle déjà tout entier. La concession naguère accordée à La Rochette pouvait paraître un obstacle à la requête des Gapençais. Le dauphin ne s'embarrasse pas pour si peu⁵ : pourvu, fait-il écrire, « que ce soit nostre prouffit », Gap aura sa dérivation « nonobstant quelxconques lettres impétrées ou à impétrer à ce contraires ».

Trois concessions sur un même torrent, voilà un beau nid à chicane. Effectivement les droits respectifs de chacun donnent aussitôt lieu à contestation ; dès 1450, ils doivent être fixés par autorité de justice.

C'est de La Rochette qu'émane la requête introductive d'instance. Dans leur supplique⁶, les habitants de ladite communauté remontent au Conseil delphinal que les gens d'Ancelle se sont permis de construire à travers leur caçal un *edificium cujusdam serre sive seyle*⁷, qui a pour effet d'arrêter l'écoulement de l'eau dérivée.

Tel est bien notre droit, répond Ancelle. Le dauphin

⁴ En voir le texte plus loin (pièce justificative).

⁵ Seul l'albergement du 31 mai 1312 a préoccupé les juristes de la chancellerie delphinale. Cet acte est expressément visé dans les lettres patentes octroyées aux habitants de Gap et l'agrément des gens d'Ancelle s'y trouve formellement réservé. Cf. le document désigné à la note précédente.

⁶ Le texte, non daté, est inséré *in-extenso* à l'arrêt du Conseil delphinal analysé plus loin.

⁷ C'est-à-dire une prise d'eau destinée à actionner une scie hydraulique.

Jean, de bonne mémoire, nous a albergé l'eau contestée *quantum durat et protendit dicta aqua per totum territorium de Ancella*; ainsi l'atteste formellement la transaction du 31 mai 1312, dûment enregistrée à la Chambre des comptes. Du reste, nous payons chaque année au dauphin, pour cet albergement, un cens — *onerosus et insupportabilis* — de 25 setiers de blé et de 15 setiers d'avoine, sans compter une demi-émine d'avoine que doit lui fournir chaque *gaignator, seu laborator vel non laborator, dum tamen non sit nobilis homo*.

Gap, bien entendu, ne peut manquer d'intervenir au débat. En vérité, sa thèse est fort conciliante; étant donné, disent ses mandataires, que l'eau à nous concédée par les lettres patentes du 7 juillet 1448 améliorera considérablement notre terroir, nous sommes tout disposés, non seulement à verser la redevance delphinale stipulée auxdites lettres patentes, mais encore à prendre à notre charge une partie du cens en nature payable par Ancelle.

Restait à entendre le procureur fiscal du dauphin en ses conclusions. Celles-ci ne manquent pas d'intérêt. M^e André Dury, bachelier en droit, déclare *quod dicta aqua et bedale ac decursus ejusdem* appartiennent au dauphin *pleno jure*; si un albergement a jadis été consenti à Ancelle, ce ne peut être que *pro usu suo, secundum quod durat territorium de Ancella, et non ultra*; dès lors la Rochette et Gap ont pu très légitimement bénéficier à leur tour d'un albergement, *prout in talibus fieri est consuetum, juribus dalphinalibus in omnibus semper salvis*.

Ainsi engagé, le litige menaçait de durer longtemps. Fort heureusement les parties comprirent vite qu'une mauvaise transaction valait mieux qu'un bon procès; dès lors, le Conseil delphinal n'eut qu'à homologuer la solution amiable intervenue, accord dont la bonne volonté gapençaise faisait presque tous les frais. En voici les dispositions essentielles.

Gap pourra prendre de l'eau *ad libitum* dans le ruisseau

d'Ancelle, à charge, toutefois, d'en laisser une quantité suffisante pour faire tourner un moulin de La Rochette. En période de sécheresse, lorsqu'il n'y aura pas assez d'eau pour faire tourner deux moulins, les eaux seront divisées, par parts égales, entre Gap et la Rochette; quand les eaux descendront à leur niveau le plus bas, et que le partage en sera impossible, chacun des deux concessionnaires les gardera successivement pendant quatre jours consécutifs.

Le canal de dérivation sera construit par Gap et La Rochette, et la dépense répartie proportionnellement aux profits respectifs. La Rochette recevra de Gap 100 florins pour les travaux déjà exécutés; ceux-ci seront utilisés pour le futur béal.

En vue de reconnaître les droits de « ribérage » jadis acquis du dauphin par les gens d'Ancelle, Gap versera 100 florins à ces derniers et les tiendra pour toujours exempts des redevances perçues sur ses marchés. De son côté, la Rochette leur livrera annuellement 3 setiers de seigle, ou leur versera 50 florins une fois payés.

Enfin, *pro salvagardia dicti bedalis*, Gap paiera chaque année une obole d'or au dauphin, entre les mains du châtelain de Montalquier⁸.

Comme on le voit, les Gapençais avaient fait preuve d'un large esprit de conciliation. Leurs sacrifices prouvent combien ils tenaient à la construction de ce modeste canal, dont on peut voir encore les traces au col de Manse, non loin du chemin d'Ancelle.

⁸ Ainsi donc, en Dauphiné, sous l'ancien régime, les droits de riveraineté appartenaient au roi dauphin (ou aux seigneurs hauts-justiciers lorsqu'il s'agissait de petits cours d'eau); mais les termes de l'accord dont on vient de lire le résumé montrent clairement aussi combien, dès le XV^e siècle, les communes riveraines bénéficiaires d'un albergement général — nous dirions aujourd'hui d'une concession perpétuelle — savaient faire valoir leurs droits en ce qui concerne les eaux dérivées sur leur territoire. Cf. à ce sujet le curieux rapprochement fait par M. REYMOND entre la situation légale des cours d'eau en Dauphiné avant la Révolution et la nouvelle législation des forces hydrauliques (loi du 16 octobre 1919), dans le *Bulletin de la Société de statistique de l'Isère*, 1919, p. 511.

Cette générosité fut-elle bien placée ? Le canal dit d'An-celle réussit-il jamais à arroser convenablement le bassin de Gap ? Il semble bien que non ; mais c'est une question qui mériterait, peut-être, d'être étudiée de près et pour laquelle l'auteur de ces lignes avait réuni diverses notes qu'il sera heureux de communiquer à un confrère désireux d'entreprendre l'histoire de l'irrigation dans le Haut-Dauphiné.

PIÈCE JUSTIFICATIVE

Le document ci-dessous publié fait partie d'un dossier découvert en 1914 à la mairie de Gap, sous un tas de papiers modernes. L'archiviste Charronnet, l'un de mes pré-décesseurs dans les Hautes-Alpes, n'en avait pas eu connaissance lors de la rédaction de son répertoire numérique sur fiches dressé en 1856 ; ce dossier avait échappé également aux recherches de l'abbé Guillaume. Autrefois placé dans le sac coté C, il porte actuellement le numéro DD *prov.* 2.

Outre les lettres patentes du 7 juillet 1448, on y trouve l'arrêt du Conseil delphinal ci-dessus analysé et le mandement du gouverneur du Dauphiné prescrivant aux officiers de justice de faire mettre ledit arrêt à exécution (24 mars 1451).

Lettres patentes de Louis II, dauphin, portant albergement perpétuel ou temporaire, au profit des habitants de Gap, de l'eau du torrent d'An-celle, moyennant le paiement d'une redevance que fixera la Chambre des comptes. -- Valence, 7 juillet 1448^o.

Loys, aîné filz du roy de France, dauphin de Viennois, conte de Valentinois et de Dioys, à nos améz et féaulx

^o Ce document ne figure pas au *Catalogue des actes du Dauphin Louis II*, de PILOT DE THOREY (non plus, du reste, que les lettres pa-

conseillers les Gouverneur ou son lieutenant, gens de nostre Conseil et de noz Comptes résidans à Grenoble, salut et dilection. Les hommes manans et habitans de la ville et cité de Gap, en nostre dit Daulphiné, nous ont fait dire et remonstrer que par le lieu d'Ancelle en Champsaur passe certaine rivière pour laquelle les habitans d'icellui lieu nous font pour chacun an, par albergement autrefois par nous à eux fait, la somme de quarante sextiers¹⁰, et que icelle rivière deligier se pourroit, faire passer et conduire par ledit lieu de Gap sans le dommaige desditz habitans d'Ancelle, mesmement que iceulx dudit lieu d'Ancelle en seroient contens; laquelle chose, se ainsi estoit, pourroit estre à nostre très grand prouffit, pour ce que les possessions par lesquelles passeroit ladite rivière vouldroient mieux, par quoy noz droiz et esmolumenz qui nous en appartiennent en pourroient aussi mieulx valloir, ainsi qu'ilz dient en nous humblement requérant que leur vueil lons octroyer qu'ils puissent fère passer ladite rivière par ladite ville de Gap. Pour quoy nous, ces choses considérées, voulans, à nostre pouvoir, améliorer et augmenter ladite ville, vous mandons, commandons et expressément enjoignons que si, appeléz ceulx qui seront à appeler, il vous appert que ladite rivière puisse passer par ladite ville de Gap sans le dommaige des dessusdiz d'Ancelle, qu'ilz en soient contens, come dit est, et aussi que ce soit nostre prouffit, que vous baillez et albergiez ausditz supplians le passage de ladite rivière, perpétuellement ou autrement, ainsi que mieulx vous semblera, et à telle somme par chacun an que verrez estre à faire pour nostre prouffit, et les en souffrez et laissez joir et user et icelle mener et conduire par toute nostre terre et par quelxconques lieux que mieulx leur sera, à leurs despens, en satisfaisant toutesvoies les

tentes octroyées à La Rochette); cependant FARNAUD en avait donné l'analyse dans son *Essai sur l'ouverture d'un canal à puiser dans le Drac d'Orcières*, p. 13.

¹⁰ 25 setiers de blé et 15 d'avoine. C'est l'albergement¹¹ du 31 mai 1312, ci-dessus mentionné.

parties à qui seront les terres par lesquelles ils feroient le passage de ladite rivière, à l'arbitraiges de deux proudes hommes non suspectz. Car ainsi le voulons, et ausdiz supplians l'avons octroyé et octroyons par ces présentes, nonobstant quelxconques lettres impétrées où à impêtrer à ce contraires. Donné à Valence, le septième jour de juillet, l'an de grâce mil CCCC quarante huit.

Par monseigneur le Dauphin,
à la relation du Conseil :

BOURRE.

Tracés de sceau en cire rouge pendant sur simple queue.



HOMÈRE



par le poète Célestin ROCHE

en son vivant

Agent Voyer d'arrondissement à Embrun

(1819-61)

Grenoble, 11 juin 1922.

*A Monsieur Edmond Hugues,
Président de la « Société d'Etudes des Hautes-Alpes »,
à Gap.*

MONSIEUR ET CHER PRÉSIDENT,

En m'annonçant la bonne nouvelle que la *Société d'Etudes* a bien voulu accepter la publication, dans son prochain fascicule, du poème de mon père sur *Homère*, vous m'invitez à faire précéder cette œuvre, la dernière importante qui soit encore inédite, de quelques lignes indiquant sa genèse dans la pensée de l'auteur.

Trop jeune encore à l'époque où un mal foudroyant l'a ravi à notre amour, je ne puis pas donner à ce sujet d'impression personnelle. Vous me pardonnerez donc de le faire parler lui-même, et voici ce que je trouve dans les fragments de ses dernières poésies que j'ai réunis sous le titre d'*Ultima verba* :

Enfant de la campagne et rêvant bucoliques,
Je vivais en esprit dans ces âges antiques
Où l'homme cultivait sans croire déroger,
Et lorsque je gardais le troupeau de mon père,
Je m'en félicitais en voyant dans Homère
Qu'Apollon fut berger.

Et, de fait, septième enfant d'une famille de propriétaires, aisés et lettrés, à qui appartenait alors le charmant domaine du Moulin d'Hors, sur les bords de la Durance, Célestin Roche fut en quelque sorte et sans figure, bercé sur les genoux de la Muse d'Homère avant d'aller prendre, à l'école de l'éminent Ingénieur Jeanson, la culture mathématique. Mais ce culte de la Muse littéraire qu'il sut d'ailleurs associer à celui d'Uranie, comme « poète mathéma-

ticien », ainsi que vous l'avez vous-même qualifié, Mon cher Président, dans votre article à propos de son centenaire, ne lui fit pas quitter l'autel de celle de l'agriculture qui avait bercé son enfance, et à laquelle, pendant vingt années qu'il exerça les fonctions d'agent-voyer d'arrondissement, il ne cessa de consacrer son talent et son zèle.

Écoutons-le dans la *Mission de l'Agent-voyer*, insérée au *Guide Vicinal* du 1^{er} août 1857 :

.....

Le chantre des moissons¹ fut le rival d'Homère
Et ce dernier, lui-même, en sa vaste carrière,
Qui renferme en son tour les mortels et les dieux,
Sur les cultivateurs aime à porter les yeux
Et, pour eux ajoutant une corde à sa lyre,
Dans le sacré vallon leur assigne un empire.

En 1844, déjà, dans *Mes Sentiments* (poésie inédite), il disait de son poète favori :

Ciel ! quelle variété dans toutes ses peintures !
Soit que de l'amour propre il sonde les blessures,
Soit qu'en de nobles cœurs éclatants de valeur
Il fasse pénétrer un moment de terreur,
Soit que, peignant enfin les mœurs et la prudence,
De l'amour conjugal il chante la constance,
Par lui le cœur humain paraît aux yeux sans fard.

En 1850, dans la pièce à *André Chénier* :

De l'Aveugle divin redis-nous les paroles,
Peins son front entouré de blanches auréoles
Inspirant le respect aux pasteurs de Scios,
Alors qu'abandonné d'avares matelots,
Il invoquait les dieux, debout sur le rivage.....

Voilà, nous semble-t-il, esquissée aussi bien que possible la genèse de l'œuvre qui devait, le 16 février 1858, se con-

¹ Hésiode.

crétiser dans le poème que la Société, après tant d'autres œuvres du même penseur, a bien voulu accueillir.

Me permettez-vous, Monsieur et cher Président, pour clore ce discours, une réflexion qui me frappe l'esprit ?

Que penser de la coïncidence suggestive de cette publication d'un hommage au dieu de l'épopée, au lendemain de celle que nous venons de vivre, et au cours de laquelle s'est révélée, en traits si lumineux, l'alliance intime de la patiente vertu de l'agriculteur avec l'héroïsme guerrier ?

Or, « enfant de la campagne » n'était-il pas lui-même pénétré du sens de l'Epopée, le chantre de la *Légende des Alpes*, le « sténographe » de ce sublime dialogue entre le *Mont Guillaume* et le *Morgon*, entre la Croix et l'Epée, entre l'Esprit et la Force, qu'acclamait en 1860, à la veille de sa mort prématurée, l'Académie Flosalpine ?

Je crois donc que si la Société honore la mémoire de mon père en publiant ainsi ses œuvres, comme elle l'a fait, continuant l'Académie flosalpine, pour le *Système du Monde*, la *Vie intime*, l'*Histoire des Mathématiques*, et l'étude sur les *Canaux d'irrigation*, elle fait ainsi œuvre utile. Que dis-je ? elle honore le pays lui-même en la personne d'un de ses plus laborieux enfants, et c'est de tout cœur que je me redis, avec mes fils et mes neveux, Monsieur et cher Président, votre affectionné et dévoué confrère,

C. ROCHE fils.

I

.....

— Salut ! fils d'Apollon, et maître de la lyre !
 Trois mille ans, descendus dans l'éternelle nuit,
 Au lieu de l'ébranler ont fixé ton empire !
 D'un jour toujours nouveau ta jeunesse reluit.
 Lorsque vers ses destins l'homme se précipite,
 Que le fleuve du temps emporte dans sa fuite
 Les illustres cités, les états florissants,
 Que Babylone et Tyr s'enfoncent dans la poudre,
 Que Rome, dans ses mains, voit s'éteindre la foudre,
 Que l'on entend crouler l'œuvre des conquérants,
 Ton trône, environné de lumières divines,
 Demeure seul debout au milieu des ruines ;
 Les siècles en passant ne savent qu'admirer
 Et se tiennent heureux de pouvoir s'éclairer
 A ce foyer sublime, inextinguible, immense,
 Qui rayonne toujours d'une égale abondance :
 Comme ces purs flambeaux de la voûte des cieux,
 Qui nous versent leur flamme et leur clarté sacrée,
 Sans que jamais leur source, au firmament cachée,
 S'épuise ou s'affaiblisse en ce flux radieux. —

II

Suave écoulement de l'esprit de lumière
 Qui, dans ses profondeurs pénétrant la matière,
 La fais participer aux glorieux destins
 Que la nature humaine envie aux chœurs-divins,
 Homère te reçut en partage, ô génie !
 Son œuvre est un miroir de grandeur infinie,
 Où la terre et les cieux viennent se refléchir,
 Où l'on voit à la fois parler, combattre, agir,

Les dieux et les mortels, la force et la prudence ;
 Jupiter des combats tient en main la balance
 Et donne la victoire au favori des cieux.
 Qu'à la chaîne qu'il tend se suspendent les dieux,
 Ils ne pourront jamais l'ébranler sur son trône ;
 Mais lui, quand il voudra, sans l'aide de personne,
 Enlèvera les dieux, la Terre, l'Océan,
 Et rattachant la chaîne à l'Olympe éclatant,
 Il verra l'univers, arraché de sa place,
 Osciller devant lui dans le sein de l'espace....
 Tant il passe en pouvoir l'homme et les immortels !
 Que, pour ratifier ses décrets solennels,
 Il fasse un mouvement de sa tête sacrée...
 Et dans ses profondeurs s'ébranle l'Empirée¹.

N'est-ce point là le Dieu d'Horeb et de Sina !
 Ce Dieu, dont le reflet jadis illumina
 Et le front de Moïse et l'âme d'Isaïe ?
 Qui, secouant la Terre entre ses mains saisie,
 En rejette l'impie à ses flancs attaché ?
 Qui voit, au premier mot de sa bouche tombé,
 Les cieux épouvantés se rouler comme un livre,
 Les fleuves reculer, et, semblable à l'homme ivre,
 Le monde chanceler sur ses pieds incertains ?
 Dieu terrible et puissant, Créateur des humains !
 Qui marches entouré d'un cortège d'étoiles !
 Homère t'aperçut à travers tous les voiles
 Que la main de l'erreur avait jetés sur toi ;
 Et lorsque tu dictais le Livre de ta Loi
 Aux prophètes choisis pour ce saint ministère,
 Quelques sons de ta voix s'égarant sur Homère
 Lui fournirent les traits dont son crayon altier
 Esquissa ton image en peignant Jupiter.

III

Et du ciel le parfum, l'ineffable sourire,
 Comme d'un vêtement environne sa lyre.
 La vertu, dont la grâce embellit les accents,
 Comme l'étoile d'or, rayonne dans ses chants.
 Pourquoi, le fer en main, les héros de la Grèce
 Sous les murs d'Ilion combattent-ils sans cesse ?
 N'est-ce point pour punir l'infâme ravisseur
 Qui, du nœud conjugal foulant aux pieds l'honneur,
 Paya de Ménélas la table hospitalière
 En allumant chez lui les feux de l'adultère,
 Et ravit, pour le but de ses vœux impudents
 La femme à son époux, la mère à ses enfants ?

Qui protège les Grecs et soutient leur querelle ?
 C'est l'auguste Junon, dont la tête immortelle,
 Portant du saint hymen le bandeau radieux, -
 De gloire et de vertu resplendit dans les cieux.
 C'est la chaste Minerve, héroïque déesse
 Dont la lance, trempée au feu de la sagesse,
 Ne porte que des coups justes et mesurés,
 Et qui, reine des arts par sa main protégés,
 En verse les clartés sur le peuple qu'elle aime,
 Et le revêt ainsi d'une gloire suprême.

Du côté des Troyens est cette déité,
 Qui du nom de l'Amour parant la volupté,
 Dans ce concert sublime et des sens et de l'âme,
 Qui, jusques au délire, émeut, exalte, enflamme
 Toutes les facultés que nous tenons du ciel,
 Ne voit que le penchant, l'instinct matériel,
 Et lui donne ainsi prise au vent de l'inconstance,
 Qui détend son ressort et détruit sa puissance.
 Tu secondes Vénus, Dieu cruel des combats !
 Qui, d'une aveugle rage animant tes soldats,

Sans frein comme sans art les pousse aux batailles,
 Jusqu'à ce que la flamme inondant leurs murailles
 Vienne les enlacer dans ses plis dévorants,
 Et lave dans leur sang le mépris des serments.

La pitié, cependant, reste due aux victimes ;
 Priam, Hector, Enée ! en vos cœurs magnanimes
 Vous détestez le crime, et souffrez de remplir
 Le rôle que le sort vous voulut départir.
 Mais vous êtes liés par l'intérêt de Troie ;
 L'amour de la patrie en vos âmes flamboie,
 Et, jetant un manteau sur ses infirmités,
 Vous en couvrez l'opprobre, et vous la soutenez.
 Comme un fils vertueux, que l'honneur sollicite,
 Combat pour ses parents sans scruter leur conduite ;
 Comme un enfant bien né, dans son pieux amour,
 Défend, sans les juger, ceux dont il tient le jour.

IV

O vous, qui revêtez la pourpre souveraine,
 Gardez-vous d'écouter les conseils de la haine !
 Sachez sacrifier vos fiers ressentiments
 Au salut de l'état dont vous êtes garants !
 N'insulte point Achille, ô puissant fils d'Atrée !
 Et ne fais point rentrer au fourreau cette épée
 Qui fut toujours des Grecs le plus ferme soutien.
 Vains discours ! Ce courroux, en brisant son lien,
 A fait taire chez lui la voix de la prudence,
 Achille se retire... et bientôt la balance
 Penche en faveur de Troie. Aidé de Jupiter
 Hector ne trouve rien qui puisse l'arrêter,
 Atrée se repent ; une voix suppliante
 Va tâcher de fléchir Achille dans sa tente...
 Écoute cette voix, ô descendant des dieux !
 Si tu sais te venger, pardonne aussi comme eux ;

Là se reconnaîtra ton divin caractère...
 Mais il a refusé de vaincre sa colère ;
 Et le combat sans cesse approche des vaisseaux ;
 Et les Grecs, enfermés comme de vils troupeaux
 Entre le fer troyen et la mer sans issue,
 En implorant Achille expirent à sa vue...
 Et la flamme s'élève en mobiles anneaux.
 — « Arrêtons ce torrent, dit alors le Héros ;
 « Je ne combattrai point moi-même pour Atride ;
 « Mais toi, Patrocle, va ! que ton bras intrépide
 « Repousse les Troyens en éteignant leurs feux,
 « Et reviens aussitôt laissant le reste aux dieux. »
 — Mais, ivre de triomphe, il veut suivre sa voie ;
 Et la divinité qui favorise Troie
 Couvre ses yeux d'un voile : il tombe, et son trépas
 Va soulever Achille, et l'entraîne aux combats.
 Il vole, revêtu de l'armure immortelle ;
 Et le sang des Troyens dans la plaine ruisselle :
 Ils tombent sous les coups de sa lance en fureur
 Comme les blonds épis sous la main du faucheur.
 Le Xanthe est effrayé, dans sa grotte profonde,
 De voir confusément se jeter dans son onde
 Les guerriers poursuivis par le fer dévorant.
 Ce lion endormi s'éveille en rugissant ;
 Mais s'il comble de morts et le fleuve et l'arène,
 C'est pour venger l'ami que la pique troyenne
 A couché dans la poudre et privé du soleil ;
 Et, lorsque, ayant plongé dans l'éternel sommeil
 Le fatal ennemi que poursuit sa colère,
 Il le traîne, au milieu d'un torrent de poussière,
 Autour du monument à Patrocle érigé,
 C'est encor l'amitié que son cœur affligé
 Consulte, en se livrant à cet excès de rage ;
 Plus il aima Patrocle et plus Hector l'outrage ;
 En sondant sa blessure on conçoit sa fureur,
 Et l'admiration l'emporte sur l'horreur.

Sitôt que vous avez réuni vos bannières :

D'Ilion devant vous s'abaissent les barrières :
 Vos ennemis ont teint la terre de leur sang !
 Mais, ô superbes chefs, vous avez cependant
 Perdu par cette haine en vos cœurs allumée
 Toi, grand Agamemnon, une part de l'armée,
 Et toi, fils de Thétis, ton ami le plus cher :
 Pouviez-vous en avoir salaire plus amer ?

V

Pergame a succombé. Vaillants fils de la Grèce
 Vous pavaisez vos nefs en signe d'allégresse,
 Et ramez vers la terre où vous vîtes le jour.
 Mais qu'il est loin encor ce désiré retour !
 Que de maux en chemin seront votre partage !
 Celui qui de Pallas osa ravir l'image
 Périt au sein des flots contre lui soulevés ;
 Ménélas, emporté par les vents déchainés
 Voit le fleuve Egyptus, les sables de Lybie,
 Et ne touche à la fin le sol de sa patrie
 Qu'après avoir lutté sept ans contre la mer ;
 Et cependant il est aimé de Jupiter !
 — Mais qui, plus loin que lui poussa sa course errante ?
 Qui fut le plus en butte aux coups de la tourmente ?
 C'est un chef éloquent autant que valeureux
 Et qui pour la sagesse est presque égal aux dieux ;
 Ulysse, pour tout dire. Elève de Minerve,
 Console-toi pourtant : le destin te réserve
 Un prix inestimable et digne de ta foi !
 Après avoir, dix ans, subi la dure loi
 Du malheur qui de toi semble faire son centre ;
 Après avoir vaincu Polyphème en son antre,
 Essuyé de Lamus les barbares fureurs,
 Déjoué de Circé les pièges enchanteurs ;
 Après avoir erré dans les sombres royaumes
 Et vu le peuple vain des ombres, des fantômes ;

Après avoir passé Charybde avec Sylla,
 Monstres dont la fureur jamais ne sommeilla,
 Touché de Calypso le rivage funeste
 D'où vint te dégager un messenger céleste,
 Affronté de nouveau les périls de la mer
 Qui bientôt, se gonflant et s'élevant dans l'air,
 T'enserme dans les plis de la noire colonne
 Qui sur ton frêle esquif ondoie et tourbillonne,
 Et te réduit à fuir le courroux du Trident
 En nageant à travers le fluide écumant,
 Parmi les noirs rescifs, les roches hérissées
 Qui du choc de ton corps restent ensanglantées;
 Après avoir enfin, rendu dans ton pays,
 Exterminé ce flot d'insolents ennemis,
 Qui, te croyant tombé sur les bords du Cocyte,
 Se disputaient ta place et non pas ton mérite,
 Qui voulaient conquérir, admirable moyen !
 Le cœur de ton épouse en dévorant ton bien ;
 Tu retrouves un fils qui te ressemble, un père
 Qui tirant à ta voix son front de la poussière,
 Revient à l'allégresse ; et, pour dernier trésor,
 Un amour conjugal digne de l'âge d'or ;
 Pénélope, en un mot. L'amour de deux déesses,
 De Lygie et ses sœurs les voix enchanteresses
 Ne purent effacer son image de toi ;
 Elle t'en récompense en te gardant sa foi :
 Votre front se revêt de couronnes nouvelles,
 Et vous êtes heureux d'avoir été fidèles.

VI

Gloire, à toi dont la main enfanta ces tableaux
 Où, comme un océan, circulent à longs flots
 Les plus beaux sentiments qui soient dans l'âme
 Où le vice est esclave et la sagesse reine, [humaine,
 Où de la Vérité les splendides rayons
 S'en viennent converger de toutes régions,
 Et forment un ensemble harmonieux, immense,
 Où vont s'alimenter tout art, toute science !
 Les dieux qui t'ont chargé d'instruire l'univers
 Et d'y porter l'écho des suprêmes concerts,
 Te révèlent l'Olympe et l'enfer et la terre,
 Et devant ton génie abaissent la barrière
 Qui dérobe aux humains l'œuvre des immortels.
 Le monde s'embellit à tes chants solennels ;
 Et par toi revêtu de sa robe de fête
 Que l'esprit imagine et que la grâce apprête,
 Il prend vers l'avenir son vol mystérieux !
 Ton pinceau, tour à tour sublime ou radieux,
 Dépeint également les heureuses demeures
 Où coule sans effort le char brillant des Heures,
 Et le sombre Tartare où, sans ailes, le Temps
 Dans un cercle fatal traîne ses pas pesants.
 Jupiter dans les cieux, fait gronder son tonnerre,
 Et d'un bruit formidable épouvante la terre ;
 Le dieu des mers l'ébranle, et les monts frémissants
 Tremblent dans leurs sommets et dans leurs fonde-
 Pluton, épouvanté, s'élance de son trône : [ments ;
 Il a peur que, troublant la nuit qui l'environne,
 Neptune, sous le coup du trident radieux,
 N'ouvre son noir empire à la clarté des cieux.
 Junon a de Vénus emprunté la ceinture :...
 Et l'air qu'elle parcourt plus doucement murmure ;
 A son divin aspect Jupiter a souri,

Et l'herbe parfumée et le gazon fleuri
Sortent, pour embellir le réduit solitaire
Dont un nuage d'or protège le mystère.

Minerve de l'Olympe a quitté les palais,
Et de la forme humaine elle emprunte les traits
Pour revêtir de force, entourer de lumière
Et conduire le fils qui va chercher son père.
Les sublimes travaux demandent des autels ;
Par eux l'homme devient semblable aux Immortels ;
Sur les corps des brigands dont il purgea le monde
Hercule monte au ciel, où toute gloire abonde !

Pourquoi cette pâleur, fille d'Eétion,
En faisant tes adieux au héros d'Ilion ?
Tu sembles le prévoir, cet époux noble et tendre
Dont la voix à ton cœur se fait si bien entendre,
Qui, déposant le casque au long panache d'or,
Embrasse son enfant qu'effrayait ce décor,
Et demande aux destins qu'il soit un jour célèbre,
Ne te reviendra plus... que sur unchar funèbre !
Les mortels sont pareils à ce feuillage vert
Que le Printemps amène et qu'emporte l'Hiver ;
Ils brillent aujourd'hui de fraîcheur et de grâce,
Demain ils sont tombés ; d'autres prennent leur place.
L'amitié, les doux nœuds de l'hospitalité
Se prolongent pourtant dans la postérité.
Vers Glaucus, en fureur Diomède s'avance,
Quand il découvre en lui l'illustre descendance
Du grand Bellérophon, qu'Enéus autrefois
Reçut à son foyer, et logea sous ses toits ;
Ravi de joie, alors il dépose sa lance ;
« De nos aïeux, dit-il, conservons l'alliance :
« Dans les plaines de Mars l'un l'autre évitons-nous
« Et sur d'autres guerriers faisons tomber nos coups. »
— Dans l'amour paternel retrempant son courage,
Vers le camp ennemi Priam s'ouvre un passage,
Tombe aux pieds du vainqueur, baise en ses maux cui-

Les mains rouges encor du sang de ses enfants, [sants,
 Et dit : « En me voyant souviens toi de ton père,
 Achille ! » Une mémoire à ce dernier si chère
 Calme de son courroux l'impétueux essor ;
 Il accorde au vieillard le corps de son Hector.
 Filles de Jupiter, ô Prières ! l'Injure
 Vous voit suivre ses pas pour guérir sa blessure :
 Celui qui vous accueille est regardé des dieux ;
 Celui qui vous rebute est maudit devant eux !

Et lorsque tu descends du moral au physique,
 Tu conserves encor ta baguette magique
 Qui convertit en or le plus grossier métal,
 Et change l'onde impure en limpide cristal ;
 Des flots les plus divers ton pinceau nous inonde :
 On voit, en même temps, sur ta toile féconde
 Le chêne aux mille bras qui va toucher les cieux,
 Et le brin de fougère imperceptible aux yeux ;
 L'aigle, qui plane au sein de la voûte azurée ;
 Et l'oiseau qui voltige à travers la feuillée ;
 L'Océan qui du monde enclôt le vaste sein,
 Et le ruisseau d'argent qui tiendrait dans ma main ; -
 Et la fleur du moly, qui donne la sagesse,
 Et le fruit du lotus, dont la douceur traîtresse
 Enchainant l'étranger sous un charme fatal,
 Lui fait perdre l'amour de son pays natal.

VII

Tout s'enchaîne et se lie aux cordes de ta lyre !
 Il semble que dans toi la Nature respire,
 Et que, pour arriver à l'homme, ses accents
 Empruntent ton organe et parlent par tes chants.
 Mais ces accords sont ceux du bel âge du monde
 Quand la sève de vie, encor jeune et féconde,
 Circule en ses canaux avec ampleur et feu,
 Et dans tout son éclat peint l'image de Dieu.
 Et si dans tes discours la terre est embellie,
 L'univers à son tour t'écoute et t'étudie ;
 Chaque âge, chaque sort trouve par ton moyen,
 Un son qui correspond et s'harmonise au sien.
 L'enfant quitte ses jeux pour lire tes ouvrages,
 Et sans les mesurer admire tes images ;
 L'âge mûr te médite, et dans ton sein fécond
 Plus il pénètre, et plus il te trouve profond.
 Le vieillard s'applaudit en voyant la noblesse
 Dont ta main décora le front de la vieillesse ;
 Celui pour qui toujours la Fortune sourit,
 Celui dont le génie illumine l'esprit,
 Par toi sont conviés à faire un emploi sage
 Des trésors dont le ciel leur confia l'usage ;
 Et celui, que poursuit un trop rigoureux sort,
 Espère, comme Ulysse, atteindre enfin au port.
 De l'art, que t'enseigna le dieu de la lumière,
 Tu commenças, Homère, et finis la carrière ;
 Du point où t'a porté l'essor primordial
 Tu restes des auteurs le père et l'idéal !
 Source de poésie, à l'onde toujours neuve
 Qui de toute analyse as supporté l'épreuve,
 Astre dont les rayons pénètrent en tout lieu,
 L'orbe de Calliope, où s'alluma ton feu

S'enrichit de flambeaux sortis de ton lignage.
 Qui marchent à ta suite, et viennent d'âge en âge
 Amplifier ta gloire et rajeunir ta cour ;
 Ainsi le globe d'or qui nous verse le jour
 S'entoure d'autres corps, parcelles de sa flamme,
 Qui boivent sa lumière et vivent de son âme.

On voit, au premier rang du groupe triomphal
 Ton continuateur et presque ton égal,
 Virgile, qui de Rome illustra l'origine,
 Le Dante, qui de l'art répare la ruine,
 Et jette en même temps, dans son siècle d'airain
 Une langue nouvelle, un livre surhumain.
 Camoëns qui, guidé par le flambeau du Pinde
 Trace un sillon de feu sur la route de l'Inde,
 Et des dons de la Muse assemblant le trésor
 En décore Lusius et crée Adamastor ;
 Le Tasse qui, témoin des progrès du Tartare,
 Veut soulever l'Europe au-devant du barbare,
 En faisant le tableau des lauriers qu'autrefois
 Remportèrent sur lui les soldats de la Croix,
 Milton qui, de plus près s'élançant sur ta trace,
 Pénétra dans ta sphère, et, t'abordant en face,
 Sentit grandir son âme en voyant ta hauteur
 Et mesura sa lyre à ton luth créateur ;
 L'auteur du Télémaque, ineffable génie,
 Qui, répandant son âme en fleuve d'harmonie,
 Semble embellir encor ce qu'il tire de toi ;
 Celui qui, s'écartant des sentiers de la Foi,
 De la seule raison voulut suivre la route,
 Mais dans qui le génie a surmonté le doute.
 Et ces deux fiers esprits, nos grands contemporains,
 Que la muse enivra de ses parfums divins¹,
 Mais dont il faut laisser les noms couverts d'un voile

¹ Lamartine et Victor Hugo. (Note de l'éditeur).

Jusqu'à ce que le temps dégage leur étoile
Des vapeurs du matin qui la couvrent encor.
Et toi, leur jeune aîné, de qui la moisson d'or
Fut, jusques en nos jours, du public ignorée,
Que la hache arrêta sur la route sacrée
Qui mène en ligne droite au sommet d'Hélicon,
Chénier ! fils de la Grèce et prêtre d'Apollon
Tu ne mis point au jour une épopée immense :
Mais tu donnas des plans de si grande espérance,
Tes chants ont tant de grâce et de suavité,
Et tu parles si bien comme l'antiquité,
Que tu peux prendre place au cortège d'Homère,
Comme un enfant se mêle aux suivants de son père.

18 février 1858.



ORONCE FINE

et sa famille

Par M. P. THOMÉ DE MAISONNEUFVE

Oronce Fine était-il de Briançon ou des Villars Saint-Pancrace ? Était-il issu d'une famille noble ?

Les divers écrivains qui se sont occupés de ce savant n'ont pas pu se mettre d'accord sur ces points, même ceux qui étaient les mieux à même de recourir aux documents locaux : l'un d'eux confondant la terre de La Tour avec le fief de Champrouët, cherche à démontrer par l'énumération des prétendus cosseigneurs de la première que les Fine n'eurent jamais de droits sur la seconde; un autre ne craint pas de traiter *à priori* d'assertion sans fondement la mention d'hommage fait par les aïeux d'Oronce Fine aux rois-Dauphins pour la terre de Champrouët, que rapporte Rivoire de la La Bâtie, dans son armorial.

Les premiers travaux de classement des archives de la ville de Briançon, qui révèlent peu à peu des détails curieux et ignorés sur l'histoire de cette véritable petite république d'autrefois et de ses habitants, nous permettent de clore définitivement cette controverse avec l'aide de documents certains.

Oronce Fine était Briançonnais et noble. La famille Fine, originaire des Villars Saint-Pancrace, possédait la seigneurie de la terre de Champrouët qu'elle tenait en alleu direct des dauphins depuis une époque antérieure aux anciennes libertés.

Michel Fine, né aux Villars Saint-Pancrace, probablement dans la terre familiale de Champrouët, se fixa à Briançon vers le milieu du XIV^e siècle, et le 24 mars 1363, il quitta aux syndics briançonnais des sommes qu'il reçoit d'eux en qualité de mandataire du curé de cette ville¹. Il est dans cette pièce qualifié d'*habitor Briançonii*, formule qui désignait alors ceux qui jouissaient du titre et des droits de bourgeoisie de la ville. La famille Fine ne quitta plus Briançon, tout en conservant son fief de Champrouët. En 1480, un arrière petit-fils de ce Michel, nommé également Michel Fine, rendait hommage au dauphin pour son fief de Champrouët et, le 5 juillet 1490, après sa mort, son fils aîné François Fine prêtait également serment de foi et hommage au Roi-Dauphin dans le palais archiépiscopal d'Embrun, *more nobilium*, entre les mains de Philippe de Savoie, comte de Beaujeu, alors gouverneur du Dauphiné, et plus tard duc de Savoie, pour le fief de Champrouët qui dans cet acte d'hommage est qualifié de « *feudum francum et antiquum, nobile et directum domini Delphini in campo reyto.* » Cet hommage est rendu par François Fine en son nom et en celui de ses frères Pierre et Antoine, comme héritiers de leur père Michel Fine décédé².

Ce n'est donc, comme certains se sont plu à l'affirmer, ni la fantaisie ni la seule imagination de Fine de Brianville qui donnèrent des titres de noblesse à la famille Fine. Sa noblesse était ancienne, très ancienne même et indiscutable.

Dans ces mêmes archives nous trouvons des indications précises sur les ascendants d'Oronce Fine.

Le grand-père d'Oronce Fine, celui qui rendait hommage en 1480, est qualifié de *docteur dans les 7 arts libéraux et en médecine* dans une quittance du paiement de livres liturgiques écrits par le chanoine François, d'Em-

¹ Archives de Briançon GG 10.

² Archives de Br. II. 4.

brun³. Son fils aîné, qui devait plus tard être le père du grand Oronce, s'adonna également à la science et à la médecine et est qualifié de *physicus* dans les divers actes, titre que nous voyons porté déjà par plusieurs de ses ancêtres et qui indique l'étude non seulement de la médecine, telle que nous l'entendons de nos jours, mais également de la physique, de la chimie, de la mécanique et de l'astronomie. Ce fils aîné, François, se fit un nom dans ces diverses sciences. Oronce Fine avait donc de quoi tenir, et les traditions de science étaient un héritage que lui avaient légué ses auteurs. Il est à remarquer que l'étude des sciences juridiques fut cultivée par ceux des Fine qui ne s'adonnèrent pas aux sciences exactes⁴. Nombreux furent les grands-oncles d'Oronce que nous retrouvons comme jurisconsultes ou notaires.

Nous avons vu par l'acte d'hommage de 1490 que Michel Fine avait laissé trois fils : François *physicus* et père d'Oronce, Pierre qui embrassa l'état ecclésiastique et fut chapelain d'une des nombreuses chapellenies de Briançon, et Antoine qui succéda à la fin du XV^e siècle à son oncle Bermond Fine, dans sa charge de notaire⁵.

Nous avons eu la bonne fortune de trouver chez un de nos amis de Briançon⁶, un splendide livre d'heures en parchemin datant de la fin du XV^e siècle. Une mention qui y figure nous indique qu'il a été écrit par dom Pierre Fine et enluminé par Antoine Fine son frère, les deux oncles d'Oronce. Nous donnerons une étude détaillée de ce très beau spécimen de l'art Briançonnais dans la deuxième moitié du XV^e siècle. Pierre Fine, auteur de la calligraphie, qui avait sans doute étudié la théologie auprès du chapitre

³ Archiv. de Br. GG 5.

⁴ La profession de jurisconsulte et celles de médecin ou de notaire étaient compatibles avec la noblesse. Dans les origines delphinales et même fort tard après la cession à la France, les notaires étaient recrutés parmi les nobles et les clercs.

⁵ Il était notaire à la fin de 1490.

⁶ M. Paul Voyron.

d'Embrun, avait dû être élève du chanoine Jean François, célèbre au XV^e siècle par ses rédactions de manuscrits religieux⁷.

Les enluminures faites par Antoine, le futur notaire, enluminures d'un réel talent, et dont certaines constituent de très-intéressants tableaux de l'ancien et du nouveau testament, indiquent l'inspiration de l'École Florentine de l'époque : certaines rappellent des miniatures des maîtres de cette école dont le miniaturiste Briançonnais a subi l'influence évidente. Il est fort probable qu'Antoine Fine, comme la plupart de ses compatriotes qui s'adonnaient à l'étude approfondie du droit, science, fort en honneur à Briançon, avait pris ses grades juridiques dans les Universités du Nord de l'Italie, et s'y était perfectionné également dans la peinture qui y était florissante.

Sans rentrer dans plus de détails sur ce livre d'heures, nous signalerons une prière en français que nous y relevons au folio 138 sous letitre : « Orayson à Notre-Dame en balade ».

En voici deux strophes :

Escarboucle reluysant
Nuit et jour sans obscurité,
Esmeraude tres--cler luyant,
Et saphir de securité,
Dyamant de mundicité⁸.

Rubys radiant comme flame,
Je te requiers en charité
Aye pitié de ma povre âme.

O cyprès aromatisant
Playne de grand' suavité
Hault cèdre sur tout verdissant
Olive de fertilité

⁷ Archiv. de Br. GG. 5.

⁸ *Pureté* : du latin mundus.

En ma tres-grand' nécessité
 Je te prie et requiers Sainte Dame
 Quant à morir serai cité
 Aye pitié de ma povre âme.

.....

Antoine et Pierre Fine sont-ils les auteurs de cette poésie, nous n'en avons nul indice : si cela était, elle nous montrerait que non seulement les sciences exactes mais également les sciences littéraires étaient en honneur dans cette famille.

Le dépouillement non encore achevé des cadastres du XV^e siècle⁹, donnera probablement de nouveaux renseignements sur cette famille de savants. Nous ferons part à la Société d'Etudes des résultats de nos recherches.

⁹ Le premier de ce siècle est de 1420.



L'ART POPULAIRE DANS LE BRIANÇONNAIS

LES VERTUS ET LES VICES

Etude rédigée par M. Camille BLANCHARD

d'après les manuscrits et les notes
de son père, le Professeur Raphaël BLANCHARD
et d'après de nouvelles observations

(SUITE)

CHAPELLE SAINT-ETIENNE A JAILLONS

Jaillons, en italien Giaglione, est un village situé à environ trois kilomètres en amont de Suse, sur la rive gauche de la Doire qu'il domine d'une très grande hauteur. Il ne fit jamais partie du Dauphiné, mais construit tout contre les limites de cette province, il a longtemps et fortement subi, ainsi que tout le marquisat de Suse, les mœurs et les traditions françaises. Une chapelle, placée sous le vocable de Saint Etienne, montre extérieurement, sur la facade latérale qui regarde la principale rue de ce village, une fresque où sont figurés les Vertus, les Vices et les châtiments de ces derniers.

Comme dans la plupart des peintures que nous examinons dans cette étude, celle-ci se compose de trois étages superposés : l'étage supérieur représente le Paradis et les Vertus ; l'étage moyen l'Enfer et les Vices ; l'étage inférieur les châtiments. La longueur totale de la fresque est de 7 m. 55, sa hauteur totale de 2 m. 52. L'étage supérieur a une hauteur de 88 centimètres : il est limité en haut par une bande blanche, bordée de noir, large de 7 centimètres ; en bas une raie blanche de 4 centimètres de large le sépare de l'étage moyen. Ce dernier, haut de 84 centimètres, est

séparé de l'étage inférieur par une bande blanche large de 5 centimètres. La hauteur de ce dernier étage est de 58 centimètres, mais la porte de la chapelle, d'une part, et un soupirail, de l'autre, en empiétant sur la peinture, réduisent par endroit la hauteur de cet étage. Enfin le tableau est limité en bas par une double bande, blanche et noire, de 5 centimètres et demi de large. Une hauteur de 1 m. 70 sépare le bas de la composition du sol.

Tableau des Vertus. — Ce tableau, constitué par huit scènes distinctes placées les unes à la suite des autres, mais non séparées, débute, à gauche, par la représentation du Paradis. Deux tours, à toit blanc incliné, l'une à droite, carrée, l'autre à gauche, hexagonale, limitent cette première scène. Elles sont réunies par un mur bas, crénelé, qui se continue à gauche au delà de la tour hexagonale, jusqu'au bord de la fresque. Dans ce dernier espace, on ne voit que des arbres derrière le mur. Au milieu de la scène, dans le ciel, entre les deux tours, Dieu le père est peint auréolé dans un ovale lumineux, couvert d'un manteau vert doublé de blanc, ses deux bras, ouverts pour appeler les élus, écartant son manteau et laissant voir sa robe rouge. Il est entouré de huit anges, également auréolés, quatre de chaque côté de lui, placés deux par deux en haut et en bas; ceux du haut sont tout blancs, ceux du bas, blancs rayés de rouge. Ces anges portent chacun deux paires d'ailes : une paire relevée au dessus de la tête, l'autre, baissée, les enveloppant comme un manteau et masquant le reste de leur corps. Plus bas, mais toujours au dessus et en arrière du mur, le Christ, à droite, vêtu de rouge, et la Vierge, à gauche, vêtue de bleu, regardent Dieu le Père dans une attitude d'adoration. Tout ce qui se passait en avant du mur est actuellement effacé. La tour de gauche est percée, dans sa partie supérieure, d'une fenêtre derrière laquelle plusieurs personnages, les élus, sont tournés, les mains jointes, vers le Père Eternel. La tour de droite, carrée, est une sorte de guérite sur le seuil de laquelle se tient Saint Pierre, largement auréolé. Il est

vêtu d'une robe rouge et d'un manteau jaune; il tient un livre dans la main gauche et deux clefs dans la droite : c'est l'entrée du Paradis.

Les sept autres tableaux de cet étage sont la représentation des sept principales Vertus dont l'observation conduit au Paradis. Au dessous de chaque scène, le nom de la Vertu est inscrit, en lettres gothiques, sur la bande blanche qui sépare cet étage de celui des Vices.

La première Vertu est l'Humilité. Un jeune homme, debout, coiffé d'une toque noire, vêtu d'un manteau à parements verdâtres et de chausses rouges, portant une bourse blanche à la ceinture, ayant aux pieds des souliers noirs, coupe les cheveux blonds d'une jeune femme. Cette dernière, vêtue d'une robe rouge à col blanc, est assise plus à gauche et tient les mains jointes. Devant elle, c'est-à-dire plus à gauche encore, un ange auréolé, aux ailes rousses en arrière et blanches en avant, vêtu d'une robe jaune à col blanc, lui tend les mains et vient la chercher pour la mener au Paradis. Au dessous se lit : *umilitas*.

Une femme assise et tournée vers la gauche, les cheveux blonds noués avec un ruban noir, vêtue d'une robe rouge à col et revers vert-olive, tient sur ses genoux une sébille blanche pleine de pièces de monnaie : c'est la Largiété. Un ange auréolé, en robe blanche et à ailes rougeâtres, est debout derrière elle. Elle tend une pièce à deux personnages placés devant elle. L'un, est un homme estropié, tête nue, portant une veste jaune, une culotte blanche et des souliers noirs; sa jambe droite est coupée, et présente un moignon avec un pilon; une béquille le soutient sous l'aisselle droite. L'autre, est un adolescent à la veste violacée et à la culotte blanche, les mains jointes en signe de prière. Au dessous est écrit : *largitas*.

La chasteté est représentée par une religieuse agenouillée et tournée vers la gauche. Elle est couverte d'un voile noir, bordé de blanc autour de la tête. Les mains jointes, elle lit dans un livre de prières que lui présente ouvert un ange auréolé debout devant elle. Ce dernier, aux che-

veux blonds, vêtu d'une robe verte et d'un manteau rouge, a des ailes jaunes en avant et rouges en arrière. La partie droite de la scène est effacée, mais il ne semble pas qu'il y eut d'autres personnages. Au dessous se voit : *castita*.

Une femme assise, tournée vers la gauche, les bras croisés et les mains étalées sur la poitrine, représente la Patience. Elle est vêtue d'une robe jaune et coiffée d'un voile blanc. Devant elle, un homme debout, en grande partie effacé, lui donne un soufflet de la main droite; on voit encore le haut de son pourpoint rouge à revers noirs, sa toque noire et sa jambe gauche couverte de chausses noires. A droite, derrière la femme et tourné vers la gauche, un ange auréolé est debout, vêtu d'une robe blanche bordée de brun clair. Ses ailes sont blanches en avant, rougeâtres en arrière, ses cheveux châains. Il saisit de sa main gauche le bras gauche de la femme, tandis que sa main droite est levée vers le ciel. Au dessous on lit : *paciencia*.

Le tableau suivant représente la Tempérance sous les traits d'une femme assise derrière une table. Elle est vêtue d'une robe rouge brun; ses cheveux flottent sur le dos. De la main gauche elle tient un verre contenant déjà du vin rouge et dans lequel elle verse de l'eau, avec une carafe qu'elle tient dans la main droite. Devant elle, sur la table, se trouvent un navet, un oignon, une tête d'ail, deux petits pains de forme différente, une salière et, à droite, une carafe de vin rouge. Debout à droite de la jeune femme, un ange auréolé, les ailes blanches en avant et rouges en arrière, portant une robe jaune clair, la regarde, les bras croisés sur sa poitrine. Au dessous est écrit : *temperancia*.

La Charité est représentée par une femme assise, coiffée d'un voile blanc et d'une toque marron. Elle est vêtue d'une robe brune fendue pour laisser passer les deux seins qu'elle donne à deux enfants emmaillottés qu'elle porte chacun d'un bras. Devant elle, en partie effacé, un ange auréolé, à robe rouge et ailes blanches, est debout. Au dessous on ne voit plus que : ...*itas*.

La dernière Vertu est la Diligence. Elle est représentée par une femme assise, tournée vers la gauche, vêtue d'une robe rose-violacée et dont la coiffure jaune laisse voir, dans les cheveux, un galon rouge tressé. Elle tient dans la main gauche une étoffe verte qui repose sur ses genoux et traîne jusqu'à terre; de sa main droite, elle tire l'aiguille. Près d'elle, une corbeille contenant un peloton de laine blanche et un autre de laine violacée est posée par terre; à côté se trouve un dévidoir. Derrière elle, debout, un ange auréolé, aux ailes rouges, en robe rose clair, lui présente de la main droite une paire de ciseaux noirs très larges. La partie extrême à droite est un peu endommagée et réparée avec du plâtre bruni. Au-dessous se lit : *diligencia*.

Tableau des Vices. — L'étage moyen, qui représente le tableau des Vices, débute à gauche par une scène de l'enfer, vers laquelle se dirigent ensuite sept personnages, tournés vers la gauche et montés sur des animaux symboliques. Dans une marmite noire placée sur un feu, des damnés sont en train de cuire; un grand diable noir, à pieds à trois doigts crochus, les tourmente avec une pique. Au-dessus d'eux, un autre démon noir, plus petit, mais également porteur de pieds à trois doigts crochus, chasse, avec une longue fourche, une femme déjà tombée dans le feu. Cette première scène est située en arrière de l'entrée de l'enfer représentée par une gueule béante tournée vers la droite. Cette dernière, à dents acérées, appartient à une tête de dauphin, à profil très net et à œil largement ouvert; elle lance du feu vers la suite de la composition. Deux démons noirs se tiennent sur le plancher buccal: le premier à gauche, porte une hotte remplie de personnages nus qu'il précipite dans le fond de la gueule d'enfer; le second, plus à droite, marche vers la gauche: il bat du tambour, de la main droite, et entraîne avec lui, de la main gauche, l'extrémité d'une chaîne noire qui, jusqu'au bout du tableau, attache l'un à l'autre par le cou les sept péchés capitaux.

Alors vient le premier personnage, monté sur un lion. C'est l'Orgueil, représenté par un roi couronné d'or, vêtu

d'un habit rouge bordé d'hermine blanche et de chausses noires. La taille serrée d'une étroite ceinture noire, il tient de la main droite un glaive qui passe par dessus son épaule. Derrière lui, en croupe, un diable tout noir, à ailes de chauve-souris brun-jaunes à côtes, se cramponne de la main gauche à la queue du lion et ôte, de la main droite, la couronne de l'orgueilleux.

Le second personnage figure l'Avarice ; il est monté sur un ours noir. C'est un homme à veste brune et dont la tête est malheureusement détruite. A une étroite ceinture noire, il porte, pendant à son flanc gauche, une aumônière rouge, bordée de blanc, dans laquelle il plonge la main gauche, tandis que, de la droite, dressée, il présente une bourse blanche gonflée, fermée d'un cordon à glissière. Un diable presque entièrement détruit, et réparé avec du plâtre bruni, se tient debout derrière le personnage et porte une massue sur l'épaule gauche ; il a une queue de renard et des pattes d'oiseau.

Puis s'avance la Luxure montée sur un bouc gris. C'est une femme aux cheveux blonds, coiffée d'un petit bonnet noir. Sa robe verte, relevée jusque vers le haut de sa cuisse gauche, met à découvert sa chair, son bas rouge, à jarretière verte au dessous du genou, et son soulier noir. De son côté, le décolleté laisse à nu la partie supérieure des seins. Un miroir ovale, que la pécheresse tient de la main droite à hauteur de sa face, lui reflète son visage ; elle tient sa main gauche appuyée sur son cœur. Un diable jaune, velu, à pattes de canards, à ailes de chauve-souris et à courtes cornes de bœuf, se tient debout derrière la luxurieuse dont il saisit la chevelure de sa main droite munie de griffes, tandis que sa main gauche tient un petit vase.

La Colère vient ensuite, montée sur un léopard tacheté. C'est un homme tête nue, et à cheveux flottants. Il est vêtu d'un manteau rouge à larges revers verts laissant voir entre eux sa chemise blanche ; il porte des bas verts et des souliers noirs. Une aumônière blanche bordée de jaune

pend à sa ceinture du côté gauche. De sa main droite levée, il se poignarde lui-même la poitrine; le sang coule sur sa chemise. Sa main gauche repose à plat sur sa cuisse. Debout derrière sa monture, un grand diable tout noir, sans queue, à pieds d'oiseau, à mains munies de griffes, le corps couvert d'écailles, la tête ornée de longues cornes de chamois, lui donne avec la jambe droite un coup de pied au derrière, tandis que, de la main gauche, il le saisit au bras gauche, et que, de la main droite, il lui griffe le sommet de la tête.

Le cinquième personnage est la Gourmandise. C'est un homme monté sur un chien gris à longue et large queue pendante, et qui, à part sa couleur, ressemble à un renard. Il porte un vêtement jaune, ouvert sur la poitrine et montrant sa chemise blanche, des chausses et des souliers noirs. Sa tête est couverte d'un bonnet blanc qui laisse dépasser des cheveux noirs; une aumônière noire pend à sa ceinture. Appuyée sur son épaule, il tient de la main gauche une broche où sont enfilés un gigot et un poulet; de la main droite il soutient un petit arrosoir par lequel un diable lui donne à boire. Ce dernier, debout devant lui et contre l'encolure de sa monture, a le corps entièrement rouge, une tête et des pattes de chien et des mains humaines; sa queue est relevée en trompette; ses jambes sont cerclées de noir.

L'avant-dernier Vice est l'Envie, monté sur un lévrier grisâtre serrant un os en travers de sa gueule. C'est un homme coiffé d'un bonnet noir duquel dépassent des cheveux blonds flottants. Il est vêtu d'un long manteau vert doublé de rouge, de chausses rouges et de souliers noirs. Les bras croisés sur sa poitrine, il montre avec envie, de ses mains aux index tendus, les autres vices qui le suivent ou le précèdent. Assis derrière lui, en croupe, un diable velu, brun noir, à pattes palmées, les jambes croisées, la tête de profil à gauche, ayant de longues oreilles pointues et velues, appuie sa main droite sur la nuque de l'envieux, tandis que sa main gauche repose sur son genou, le bras ballant.

Enfin, le dernier personnage, la Paresse, est représenté par une femme assise sur un âne blanc. Faisant deux fois le tour du cou de ce dernier, une corde pend négligemment entre ses pattes et traîne par terre, la femme n'ayant pas le courage de tenir ces rênes. La paresseuse, vêtue d'une robe jaune ouverte et laissant voir ses mamelles flasques et d'un tablier blanc, a la tête appuyée sur sa main droite, sa main gauche pendante. Sous l'aisselle gauche, elle serre une quenouille non effilée. Debout derrière elle, tout à fait au bord de la composition, un grand diable noir, efflanqué, à cornes noires cannelées et infléchies en avant, ferme la marche. Il pique la pécheresse, sur le côté gauche du ventre, avec une fourche à deux dents écartées.

Ainsi, dans ce tableau, comme nous l'avons vu, chaque vice est accompagné d'un démon qui veille sur sa proie.

Étage inférieur. — Les Châtiments. — L'étage inférieur se compose de neuf compartiments bien séparés par des bandes blanches, chaque compartiment étant lui-même encadré d'une bordure noire. Sept de ces compartiments contiennent des scènes infernales et les châtimens des sept péchés capitaux; les deux autres, le premier et le cinquième, renferment des inscriptions. A une époque assez récente, afin de protéger ces peintures qui sont à portée de la main, l'administration italienne des beaux-arts a fait recouvrir tout cet étage par un grillage scellé de place en place dans le mur, dont il est maintenu distant de quelques centimètres. A cette très sage précaution nous devons l'état de bonne conservation des tableaux de l'étage inférieur, tableaux qui sont vraiment remarquables tant par la composition des scènes que par la finesse de l'exécution. Nous avons là, sans aucun doute, l'œuvre d'un artiste de grand talent.

Le premier compartiment, en commençant par la gauche, plus haut que large, est situé au-dessous de la scène infernale qui commence à gauche l'étage des vices. Il ren-

ferme l'inscription suivante de dix lignes, en français et en caractères gothiques¹ :

Comât le lazare frere de marie mag
daleine et marthe qui etoit resucite de
mort a vie de laquelle chose doubtoit
le dit symon comâda nostre seigneur
audit lazare quil dit devât toute la
compagnie ce que avoit veu en lau
tre O adôc il racôta le peines qui
etoient en enfer lesqueles vos voies
et vera tot home qui pour ici pas
sera.

Comme nous le voyons, cette inscription, qui n'occupe que les deux tiers supérieurs de ce premier compartiment, le tiers inférieur étant uniformément nu, est une parfaite introduction aux supplices infernaux que nous allons voir représentés dans les tableaux suivants.

Le premier tableau, qui occupe le second compartiment, plus long que haut, est situé au-dessous de la gueule d'enfer et en avant de l'Orgueil. Il nous montre le supplice des orgueilleux. Trois grandes roues verticales, tournant ensemble en s'appuyant l'une contre l'autre comme si elles portaient des engrenages, occupent la presque totalité du tableau. Elles sont montées sur un bâti situé en arrière et que l'on distingue mal. Huit damnés nus sont attachés autour de ces roues, deux à celle de gauche, trois à chacune des deux autres. Entraînés dans le mouvement de rotation, ils sont écrasés, comme dans un laminoir, au moment

¹ Au début de la septième ligne, nous avons été obligés de représenter par un o le signe qui est peint à cet endroit de l'inscription. Ce signe est une sphère, ombrée dans sa moitié inférieure, et surmontée d'une croix ; c'est la figuration du monde et par conséquent il faut lire : *en l'autre monde*. D'autre part, les accents placés sur les a de *comât* (première ligne), de *comâda* (quatrième ligne), de *devât* (cinquième ligne) et sur les o de *adôc* et de *racôta* (septième ligne) représentent l'n qui devrait suivre ces voyelles et qui est éliidé.

où ils passent au lieu de contact de deux roues voisines : du sang s'écoule de leurs corps brôyés. Un démon, placé à l'extrémité droite du tableau actionne cette barbare machine. Le supplice des orgueilleux est donc ici l'écrasement. Au-dessus de ce compartiment, sur l'étroite bande blanche qui sépare l'étage des Châtiments de celui des Vices, on lit en caractères gothiques : *superbios e superbiose*. Cette légende se trouve exactement au-dessous de la gueule d'enfer.

Le second tableau, qui occupe le troisième compartiment, est de même forme que le précédent, mais légèrement diminué en bas par l'existence d'un soupirail dans le mur de la chapelle. Il est situé sous l'Orgueil et sous la première moitié de l'Avarice et nous montre le supplice des avarés. Cinq baquets noirs, trois en avant et deux plus en arrière, sont remplis de liquide et placés au-dessus de foyers de flammes. Seize damnés sont plongés dans ces cuves, trois dans celle la plus à gauche, deux dans la suivante en arrière, six dans celle du milieu, deux dans la quatrième en arrière et trois dans la dernière à droite. Les uns sont presque totalement submergés ; d'autres épouvantés cherchent à s'échapper ; d'autres enfin, les mains jointes, sont dans une attitude de supplication. Debout derrière les baquets, trois diables noirs et cornus refoulent, à coups de fourches qu'ils tiennent de leurs mains droites, les damnés qui cherchent à s'enfuir ou qui les implorent. Le supplice des avarés est donc ici la cuisson. Au-dessus de ce tableau et juste au-dessous du lion de l'Orgueil on lit : *avaricios e avariciose*.

Le troisième tableau, dans le quatrième compartiment, est aussi plus long que haut, mais néanmoins plus court que les deux précédents. Il est légèrement écorné en bas et à gauche par le coin du soupirail dont j'ai déjà parlé, et est situé sous la seconde moitié de l'Avarice et sous la première moitié de la Luxure ; c'est le supplice des luxurieux. Ce tableau, du même genre que le précédent, est occupé par trois cuves en maçonnerie, à assises bien nettes et à

large rebord blanc, placées deux en avant, la troisième au milieu un peu en arrière. Dans ces cuves remplies de flammes qui s'échappent par dessus les bords, de nombreux individus nus sont plongés et tourmentés à coups de fourches par trois diables noirs. Le supplice des luxurieux est donc ici d'être brûlés vifs. Au-dessus est écrit : *lusirios e lusiriose*.

Après ce premier groupe de trois tableaux, la porte de la chapelle entame fortement l'étage inférieur, laissant au-dessus d'elle, et au-dessous de l'étage des Vices, un espace en forme d'arche : c'est le cinquième compartiment, dont la partie supérieure est occupée par une inscription. Cette dernière, dont le texte suit, en caractères gothiques et en français, est un petit poème de huit vers, mais écrits deux par deux, à la suite, sur quatre lignes² :

Vous qui regardes ceste histoire metes le bien an vos memoire
beanissies bien les poines afin que ne soies ataches e choynes
vous seres bien miserable se vo's prenes côseyla du diable
mes prenes le chemi de la corda des set œuvres de misericorde

Tandis que l'inscription placée à gauche de l'étage inférieur sert d'introduction aux tableaux de cet étage, celle-ci est la légende de la composition toute entière. C'est, en effet, l'explication aux fidèles de ce qu'ils doivent voir en cette fresque, de la manière dont ils doivent interpréter la figuration symbolique des vertus et des vices qu'ils ont sous les yeux.

Au delà et à droite de la porte se trouvent quatre tableaux occupant les quatre derniers compartiments de l'étage inférieur. Les deux premiers ne sont guère plus larges que haut, les deux derniers sont à peu près carrés.

Le premier de ces tableaux s'étend sous la fin de la Colère et les deux tiers de la Gourmandise : c'est le supplice des coléreux. Au milieu de la scène deux tables sont

² A la seconde ligne il faut lire « les peines » et « attachés es chaines » ; comme dans l'autre inscription, les accents sur l'o de *côseyla* et sur l'i de *chemi* remplacent l'n élidé.

dressées sur des tréteaux. Deux damnés nus sont attachés chacun sur une de ces tables, couchés sur le dos, l'un la tête vers la droite et les pieds vers la gauche, l'autre la tête à gauche et les pieds à droite. Deux démons noirs, velus, tenant chacun des deux mains une grande et forte lance, labourent avec cette arme les flancs des coléreux, dont le supplice est donc ici celui du fer. Le fond du tableau est un paysage nuageux. Au-dessus on lit : *iros e irose*.

Le second tableau après la porte est situé au-dessous de la fin de la Gourmandise et du début de l'Envie : c'est le supplice des gourmands. Une grande table occupe le centre de la scène : elle est servie d'un large plat rempli d'une épaisse purée. Trois damnés nus entourent cette table, deux debout, un homme en arrière et une femme à droite, le troisième, un homme, en avant assis par terre. Trois démons noirs, velus, à tête de chien ou de chat, dont l'un très grand, à gauche, enfoncent des aliments dans la bouche des pécheurs qui se débattent vainement, suppliciant ainsi les gourmands par le gavage. Le fond du tableau est formé par un paysage assez lointain de rochers qui laissent au-dessus d'eux un ciel lumineux, tandis qu'un gros nuage sombre obscurcit les premiers plans. Cette scène, quoique assez confuse, a beaucoup de relief. Au-dessus est écrit : *golos e golose*.

L'avant dernier tableau, situé au-dessous de l'Envie et du tout début de la Paresse, est le supplice des envieux. Une mer sans rivages et s'étendant jusqu'à l'horizon lointain occupe tout le tableau, sous un ciel nuageux s'éclaircissant vers le fond. Huit damnés nus émergent à peine de l'eau et luttent contre cet élément liquide dans lequel ils finiront par s'enfoncer. Le supplice des envieux est donc ici la noyade. Au-dessus on lit : *envidios e envidiose*.

Enfin le dernier tableau est le supplice des paresseux. Dans un paysage de montagnes, quatre pécheurs à la mine effarée essayant de fuir et de se dégager de démons qui semblent les forcer à travailler, au moyen de mauvais trai-

tements. On peut donc dire que le supplice des paresseux serait ici les travaux forcés. Au-dessus se trouve : *presios e presiose*. Le fond de ce tableau représente, sous un ciel assez lumineux, trois pointes rocheuses qui rappellent assez bien le profil des aiguilles d'Arves, telles qu'on les voit de la haute vallée de l'Arvan. Est-ce une ressemblance fortuite, ou avons nous affaire à un artiste qui a voulu reproduire un paysage vu par lui auparavant et qui l'avait frappé ? Mystère. En fait, nous ignorons tout à fait de quel auteur est cette fresque, qui, comme la plupart de celles que nous avons vues ici, remonte très certainement à la fin du XV^e ou au début du XVI^e siècle.

CHAPELLE des MISSIONS, à VILLAFRANCA

Cette chapelle est construite en pleins champs, non loin du hameau de San Giovanni, commune de Villafranca ; on la trouve à droite de la route qui, de cette dernière localité, mène à Cavour. Le deuxième dimanche après Pâques, il s'y tient un grand pèlerinage ; elle est abandonnée le reste de l'année. Appelée actuellement chapelle des Missions, elle a dû certainement se nommer autrefois chapelle de l'Annonciation, car, outre une fresque représentant cette scène de la vie de la Vierge située à l'intérieur, il en existe une seconde à l'extérieur, au-dessus de la porte d'entrée.

Sous sa modeste apparence, la chapelle des Missions est toute entière ornée de très remarquables fresques du XV^e siècle, qui en font l'égale des chapelles de Lans-le-Villard et de Bessans. Comme celles-ci, elle mériterait une étude détaillée.

La façade est tournée au couchant. De chaque côté de la porte d'entrée se voit un personnage de grandeur naturelle : à gauche une sainte très effacée, à droite Saint Roch. Au-dessus de la porte, l'Annonciation, composition



de forme triangulaire, qu'un auvent abritait autrefois contre la pluie, mais dont on ne voit plus que des traces. Sur le côté droit de la chapelle, entre le clocher et la saillie du mur de la sacristie, un Saint Christophe gigantesque est aujourd'hui très détérioré. L'intérieur tout entier est couvert de peintures.

La fresque qui nous intéresse ici occupe tout le côté gauche de la chapelle, sauf dans les parties inférieures, et comprend deux étages ; un troisième étage, qui se trouve représenté sur notre planche, rentrera aussi dans notre description. Cette fresque, dont le bord inférieur est horizontal, est limitée en haut par une courbe qui suit le bord de la voûte ; l'étage supérieur a par conséquent la forme d'un croissant, les deux autres étages étant des bandes rectangulaires.

Etage supérieur. — Tableau des Vertus. — Cet étage est bordé en haut, le long de la voûte, par une large bande noire ornée d'une guirlande de fleurs blanches ; il est séparé de cette bande, et aussi de l'étage du milieu, par des filets noirs et blancs.

Tout en haut, la tête du Christ, vue de face, dans un encadrement rectangulaire, domine tout le tableau. Elle surmonte une large banderole disposée comme si le Christ la tenait, les bras écartés, en avant de sa poitrine. Sur cette banderole, comme sur toutes celles qui figurent sur cette fresque, se trouvent de longues inscriptions en caractères gothiques, toutes en très mauvais état, et sur lesquelles on a beaucoup de mal à déchiffrer quelques mots. Ce sont des légendes en langue locale, se rapportant à chacun des personnages, mais qui sont si peu lisibles que nous n'avons pu en comprendre le sens. Cette banderole porte une inscription de quatre lignes où on ne voit plus que :

.....

 *regna celest*

Au-dessous de cette première banderole, tout le fond du tableau est rempli par sept autres banderoles diversement contournées et portant toutes de longues inscriptions : chaque personnage a la sienne, en sorte que chaque Vertu a sa légende. Les sept personnages principaux représentant les Vertus sont symbolisés par des femmes ; l'artiste a su les grouper d'une façon vraiment heureuse, sans raideur ni monotonie.

Contrairement à la plupart des exemples que nous avons étudiés ici, le tableau commence par la droite et les Vertus se retrouvent, dans l'ordre à peu près général, de la droite vers la gauche. C'est donc dans cet ordre qu'il convient de les étudier.

Le tableau commence, à droite, par quelques plantes qui ornent l'angle sous la voûte ; puis nous trouvons les Vertus.

L'Humilité, de face, est dans l'attitude de la prière, les mains jointes sur la poitrine, le genou droit en terre. Elle porte une robe rose pâle, à col étroit et haut ; son grand manteau noir doublé de blanc lui recouvre la tête en une sorte de capeline et descend jusqu'à terre, largement ouvert en avant. Sur la banderole qui passe derrière sa tête on lit, sur trois lignes :

humilita
:regno in pre.....
alo ne ru.....

La Libéralité est une jeune femme assise de trois quarts à gauche, tête nue, vêtue d'une robe vert pâle et d'un manteau pendant en arrière de ses épaules. Les mains tendues, elle fait l'aumône à deux enfants qui se pressent contre elle. La banderole courbe qui la domine contenait une légende aujourd'hui totalement indéchiffrable.

La Chasteté, assise de face et contournée d'une façon quelque peu contraire aux données anatomiques, lit attentivement un livre qu'elle tient, à droite, de sa main gauche

et dont elle tourne les pages, de sa main droite. Nue tête, elle est vêtue d'une robe rose pâle sur laquelle, à gauche, retombent ses longs cheveux bruns. A hauteur de ses chevilles, on lit, en caractères gothiques noirs, sur sa robe pâle : *castita*. Il est probable qu'une légende analogue devait accompagner les deux premiers personnages, mais malgré un examen attentif, je n'ai pu en retrouver de traces. De l'inscription de la banderole horizontale qui surmonte sa tête, on ne voit plus distinctement que :

.....*vino casta pura*.....

La Charité occupe à peu près le milieu du tableau. C'est une femme assise de face et allaitant à la fois deux enfants, un à chaque mamelle; celui qui est suspendu au sein gauche est emmaillotté au moyen de bandelettes imbriquées, qui emprisonnent même les bras; l'autre est nu. Sa robe rouge foncé est largement ouverte de façon à dénuder entièrement les seins; elle porte un manteau blanc doublé de vert et une coiffure analogue à celle de l'Humilité, mais blanche. Sur le bas de sa robe sombre, on lit difficilement : *caritas*, écrit en caractères blancs. La banderole qui l'accompagne est située derrière les épaules de la pécheresse, ce qui nous la montre en deux parties; on y voit encore, d'un côté sur cinq lignes, de l'autre sur quatre :

<i>carita pa</i>	 <i>pieta</i>
.... <i>nôtra</i>	
..... <i>tuco e</i> ..	
<i>pieta m</i>	<i>vaulo</i>

La Sobriété est debout et verse, de la main droite, l'eau d'une aiguière dans un pot de vin qu'elle tient de la main gauche. Elle porte une robe jaune avec ceinture et un manteau doublé de vert; sa coiffure est jaune avec des

côtes vertes. A ses pieds est écrit en noir : *têpêracia*; sur la banderole qui surmonte sa tête, on ne peut plus rien déchiffrer.

La Patience est une jeune femme assise et tournée vers la gauche, couronnée de roses jaunes et rouges et tenant dans les mains des bouquets de fleurs. Elle porte à hauteur de son nez, pour en sentir le parfum le bouquet qu'elle tient dans sa main gauche. Sa robe est jaune, son manteau vert clair doublé de brun. Elle est désignée ici sous le nom de *leticia* inscrit en noir sur le bas de sa robe. La légende qui orne la banderole qui l'accompagne nous montre :

..... *vita*
riefrenaria ira ;
 *staria glota gracio*

Enfin la Diligence, tournée elle aussi vers la gauche, est assise; elle dévide et enroule sur une navette un écheveau de laine ou de fil étalé sur un rouet. Sa robe est vert foncé, recouverte d'un manteau brun à doublure jaune; sa chevelure est enserrée dans une sorte de haut bonnet jaune, à côtes bleues. A hauteur de ses genoux, en caractères blancs sur le fond sombre de la robe, on voit : *solicitududo*, nom donné ici à la Diligence; par contre on ne peut plus rien lire dans la banderole qui est derrière la tête de cette vertu. Le rouet occupe l'angle de gauche sous la voûte et termine l'étage supérieur.

Etage moyen. Tableau des Vices. — La disposition générale de ce tableau est inusitée : la gueule d'enfer est à droite; les personnages montés sur des animaux symboliques marchent donc de gauche à droite. La scène est d'ailleurs plus compliquée qu'à l'ordinaire : un diable harcèle et tourmente chacun des vices; ceux-ci sont en outre, comme les vertus, accompagnés chacun d'une banderole portant une inscription en langue vulgaire et en caractères gothiques. Enfin ce ne sont pas les pécheurs, mais bien les animaux eux-mêmes, qui sont réunis les uns

aux autres par une chaîne leur passant autour du cou et allant se perdre dans la gueule d'enfer. La description de ce tableau doit donc se faire de droite à gauche.

Une gueule d'enfer, très largement ouverte, se présente tout d'abord. Des dents acérées et éparses, dont quelques-unes brisées comme par un long usage, sont prêtes à saisir les pêcheurs. Cette gueule vomit des flammes. Divers personnages y grouillent déjà en des poses douloureuses; d'autres y plongent comme dans une rivière; l'un d'eux a sa robe levée, sa culotte baissée et a les fesses labourées à coups de trident par un grand diable tout noir à cornes blanches. Dans le lointain arrive une foule de réprouvés, au premier rang desquels on remarque un capucin. Puis voici venir deux femmes adultères, complètement nues, si ce n'est que l'une d'elles est coiffée d'une sorte de bonnet jaune à côtes noires perlées de blanc, tandis que l'autre porte une légère écharpe autour des cuisses. Elles sont poussées en enfer par un diable tout noir, à tête énorme et grimaçante, et dont les oreilles lancent du feu. C'est alors que commence la série des Péchés capitaux, tous représentés par des femmes. Comme les Vertus, les noms des Vices sont écrits sur la partie inférieure des personnages les symbolisant, mais ils sont à peu près complètement effacés; on ne devine plus que : *supbia*, sur l'orgueil; *ava...cia* (en deux lignes) sur l'avarice; ...*vidia*, sur l'envie; et *ira*, sur la colère. Sur les autres vices on ne voit plus rien.

L'Orgueil est monté sur un lion. C'est une femme, couronne royale en tête, tenant un sceptre de la main droite. Elle porte une longue robe rouge aux manches fendues et pendantes, doublées de blanc, à larges revers blancs, à ceinture verte. Un diable à la figure humaine caricaturale, à cornes de bœuf, à ailes de chauve-souris, et à pattes rouges fourchues, est devant elle et lui arrache sa couronne. Derrière les têtes de l'orgueilleux et du démon qui le tourmente, on lit sur une banderole :

supbia in principio.....
môto....me.....
si auda.....
fondo.

L'Avarice est montée sur un magot. C'est une vieille femme au teint bruni, coiffée d'une sorte de turban blanc et serrant avec sollicitude contre sa poitrine un sac d'argent qu'elle soutient de la main droite; sa robe est noire et déchirée; ses pieds sont nus. Un diable à tête de chien, à grandes griffes et les ailes déployées, marche derrière elle et lui saisit le bras droit. Sur la banderole qui la surmonte on voit :

a mi trista avaricia vno cariva
ebruta cô la torsa.....
cerrado rota.

La Luxure est montée sur un porc noir montrant ses crocs. De la main droite, elle soulève sa robe pour montrer son bas rouge et son mollet, jusqu'au dessus du genou; de la gauche, elle tient, à hauteur de sa figure, un miroir rond, dans lequel elle contemple son visage. Sa robe est verte, échancrée et à revers rouge foncé; sa chevelure blonde est disposée en tresse compacte retenue sur la tête par un ruban blanc. Un diable, vu de dos, à tête de vieillard barbu, est assis sur la croupe du porc; il a une longue queue, ses oreilles jettent du feu, son aile droite est éployée, sa tête est ornée de cornes blanches semblables à celles d'une vache; de la main droite, il s'appuie contre le dos de la luxurieuse. Sur la banderole qui accompagne ce vice est écrit :

a mi miro.....
co lo amore.....
pianzo lux- -urio.....
come el.. ..

L'Envie est montée sur un levrier blanc, tête baissée, la queue serrée entre les pattes et rongant un os qu'il assu-

jettit à l'aide de sa patte antérieure droite. Elle est vêtue d'une robe rouge très simple; ses cheveux lui pendent dans le dos; sa main droite repose sur le garrot de sa monture; de la gauche, elle porte à la bouche un objet ressemblant à une cuiller ou à un petit bâtonnet. Devant elle, un diable est debout : la queue en trompette comme un chien; ses pattes sont fortes et trapues comme celles d'un lion ou d'un ours. Son bras gauche pend sur la cuisse; du droit, il enfonce ses griffes dans la poitrine de sa victime³. Sur la banderole placée au-dessus, on lit :

*invidia fu sepre.....
una petita bachelina
 e si semeglo al can quando i le
 mia..... na.*

La Gourmandise est à cheval sur un léopard, qui ronge un os et dont la robe n'a pas été représentée avec les taches caractéristiques. Elle mange avec voracité une cuisse de poulet qu'elle tient de la main gauche et à laquelle est encore attenante la patte; de la droite, elle porte un pot blanc rempli de vin rouge. Sa robe est jaune à ceinture vert foncé; son bonnet de forme élevée est rouge bordé de vert. Derrière ce personnage marche un diable ayant l'aspect d'un vieillard et tirant la langue, au front dénudé, aux cheveux longs en arrière, à la face décharnée et à la barbe rase. Son thorax, son aile droite et son bras droit, seules parties de son corps qui soient visibles, sont glabres. Il étend le bras droit comme pour se saisir de la cuisse du poulet. Sur la banderole située derrière la tête de la gourmande on lit :

*gola sum..... en mangio....

 meglo..... la roba.....
 a dexhonor.*

³ Sur notre gravure, ce détail a été inexactement interprété au moment de la fabrication du cliché.

La Colère est montée sur un ours brun. Elle est vêtue d'une longue robe verte; ses cheveux blonds déroulés sur le dos, elle exprime une vive souffrance; elle vient, en effet, de s'enfoncer dans la poitrine un long poignard, qu'elle tient encore de la main droite. Un diable lui entoure la taille de son bras droit : sa tête de chien est encadrée par la banderole qui accompagne ce vice; ses pattes d'oiseau de proie ont quatre griffes dirigées en avant, la cinquième en arrière; ses ailes rappellent celles de la chauve-souris. On voit sur la banderole :

..... *grande.mengrania*

.....

....*copo e se piu*.....

La Paresse, montée sur un âne, soutient sa tête de sa main gauche; le bras droit pendant le long du corps; une quenouille est encore en place sous son bras gauche, mais le fuseau pend lui-même dans la main droite. Elle porte une robe rouge, toute déchirée; ses cheveux sont emmêlés et tombants : tout indique la nonchalance et l'oisiveté. Un diable noir, debout devant la pécheresse, la prend à bras le corps; il tourne la tête, de façon à montrer son museau terminé par une trompe de tapir. Sur la banderole qui accompagne ce dernier vice, on lit :

..... *acidia*.....

e catini: metua tryta i meso.....

a chi segue li constumi.....

Etage inférieur.— Cet étage est occupé par des tableaux représentant des Saints, peints à une beaucoup plus grande échelle que les personnages des deux étages supérieurs. Il est divisé en cinq compartiments; leur partie inférieure, qui se trouve à hauteur d'homme est dégradée, moins à par l'humidité que par le contact séculaire des fidèles qui, aux jours de pèlerinage, se pressent dans la chapelle.

Le premier compartiment, à partir de la droite, est occupé par Saint Constantius. Ce dernier légèrement barbu, est

debout, en longue robe, les épaules couvertes d'un grand manteau à revers blancs; il est coiffé d'un large bérêt qui masque une partie de son auréole. Sa main gauche, tendue vers le bord du tableau, tient une gerbe de fleurs; de sa main droite il tient un poignard, tandis qu'un second poignard est suspendu, dans sa gaine, à sa ceinture. Au dessus, en caractères gothiques sur une petite banderole, on voit : *S. Constâcius*.

Un Saint à longue barbe blanche bifide, tête nue, auréolé, occupe le second compartiment : c'est probablement Saint Antoine. Il fait de la main droite, levée, un geste de bénédiction, et de la gauche il tient une grosse sonnette attachée par une chaîne à la cordelière de sa robe de bure.

Le troisième compartiment, plus vaste que les précédents, est diminué en partie par la percée d'une porte qui en prend environ un quart. Il est occupé à droite, au-dessus de la porte, par une sorte de monticule derrière lequel s'abritent trois diables noirs, à gueules armées de crocs menaçants, à longues oreilles dressées, à grandes ailes de chauve-souris : il sont rattachés les uns aux autres par une forte chaîne faisant collier et que l'un d'eux saisit de la main gauche; cette chaîne s'enroule ensuite autour d'une grosse colonne, qui occupe à peu près le centre du tableau, et y est solidement fixée. Un bout de cette chaîne se termine enfin dans la main gauche d'un saint auréolé, dont le crâne est rasé à la façon des dominicains et qui bénit de la main droite. Ce dernier, vêtu d'une robe sombre et couvert d'un tablier blanc à épaulettes, a un visage imberbe et juvénile. C'est probablement Saint Jean qui, ainsi que nous l'avons déjà vu à propos de la fresque de N. D. du Bourg, à Digne, nous apprend, par son Apocalypse, l'enchaînement millénaire de Satan. Au dessus on voit : *S. J.*

Saint André, à longue barbe grise, occupe le quatrième compartiment. Tête nue, auréolé et tourné vers la gauche, il porte sur son épaule gauche la croix à traverse oblique

qui est sa caractéristique et à laquelle il a donné son nom; dans la main droite, il tient une cassette ouverte; il est vêtu d'un large manteau. Au dessus de lui on lit difficilement : *S. Andreas*.

Enfin le dernier compartiment est occupé par Saint Georges, ou peut-être par Saint-Michel, à en juger par ses grandes ailes. Il est vêtu d'une armure; sa tête nue est ornée d'une couronne de fleurs derrière laquelle disparaît en partie son auréole. Dans sa main droite levée, il tient une longue lance avec laquelle il pique un démon dont il ne reste plus trace, et d'une geste de la main gauche, le chasse. Dans son souci d'exactitude, le peintre n'a pas manqué de figurer, sur la moitié droite de la cuirasse, le coussinet sur lequel doit reposer l'arbalète ou le mousquet.

De quel auteur sont ces remarquables peintures qui datent vraisemblablement de la fin du XV^e siècle ? Telle est la question que nous allons examiner maintenant.

« Pour nous », écrit Bertea⁴, le savant inspecteur des fouilles et monuments de la circonscription de Pinerolo, « pour nous, ces peintures ont un prix spécial, en ce que, à l'exception des deux de la paroi centrale interne, qui se ressentent un peu de l'école du nord, toutes les autres sont purement italiennes. Je dirais plutôt d'école lombarde et je préciserais encore que ce fut un élève de Luino qui a peint l'Annonciation à l'extérieur. Et la chose acquiert de l'importance, parce que le plus souvent les peintures murales qui restent chez nous de cette époque, furent en grande partie exécutées par des artistes nomades, provenant de Bourgogne et aussi d'Allemagne ».

Je concède volontiers que l'artiste auquel sont dues les peintures qui nous occupent y a déployé les qualités éminentes des écoles de la haute Italie, mais il ne me semble pas contestable que le tableau des Vertus et des Vices ne

⁴ E. BERTEA, *Ricerche sulle pitture e sui pittori del Pinerolese dal XIV secolo alla prima metà del XVI*. Pinerolo, 1897; cf. p. 51-54.

soit composé suivant la pure tradition française. Il est donc certain que l'artiste distingué qui a exécuté cette œuvre, s'il n'était Français, a du moins travaillé dans les écoles françaises ou a été fortement influencé par les peintres bourguignons dont Berteau note le passage et retrouve les œuvres « chez nous », écrit-il, c'est-à-dire dans tout le Piémont. Venant d'un érudit aussi éclairé, d'un critique d'art aussi apprécié, l'aveu est précieux; nous y revenons.

Or, comme nous allons le voir, cette fresque a été exécutée par un artiste originaire d'une vallée voisine.

Contre le bord supérieur droit de la fresque, exactement à hauteur du début du tableau des Vertus, un grand écusson ovale est peint sur le bas de la voûte⁵. Il contient une inscription latine de dix lignes, en caractères gothiques en grande partie effacée, mais où l'on peut encore déchiffrer assez difficilement les mots suivants, qui jettent une vive lumière sur le problème qui nous occupe :

...,..... *Deo*.....

 *augus-*
 *orati dei*....
 *et urat acqu-*
 gloriosse virginis
marie hoc opus fieri.
fecit discre... me...
torulius de ulvis s...
 ...nante *Amen*...⁶.

Ainsi donc cette fresque est signée : *torulius de ulvis*, Torulius d'Oulx; et comme cette localité était alors française, nous avons donc affaire à un artiste français.

⁵ Cet écusson se voit très distinctement sur notre gravure.

⁶ Dans l'ouvrage cité, BERTEAU dit avoir lu : « *Gloriose Mariae Virginis hoc ops fieri fecit... Torulius de...* ». C'est évidemment par suite d'une lecture hâtive que cet auteur rapporte ce membre de phrase inexactement.

Quel était ce Torulius ? Je n'ai pu avoir sur lui aucun renseignement, mais il est possible que les archives si riches de la prévôté d'Oulx permettent quelque jour de connaître mieux ce personnage. Tout ce que nous pouvons dire c'est qu'il devait jouir à son époque d'une certaine réputation, puisqu'il est qualifié ici de distingué; le mot *discre...* étant très vraisemblablement : *discretus*. Par ailleurs, il ne semble pas avoir signé d'autres œuvres, et, en tous cas, ni Bertea ni Caffaro⁷ n'ont connaissance dans la région de Pignerol, d'un peintre dont le nom puisse correspondre, de près ou de loin, à celui qui se lit sur l'écusson.

⁷ Prof. Albino CAFFARO, *Sui pittori medioevali pinerolesi di cui risulta negli archivi del municipio di Pinerolo*. Bolletino storico bibliografico subalpino, 1, n° 2-3.



PROCÈS-VERBAL

DE LA

Réunion du Conseil d'Administration

du 18 Mai 1922

Le Conseil d'Administration de la *Société d'Etudes* s'est réuni, après convocation, le jeudi 18 mai 1922, à 17 heures, à la Préfecture (bureau des Archives), sous la présidence de M. Edmond HUGUES.

Etaient présents : MM. ANGÉNIOL, CLÉMENT, ETIENNE, Edmond HUGUES, G. DE MANTEYER, TEISSIER.

S'étaient fait excuser : MM. GUILLEMIN, Henri HUGUES, LEMAITRE, MEIZEL, THOUARD.

L'ordre du jour comporte la préparation du prochain fascicule du Bulletin de la Société avec l'examen de diverses questions. On décide d'abord que, vu l'état financier, ce second fascicule représentera les N^{os} 3 et 4, applicables aux deux derniers trimestres. La nécessité s'est ainsi imposée, encore une fois, de procéder à de telles réductions, dans l'attente de jours meilleurs qui sans doute ne tarderont pas. Les lecteurs du Bulletin peuvent du moins être assurés qu'aucun effort ne sera épargné pour hâter le retour à la règle.

Aussi bien juge-t-on devoir attribuer au fascicule en chantier la compensation d'un volume sensiblement plus important. Il comprendra donc la suite de deux publica-

tions en cours : la première, de M. Stéphane Moulin, sur la vie de l'amiral de Flotte ; la deuxième, de M. Camille Blanchard, sur l'art populaire dans le Briançonnais, près de s'achever, par l'étude de deux églises, où se rencontrent encore des peintures consacrées aux Vertus et aux Vices. Travail substantiel et captivant qui sera bientôt couronné par ses considérations générales.

Puis suivront deux articles, consistant l'un en une monographie sur le Canal de Gap à Ancelle, de M. Faucher, ancien archiviste du département et très dévoué secrétaire de la *Société d'Etudes* ; le second en une étude sur Oronce Fine, mathématicien et cosmographe briançonnais du XVI^e siècle, de M. Thomé de Maisonneuve.

Ce programme de matières se terminera par un poème, encore inédit, sur « Homère », l'immortel aède grec, par M. Célestin Roche, père, de notre confrère C. Roche.

Un certain nombre de vœux sont ensuite formulés qui obtiennent l'adhésion unanime du Conseil, tant, s'ils ont parfois l'air de vieilles connaissances, on ne peut leur contester l'à-propos.

L'on a justement fait observer que des tableaux de chiffres reproduisant les quantités de pluie, les températures et les pressions ne suffisaient pas à rendre compte de l'état climatérique. Aussi a-t-on estimé qu'il fallait pour ainsi dire superposer à ces listes sans nuances un bref bulletin où serait consignée la diversité vraie des phénomènes atmosphériques constatés sur les différents points de nos vallées. Il comprendrait en outre la mention de faits plutôt exceptionnels tels que : tremblements de terre, inondations, incendies, etc.

Un autre desideratum a été exprimé dont l'intérêt ne peut échapper à personne. Sans prétendre établir des rapports et des enchaînements méthodiques entre les phénomènes météorologiques et la topographie du sol, il a paru utile de recueillir sur la structure et le relief de nos hauts terrains montagneux des études fragmentaires en vue de fins pratiques.

La même raison doit commander toutes les recherches,

quelles qu'elles soient, relatives à nos gisements miniers. A la longue, un large bénéfice inespéré d'applications pourra en résulter, capable de renouveler l'économie industrielle et agricole de nos contrées, des plus grandioses en la variété de leurs aspects, mais trop déshéritées. Notre Bulletin sera non moins hospitalier à cette autre source d'informations, et, d'autre part, il ne prétendra pas en vain aux précieuses ressources de la collaboration de nos syndicats d'initiative.

Enfin, une revue, rangée comme la nôtre parmi les périodiques d'histoire, n'a point de raisons de rester plus longtemps étrangère à l'œuvre énorme de documentation qui se rattache au grand drame, à peine clos, de la guerre mondiale. Une division du travail toute spontanée lui réserve d'avance son domaine propre dans ce démêlement de faits dont les traits généraux commencent à se dégager par les soins de spécialistes notoires. A elle donc de reconnaître le lot qui lui revient dans cette tâche infiniment complexe. Ce seront, d'un point de vue local, les circonstances particulières de la mobilisation parmi nos cités et nos campagnes, les contre-coups inévitables de la lutte gigantesque dans l'activité productrice, tous les changements insensibles qui s'opérèrent en nos milieux, et qui eurent pour cause première les lourdes hécatombes du front. Nous rassemblerons pieusement, en manière d'hommage, les noms de nos vaillants soldats tombés au champ d'honneur pour la double cause sacrée de la liberté et de la civilisation, et nous ferons, dans les modestes annales de notre Société, de chacun d'eux un symbole de gloire.

La délibération étant terminée, la séance a été levée.

Le Président,
E. HUGUES.

Le Secrétaire,
H. CLEMENT.



CHRONIQUE LOCALE

pour 1921

Sècheresse. — L'année 1921 est remarquable par sa sècheresse : la quantité d'eau tombée en février et mars est très faible (voir le tableau qui suit), celle d'avril n'est que le tiers de la moyenne habituelle. Heureusement vingt-trois jours de pluie plus ou moins continue en mai (114^{mm} 9 d'eau à Gap), et des averses en juin, juillet et août sauvent les récoltes surtout celle du blé qui est même exceptionnellement bonne ; mais la sècheresse de septembre et du dernier trimestre de l'année nuit énormément aux semailles d'automne qui ne peuvent se faire ou s'exécutent dans de très mauvaises conditions, compromettant ainsi la moisson de l'année suivante.

A partir du mois de septembre de nombreuses sources tarissent pour ne couler de nouveau qu'en février et mars 1922 ; beaucoup de villages des Hautes-Alpes en souffrent et vont chercher de l'eau loin, parfois à un et même plusieurs kilomètres, comme à Jarjayes où l'on va s'approvisionner à la Vence. A Gap, et particulièrement à Embrun, il y a pénurie d'eau.

Rivières et torrents diminuent dans des proportions inquiétantes, désastreuses pour beaucoup d'usines, scieries et moulins qui cessent de fonctionner.

A la Saulce, la Durance tombe au-dessous de son niveau moyen, environ 80 mètres cubes à la seconde, puis au-dessous de l'étiage, 40^{m³}, et enfin le 31 décembre elle ne fournit plus que 16^{m³} et baisse encore à 15^{m³}, minimum atteint le 14 janvier 1922. En février 1905, elle n'était tombée qu'à 19^{m³}. A L'Argentière, en décembre, on n'avait plus que 5^{m³}, alors, que la canalisation qui réunit les eaux de la Gironde

et de la Durance est faite pour un débit de 32^{m^3} à la seconde.

Moyenne annuelle des chutes d'eau à Gap pendant les douze années de 1909 à 1920 : 866^{mm^5} ¹. Total de l'eau tombée à Gap en 1921 : 371^{mm^3} . Moyenne de l'eau tombée à Gap pendant les douze années ci-dessus pour les mois d'octobre, novembre et décembre : 278^{mm^86} . Total de l'eau tombée à Gap en 1921 pendant les mêmes mois d'octobre, novembre et décembre : 23^{mm^5} , c'est-à-dire plus de onze fois moins que la moyenne de 1909 à 1920. Le dernier trimestre de 1921 est exceptionnellement sec.

Le 31 décembre 1921, il n'y a de la neige nulle part dans les Hautes-Alpes sauf sur les hauts sommets où l'on n'en trouve qu'une faible couche. Chaillol-le-Vieux, en Champ-saur (3163 m.) est à peine poudré par la neige qui, fait rare, avait complètement disparue pendant l'été sur le flanc méridional de ce haut sommet.

Incendies. — Pendant l'année 1921, deux incendies sont à signaler par leur importance : celui de Saint-Léger qui éclate le dimanche 24 juillet vers vingt-et-une heures et demie, sans cause connue et détruit quatorze maisons encore couvertes en chaume. Celui d'Abriès, deux novembre, dû à l'imprudence du berger communal qui quitte son logis de bonne heure, pour se rendre à la foire de Guillestre, sans éteindre complètement son feu.

L'incendie, favorisé par le vent et la construction spéciale des maisons du Queyras, où le bois domine, détruit cinquante-cinq maisons ainsi que les provisions de toute nature qui s'y trouvent à cette époque de l'année.

Collège de jeunes filles. — Par décret du 3 septembre 1921, un collège communal de jeunes filles est créé à Gap ; il remplace les Cours secondaires existant dans cette ville.

Journal Officiel du 5 octobre 1921.

J. MEIZEL.

¹ Cette moyenne est de 844^{mm} pour les 29 années comprises entre 1865 et 1897.

OBSERVATOIRE METEOROLOGIQUE DE L'ECOLE NORMALE DE GARÇONS DE GAP

Quantité d'eau recueillie, en millimètres, pendant une période de 12 ans, de 1909 à 1920.

ANNÉES	NOMBRE de jours de pluie dans l'année	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre	TOTAUX
1909.....	88	1.5	45.5	109.0	34.5	62.7	114.7	67.8	407.2	165.5	111.1	30.9	100.5	930.9
1910.....	124	37.8	52.8	33.5	68.4	57.8	79.9	15.4	55.7	49.8	113.5	196.9	236.8	988.3
1911.....	89	4.0	41.0	45.3	27.5	45.4	100.5	45.4	61.0	49.7	133.5	119.5	120.3	793.1
1912.....	93	82.0	75.6	98.8	50.3	85.9	63.3	30.8	121.4	38.4	95.1	47.0	24.7	813.3
1913.....	93	28.6	23.4	129.9	40.1	140.0	31.1	30.6	40.1	127.9	113.8	175.3	13.8	953.6
1914.....	102	47.2	47.2	119.1	34.1	93.5	206.0	167.7	98.5	41.3	128.7	65.8	118.4	1120.3
1915.....	127	44.7	113.6	52.9	31.7	116.5	114.2	39.5	15.7	98.0	76.2	155.9	50.9	907.8
1916.....	116	162.9	97.3	55.1	66.1	27.2	21.2	49.6	84.1	84.3	94.2	38.1	190.2	932.4
1917.....	109	99.1	35.0	96.6	139.3	61.8	26.9	59.3	9.8	68.5	68.5	22.6	97.0	657.5
1918.....	99	29.7	23.3	136.1	62.3	7.9	86.3	42.7	13.2	71.0	73.3	120.0	46.4	816.8
1919.....	124	70.8	112.2	130.3	69.0	7.9	37.4	30.7	9.3	72.7	110.1	120.0	46.4	816.8
1920.....	97	53.6	1.4	137.7	88.1	33.6	34.4	51.3	31.4	113.5	107.0	50.7	11.9	714.6
Totaux.....	1261	451.8	710.6	1073.7	758.8	911.0	959.8	569.3	662.3	954.6	1225.0	1076.5	1044.7	10398.1
Moyenne.....	105	37.65	59.2	89.5	63.23	75.9	80.0	47.5	55.2	79.5	102.1	89.7	87.1	866.5
Année 1921.....	84	26.7	5.0	5.2	21.1	114.9	50.5	34.7	56.1	33.3	0.4	16.5	6.6	371.8

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP
 Altitude : 735m20 (moyenne barom. 699m/m) au nord, à l'ombre. Heure des observations : 7 h. du matin
 (Relevés de Messieurs CLARERON ET BOURCET (M CHABOT, pendant les vacances))

Observations du premier trimestre 1922

ANNUAIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE LA FRANCE 1922

JANVIER

FÉVRIER

MARS

Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	767.2	- 4.2	6.2	2"/5
2	767.5	- 6.7	7.0	-
3	754.6	+ 3.2	+11.9	-
4	747.5	- 2.0	2.1	-
5	751.4	- 3.8	2.6	-
6	753.0	- 5.0	2.9	-
7	758.3	-11.1	2.9	-
8	768.7	-12.6	2.5	-
9	767.8	- 4.7	+15.5	11 4
10	774.4	- 1.5	+10.1	-
11	773.2	- 5.0	+11.3	-
12	760.8	- 2.0	+11.2	-
13	760.1	- 5.0	+ 4.0	-
14	765.0	-12.5	+ 2.0	-
15	760.8	- 4.0	+ 6.8	-
16	753.2	- 7.0	+ 5.0	-
17	749.8	- 2.8	+ 1.5	3 8
18	753.2	- 3.0	+ 1.3	28 4
19	760.4	- 4.5	+ 4.0	1 6
20	760.0	-13.0	+ 4.9	-
21	762.6	- 4.1	+ 5.1	1 0
22	767.4	-13.4	3.1	-
23	763.7	-14.3	3.1	-
24	763.7	- 2.6	+ 3.0	-
25	760.4	- 0.7	+ 5.9	0 6
26	757.6	- 0.8	+ 5.6	0 4
27	763.4	-10.9	+ 4.3	-
28	753.8	+ 0.0	+ 5.1	18 4
29	761.0	- 5.9	+ 5.1	1 2 5
30	758.4	+ 0.0	+ 8.0	4 6
31	745.4	+ 1.0	+ 5.0	13 6

Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	747.5	0.9	-10.5	10m/7
2	763.4	- 2.9	5.5	-
3	756.2	- 0.1	7.3	12 7
4	755.5	+ 1.3	4.9	5 1
5	756.7	- 4.9	7.5	-
6	756.1	- 3.5	1.0	-
7	760.4	- 9.5	0.1	-
8	765.7	- 9.9	3.5	-
9	769.4	-13.5	7.1	-
10	770.6	-10.8	9.0	-
11	768.6	-10.0	9.1	-
12	768.7	- 8.5	5.6	-
13	766.5	- 2.9	-10.5	-
14	766.4	- 5.0	7.5	-
15	764.7	- 1.9	6.4	-
16	762.0	- 5.1	7.5	-
17	760.1	- 3.0	-10.8	-
18	761.5	- 5.5	-12.2	-
19	761.5	- 5.0	8.5	4 0
20	762.0	- 4.5	-11.4	0 1
21	761.7	- 3.5	7.8	-
22	757.5	+ 0.8	2.3	16 9
23	766.3	- 2.5	- 8.7	14 1
24	771.5	- 2.0	-11.1	-
25	772.9	- 3.1	-16.6	-
26	771.6	- 1.9	-17.0	-
27	769.4	- 3.0	-15.7	-
28	775.4	- 2.2	-17.2	-

Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	769.4	- 1.4	+17.8	-
2	766.1	- 0.4	+ 8.0	2"/5
3	772.7	+ 1.9	+ 9.6	2
4	772.3	- 2.2	+16.9	-
5	771.2	- 2.6	+17.9	-
6	769.8	- 3.0	+18.3	-
7	764.3	- 3.4	+ 1.3	-
8	763.4	- 4.3	+10.9	5
9	757.5	- 6.6	+10.7	2 2 4
10	757.4	- 2.5	+10.0	51
11	763.0	- 3.9	+14.7	5
12	767.6	- 4.8	+18.0	-
13	765.2	- 9.8	+22.2	-
14	764.8	- 6.4	+22.7	-
15	761.2	- 3.0	+19.0	-
16	759.6	- 2.9	+19.9	-
17	761.1	- 1.8	+19.2	-
18	763.5	- 0.8	+15.6	-
19	762.8	- 0.1	+ 1.6	-
20	755.9	- 5.2	+10.4	17 2 5
21	751.8	- 4.5	+11.2	8 5
22	743.8	- 4.2	+ 8.6	10 2 7
23	744.2	- 0.9	+ 8.5	7 7 4
24	751.8	- 2.5	+ 4.6	0 4
25	753.7	- 5.7	+ 2.0	-
26	746.6	- 3.0	+ 5.0	9 0
27	746.7	- 1.2	+ 7.3	5 9
28	750.6	- 4.8	+14.9	-
29	757.8	- 3.9	+14.9	-
30	759.4	- 5.0	+ 9.4	-
31	758.7	- 6.5	+ 5.8	-

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP
 Altitude : 739^m20 (moyenne barom. 699^m/a), au nord, à l'ombre. Heure des observations : 7 h. du matin (heure astronomique)
 Relevés de Messieurs CLARETON et BOURGET (M. Chabot, pendant les Vacances)

Observations du deuxième trimestre 1922

AVRIL						MAI						JUIN					
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie		Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie		Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	
1	756.4	3.7	+6.4	10 ^m /7		1	756.6	1.7	+13.5	3 ^m /0		1	763.8	7.5	+26.0	1 ^m /8	
2	756.8	-2.9	+10.8	10	4	2	760.0	-0.6	+11.7	—	2	2	762.9	10.3	+24.8	3	8
3	756.8	-2.9	+11.0	8	4	3	761.5	1.6	+13.1	11		3	762.8	10.0	+25.0	13	8
4	752.0	-2.8	+6.5	8	4	4	766.3	0.3	+19.6	—		4	762.8	9.0	+27.0	3	0
5	755.9	-2.5	+9.9	14	2	5	764.3	-5.6	+20.2	—		5	763.1	10.0	+28.5	—	
6	754.6	+0.0	+11.9	11	8	6	769.3	7.2	+22.6	—		6	762.6	10.0	+29.8	—	
7	761.8	+1.0	+4.8	—		7	770.6	5.2	+24.3	—		7	760.1	9.7	+27.8	—	
8	760.1	+2.3	+14.2	12	0	8	773.8	2.5	+25.4	—		8	761.8	10.5	+25.7	30	3
9	758.1	+2.8	+14.8	13	2	9	770.6	2.5	+25.2	—		9	761.2	9.8	+21.9	12	9
10	757.9	+4.2	+8.0	1	2	10	764.5	4.4	+27.6	—		10	758.8	13.5	+20.6	14	7
11	753.2	+1.0	+17.7	2	5	11	761.5	9.6	+24.5	—		11	757.1	10.6	+20.8	21	
12	759.8	+3.7	+16.0	22	0	12	756.8	9.9	+21.3	16		12	760.9	9.8	+24.7	—	
13	763.5	+1.0	+21.3	0	0	13	755.9	8.4	+19.9	1		13	759.1	5.5	+20.4	—	
14	763.6	+3.5	+22.5	—		14	759.6	9.4	+19.6	1		14	758.9	5.4	+13.5	14	5
15	761.6	+3.7	+26.0	—		15	762.3	5.6	+19.1	6		15	757.8	8.4	+22.5	27	3
16	758.9	+3.7	+17.0	—		16	759.3	8.0	+19.0	0		16	760.5	8.2	+14.0	0	4
17	757.5	+3.0	+10.8	10	5	17	763.6	8.0	+20.4	3		17	761.8	9.9	+19.6	2	7
18	757.3	+0.5	+11.5	—		18	767.6	4.4	+25.9	—		18	757.2	4.7	+20.1	—	
19	760.0	+1.8	+8.0	—		19	770.2	10.4	+28.8	—		19	760.3	4.3	+24.4	—	
20	759.8	+0.5	+13.2	—		20	771.6	7.9	+30.0	—		20	765.3	10.4	+27.3	—	
21	757.4	-2.0	+14.0	0	3	21	768.4	9.8	+29.6	—		21	764.9	10.4	+28.4	—	
22	760.4	-2.1	+11.4	9	—	22	765.9	9.2	+29.4	—		22	763.7	9.8	+27.8	—	
23	761.8	+1.4	+10.0	—		23	764.4	8.2	+30.2	—		23	762.9	8.8	+27.7	—	
24	756.5	+2.5	+5.4	—		24	765.2	9.5	+31.4	—		24	763.2	8.5	+28.4	0	1
25	759.7	+3.4	+8.9	1	8	25	765.4	16.0	+29.4	—		25	761.4	8.5	+24.0	2	4
26	753.2	+0.6	+10.8	—		26	762.6	13.6	+30.9	—		26	759.9	8.8	+25.6	2	0
27	755.8	+1.4	+12.8	—		27	763.6	11.9	+30.5	—		27	761.7	8.8	+28.5	—	
28	757.1	+3.6	+12.6	29	4	28	765.8	10.5	+26.8	—		28	763.0	12.8	+25.8	—	
29	751.2	—	—	—		29	766.3	—	—	—		29	761.1	+10.4	+23.2	—	
30	—	—	—	—		30	765.5	—	—	—		30	761.4	—	—	—	

Le Secrétaire-Gérant,

H. CLÉMENT.

TABLE

Analytique des Matières

DE L'ANNÉE 1922

	Pages
Composition du Conseil d'administration au au premier mars 1922.....	V
Liste des membres de la Société et des Sociétés correspondantes.....	VII
Procès-verbal de l'Assemblée générale ordi- naire du 22 décembre 1921.....	XVII
Procès-verbal de la réunion du Conseil d'ad- ministration du 19 janvier 1922.....	XXIV
Procès-verbal de la réunion du Conseil d'ad- ministration du 18 mai 1922.....	205
Compte rendu financier pour l'exercice 1921..	XXVI
Projet de budget pour 1922.....	XXVIII
La carrière d'un marin au XVIII ^e siècle, Joseph de Flotte (1734-1792), par M. Stéphane MOULIN (avec six planches hors texte)....	I, 99
L'Art populaire dans le Briançonnais. Les Ver- tus et les Vices, par M. Camille BLANCHARD (suite), avec cinq planches hors texte.....	62, 180
Le Buëch au Pont de Chabestan depuis le mi- lieu du XVIII ^e siècle, par M. C.-R. ROMIEU (avec deux planches dans le texte).....	72
Nécrologie : <i>M. le Marquis de Montclar</i> , par M. G. DE MANTEYER.....	89
Bibliographie : Sonnets Antiques, par M. Paul GUÉRIN-LONG.	94
Chronique locale pour 1921, par M. MEIZEL..	208

	Pages
Observations météorologiques (2 ^e , 3 ^e et 4 ^e trimestres 1921), quantité d'eau recueillie de 1902 à 1920 (et 1 ^{er} et 2 ^e trimestres 1922)...	95, 210

TABLE DES PLANCHES

• La Carrière d'un marin au XVIII ^e siècle :	
Joseph de Flotte.....	6 -
Le Cardinal de Fleury.....	18 -
La frégate l' <i>Aurore</i>	102 -
Fac-similé d'une lettre écrite par le Comte de Flotte à la Chambre de Commerce de Marseille.	105 -
Combat de Fort-Royal de la Martinique...	114 -
Bas-relief rapporté d'Athènes par le Comte de Flotte.	133 -
• L'Art populaire dans le Briançonnais. Les Vertus et les Vices :	
Chapelle des Horres (ensemble de la fresque).	62 -
id. (partie gauche de la fresque).....	64 -
id. (partie droite de la fresque).....	66 -
Eglise de Salbertrand (fragment de la fresque).	68 -
Fresque de la chapelle des Missions à Villafrauca	192 -
• Le Buëch au pont de Chabestan :	
Le Pont de Chabestan en 1756.....	77 -
Le Pont de Chabestan en 1920.....	85 -

Le Secrétaire,
H. CLEMENT.

TABLE

Analytique des Matières

DE L'ANNÉE 1922 ¹

	Pages
Composition du Conseil d'administration au premier mars 1922.....	V
Liste des membres de la Société et des Sociétés correspondantes	VII
Procès-verbal de l'Assemblée générale ordinaire du 22 décembre 1921.....	XVII
Procès-verbal de la réunion du Conseil d'administration du 19 janvier 1922.....	XXIV
Procès-verbal de la réunion du Conseil d'administration du 18 mai 1922.....	205
Compte rendu financier pour l'exercice 1921..	XXVI
Projet de budget pour 1922.....	XXVIII
La carrière d'un marin au XVIII ^e siècle, Joseph de Flotte (1734-1792), par M. Stéphane MOULIN (avec six planches hors texte)....	I, 99
L'Art populaire dans le Briançonnais. Les Vertus et les Vices, par M. Camille BLANCHARD (suite), avec cinq planches hors texte.....	62, 180
Le Buëch au Pont de Chabestan depuis le milieu du XVIII ^e siècle, par M. C.-R. ROMIEU (avec deux planches dans le texte).....	72
Nécrologie : <i>M. le Marquis de Montclar</i> , par M. G. DE MANTEYER.....	89
Bibliographie : Sonnets Antiques, par M. Paul GUÉRIN-LONG.	94
Note sur les origines du canal de Gap dérivée du torrent d'Ancele, par M. B. FAUCHER (avec une planche hors texte).....	99

¹ Par suite d'une erreur involontaire la table analytique des matières et des planches de l'année 1922 annexée au premier fascicule de l'année 1923, était incomplète. Prière de l'annuler et de la remplacer par celle ci-dessus.

	Pages
Homère, par le poète Célestin ROCHE (1819-1861), avec le portrait del 'auteur.....	158
Oronce Fine et sa famille, par M. THOMÉ DE MAISONNEUFVE.	175
Chronique locale pour 1921, par M. J. MEIZEL.	208
Observations météorologiques (2 ^e , 3 ^e et 4 ^e trimestres 1921), quantité d'eau recueillie de 1909 à 1920 (et 1 ^{er} et 2 ^e trimestre 1922)....	95, 210

TABLE DES PLANCHES

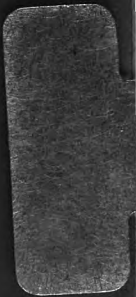
La Carrière d'un marin au XVIII ^e siècle :	
Joseph de Flotte.....	6
Le Cardinal de Fleury.....	18
La frégate l' <i>Aurore</i>	102
Fac-simile d'une lettre écrite par le Comte de Flotte à la Chambre de Commerce de Marseille.	105
Combat de Fort-Royal de la Martinique...	114
Bas-relief rapporté d'Athènes par le Comte de l'Flotte.	133
L'Art populaire dans le Briançonnais. Les Vertus et les Vices :	
Chapelle des Horres (ensemble de la fresque).	62
id. (partie gauche dela fresque).....	64
id. (partie droite de la fresque).....	66
Eglise de Salbertrand (fragment de la fresque).	68
Fresque de la chapelle des Missions à Villafra.	192
Le Buëch au pont de Chabestan :	
Le Pont de Chabestan en 1756.....	77
Le Pont de Chabestan en 1920.....	85
Portrait du poète Célestin Roche.....	158

Le Secrétaire,
H. CLEMENT.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06851 1594



Digitized by Google

